LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1948

SOMMAIRE

T. S. ELIOT :

Edgar Poe et la France 1973

FRANÇOIS MAURIAC :

Lettre II 1993

BRICE PARAIN :

Paradoxes 2000

THIERRY MAULNIER :

Le parti du mépris 2006

GRAHAM GREENE :

Routes sans lois *(suite)* 2018

CHRONIQUES

LECTURES

HENRI HELL :

A propos des romans de Maurice Blanchot 2051

GILBERT SIGAUX :

Guerre 2056

GEORGES BURAUD :

Satan et la mystique du surhomme 2059

CLAUDE MAURIAC :

Brèves rencontres 2068

SPECTACLES

MICHEL BRASPART :

Anouilh est un auteur comique 2073

JACQUES FESCHOTTE :
La ronde des ballets 2075
JEAN TURLAIS :
Morale et tragédie 2080

PROMENADES

JACQUES LAURENT :
Un pont demande un garde-fou 2084
JEAN FOUGÈRE :
Notes de Hollande 2094
WLADIMIR WEIDLÉ :
La première crise : David 2104

★

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 2111

★

ÉTUDE ET DOCUMENT

MICHEL MOHRT :
Enquête sur les tendances actuelles de la littérature américaine 2118

★

Un inédit de GEORGES SOREL
présenté par PIERRE ANDREU ... 2128

★

Table des Matières (année 1948, nos 1 à 12) 2137

EDGAR POE ET LA FRANCE

Maintes fois dans ma vie, mon intérêt critique est resté suspendu, pour ainsi dire, au-dessus de l'énigme de Poe. J'ai plané là comme un oiseau de proie, et j'ai toujours fini par me détourner vers un butin plus facile à capturer. Ce refus en est venu à m'apparaître comme une fuite devant un problème, problème peut-être central pour ma propre conception et mon exercice de la poésie. En prenant enfin la résolution de me risquer à un jugement, de faire, pour le moins, une tentative préliminaire pour essayer de situer Poe dans ma propre *poétique*, je pense qu'il est approprié et, j'espère, de bon augure, que mes premières réflexions sur ce sujet soient adressées à un public français. Car il est impossible de se faire une opinion critique de Poe sans prendre en considération l'œuvre et les opinions de trois grands poètes qui représentent les trois générations littéraires qui nous séparent de Poe : à savoir, Baudelaire, Mallarmé et Paul Valéry, qui repose dans ce cimetière méditerranéen, déjà de toute éternité associé à son nom. Si je me trouve forcé d'examiner avec sérieux l'art poétique de Poe, c'est en raison de mon admiration et de ma dette envers l'œuvre de ces trois grands hommes. Et je ne regrette pas de m'être, jusqu'à présent, abstenu de faire une étude quelque peu soutenue de Poe. Jusqu'à ce que l'œuvre de Valéry fût terminée, le moment n'était pas mûr. Car il faut étudier Poe en fonction des contextes qu'il a suscités; et le plus important, je crois, est celui de son influence sur Baudelaire, sur Mallarmé, et sur Valéry. Aujourd'hui seulement

sa place devient évidente au sein d'une certaine tradition poétique, dans le développement d'une courbe qui fut, j'en suis sûr, la courbe poétique la plus significative depuis un siècle. Et ce développement, il est possible qu'il ait porté tous ses fruits, et soit maintenant arrivé à son terme.

Je ne suis pas dupe de l'idée que le problème auquel je m'attaque aujourd'hui puisse être résolu par un seul critique, quel qu'il soit. Certainement pas par moi-même. Ce qu'il faudrait, je crois, c'est une espèce d'examen collectif, à la fois par des critiques français, anglais et américains, pour résoudre les contradictions que l'on remarque entre la réputation de Poe et l'influence qu'il a exercée dans ces trois pays. Je suis un poète anglais d'origine américaine, et l'influence de Baudelaire et des poètes qui en dérivent a été dominante dans ma formation. Ces titres suffisent, je pense, à justifier les efforts que je fais pour prendre part à cette exploration, bien qu'ils ne soient certainement pas suffisants pour assurer mon succès. Comme je viens de le dire , un problème de cette nature est de ceux sur lesquels des esprits différents, français, anglais, américains, devraient faire converger leurs efforts : je me déclarerais satisfait si je pouvais seulement encourager quelques autres critiques à entreprendre la même tâche.

Aucune réputation poétique, naturellement, n'est jamais établie pour toujours; le plus qu'une critique judicieuse puisse faire, c'est de limiter l'espace au sein duquel une réputation particulière continuera à fluctuer. Et il nous faut, au départ, tenir pour négligeable un résidu de différence insoluble entre l'appréciation que portent sur un poète ses propres compatriotes, et celle des critiques étrangers les plus hautement qualifiés. Nous tous, quelles que soient notre nationalité et notre langue, aimons à croire que nous comprenons nos poètes bien mieux qu'aucun étranger ne peut les comprendre. Ce qui n'est pas nécessairement vrai : et je fais état de ce préjugé afin que vous ne puissiez pas assumer que j'ai l'intention de blâmer l'opinion, et de renverser les jugements de Baudelaire, de Mallarmé et de Paul Valéry. Si j'avais l'arrogance de le croire, je ne penserais pas qu'il vaille la peine que je parle

de Poe et la France. Ma réaction à l'égard de Poe est en partie celle de ces poètes, en partie celle d'un Anglais et en partie celle d'un Américain; et c'est au premier chef pour mon soulagement personnel que je désire arriver à voir, non pas trois images, mais une seule image de Poe, dans laquelle ces trois aspects puissent se réconcilier. Je pense qu'un critique anglais ou américain peut déceler des défauts et des limites dans l'œuvre de Poe dont ces trois poètes français n'eurent pas conscience, ou qui ne les intéressaient pas. Mais, d'autre part, à force de méditer sur ce que Baudelaire, Mallarmé et Valéry ont dit au sujet de Poe, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il y a des aspects de Poe que les critiques anglais et américains n'ont pas vus.

En Angleterre et en Amérique, je crois qu'il est juste de dire que Poe, dans l'ensemble, a été considéré comme un épigone mineur du mouvement romantique, comme un disciple de Byron et de Shelley en poésie, et, dans ses œuvres d'imagination, un successeur des romanciers « Gothiques ». Aucun poète américain ou anglais de quelque distinction n'a désigné Poe comme son maître, et même il est peu d'influence indirecte dont on puisse faire état. On peut peut-être trouver quelque influence, par-ci par-là, dans la poésie de Kipling, mais le seul poète de langue anglaise qui semble avoir trouvé une inspiration capitale dans les vers de Poe, c'est Edward Lear, dont les poèmes furent surtout écrits pour amuser les enfants. En Amérique, nous pouvons comprendre sans difficulté la popularité exclusive de Whitman, avec son inspiration patriotique, l'appel local des sujets qu'il traite, son exaltation conjointe de l'individu et de la masse, et sa versification apparemment révolutionnaire; pourtant, il est curieux de constater que la génération actuelle des critiques et des érudits américains, qui ont consacré une attention si exhaustive aux hommes de lettres américains, ait laissé Poe dans un oubli relatif. Je soupçonne que l'opinion d'un Américain de culture moyenne est que Poe est l'auteur d'un très petit nombre de poèmes lyriques qui enchantent le très jeune lecteur, et qui hantent la mémoire de tous — mais tout enthousiasme pour ces poèmes est un enthou-

siasme du souvenir, qui vous reste des années d'adolescence, lorsque le goût de la poésie vient à peine de naître et ne comporte aucune réserve critique. Ses contes sont également lus, — ou, du moins, on les lisait de mon temps —, par tout enfant élevé dans un milieu cultivé; mais le lecteur parvenu à maturité y retourne rarement. Dans les œuvres d'imagination, il n'est pas douteux que son influence en Angleterre et en Amérique ait été immense; mais elle s'est surtout exercée sur ces types de romans populaires que le critique littéraire ne prend pas au sérieux. Dans le roman policier, Poe est le précurseur de Conan Doyle, qui a créé Sherlock Holmes en partie d'après le Monsieur Dupin de Poe ; en vérité, on peut dire que Poe en Amérique, et Wilkie Collins en Angleterre, furent les créateurs du roman policier, et que tout ouvrage de ce genre écrit depuis contient quelque chose de l'un, ou quelque chose de l'autre, ou quelque chose des deux. Il paraît probable aussi que Poe a influencé le roman d'invention scientifique tel que Wells l'a exploité, et le roman d'aventures aux invraisemblances folles, cultivé par Rider Haggard. Mais les lecteurs de ce genre d'ouvrages d'imagination ont, pour la plupart, un goût limité à ce que produit leur époque, et, tandis que tout le monde admettra que Poe fut l'inventeur de plusieurs de ces genres, peu nombreux sont ceux qui, dans leur âge avancé, reviennent rafraîchir leur souvenir des contes qui les ont fait vibrer à l'âge de douze ou quatorze ans.

L'influence de Poe est aussi visible sur les œuvres d'imagination françaises d'espèce semblable, mais point n'est besoin de nous en occuper ici. Ce qui me frappe dès l'abord, comme étant une différence significative entre l'opinion française sérieuse d'une part, et l'opinion anglaise et américaine sérieuses d'autre part, c'est la différence dans la façon dont on saisit l'œuvre de Poe. Pour les trois poètes français dont les noms reviendront constamment dans cette discussion, Poe est un écrivain qui s'exprime indiscutablement dans une grande variété de formes; écrivain dont l'œuvre, on peut l'admettre, est fragmentaire et occasionnelle, comme sa pauvreté, ses faiblesses, ses vicissitudes le lui ont imposé, mais écrivain néanmoins dont

l'œuvre doit être saisie *comme un tout*. Ils l'ont considéré comme une intelligence cohérente et puissante, possédant presque la curiosité d'un Léonard de Vinci, ce qui l'a conduit à suivre des sentiers variés; mais néanmoins comme un auteur dont l'œuvre entière doit être étudiée si l'on veut en comprendre quelque partie. En Angleterre et en Amérique, où les critiques sont, à mon avis, plus enclins à porter des jugements isolés sur les différentes parties d'une œuvre, Poe est plus souvent considéré comme un écrivain qui s'est amusé à écrire de la poésie et différentes espèces de prose, sans se décider à parfaire son travail dans aucun de ces genres. Dans son cas, une telle attitude est encore renforcée par l'évidence des défauts de son style. Examinons donc d'abord quelques-uns des défauts et des limites de Poe, tels qu'ils frappent le lecteur de langue anglaise.

Poe eut, à un degré exceptionnel, le sens de l'élément incantatoire en poésie, de ce que l'on peut appeler, au sens le plus littéral du terme, la magie du vers. Sa versification n'est pas, comme celle de Shakespeare ou de Milton, ou celle de La Fontaine ou de Racine, ou en vérité celle de poètes bien moins grands que ceux-là, de l'espèce qui offre une mélodie plus riche, fruit de l'étude et d'un long commerce, à la perception plus avertie du lecteur qui revient à lui après l'écoulement des années. L'effet qu'elle produit est immédiat, mais frappé de stagnation; il est probablement le même pour la sensibilité de l'écolier que pour l'esprit mûri ou l'oreille cultivée. En vérité, dans sa perfection immuable, elle ressemble davantage à de très bons *vers*, dans un des sens anglais du mot, qu'à de la *poésie*. Toutefois, elle produit une incantation, qui, à cause de son caractère brut lui-même, met l'émotion en branle à un niveau profond, et presque primitif. Or, dans le choix qu'il fait du mot qui possède le *son* juste, Poe n'a pas toujours le scrupule que le mot ait aussi le *sens* juste. Je donnerai un exemple dans lequel nous pourrons comparer l'usage du même mot par Poe et par Tennyson, lequel, de tous les poètes anglais depuis Milton, a eu le sens le plus exact et le plus raffiné de la sonorité des mots. Dans le poème de Poe qui s'intitule *Ululume* — à mon sens un

de ses poèmes les mieux réussis, aussi bien que les plus typiques —, nous trouvons le vers :

It was night in the lonesome October
Of my most immemorial year.
C'était la nuit dans l'Octobre solitaire
De mon année la plus immémoriale.

Immemorial, suivant le dictionnaire d'Oxford, signifie « ce qui se trouve au-delà de la mémoire ou de l'esprit, si ancien qu'il n'en reste aucune trace, extrêmement vieux ». Aucun de ces sens ne paraît applicable à l'usage que Poe fait ici du mot. L'année n'était pas au-delà de la mémoire, parce que le poète se rappelle, ou feint de se rappeler, très bien un de ses épisodes; il rappelle aussi, à la fin du poème, ce qui s'était passé exactement une année auparavant.

Il y a un vers de Tennyson également bien connu, et admiré à juste titre, parce que la sonorité du vers est un écho si parfait du son qu'il mentionne :

The moan of doves in immemorial elms
L'appel douloureux des colombes dans les ormes immé-
[moriaux.

Ici, *immemorial,* outre qu'il a une valeur mélodique des plus heureuses, est exactement le terme qu'il faut pour évoquer des arbres si vieux que personne ne sait exactement quel âge ils ont.

On peut dire que la poésie de différentes espèces va de celle dans laquelle l'attention du lecteur est au premier chef dirigée vers le son, à celle dans laquelle elle est au premier chef dirigée vers le sens. Dans la première espèce, on peut saisir le sens d'une façon presque inconsciente; tandis qu'avec l'autre, c'est le son qui opère sur nous, sans que nous nous en rendions compte. Mais dans l'une ou l'autre de ces espèces, il faut que le son et le sens coopèrent, et même dans le poème le plus incantatoire le sens littéral d'aucun mot ne peut être complètement négligé.

Il n'est pas rare de constater chez Poe comme une irres-

ponsabilité à l'égard du sens des mots. *Le Corbeau* est, je pense, très loin d'être le meilleur poème de Poe : bien que, à cause de l'analyse de sa composition que l'auteur nous donne, dans l'essai traduit sous le titre de : *La Genèse d'un poème*, ce soit le plus célèbre.

In there stepped a stately Raven
Of the saintly days of yore.
Alors entra, majestueux, un Corbeau
Des saints jours de jadis.

Puisqu'il n'y a rien qui évoque particulièrement la sainteté chez ce corbeau, à supposer, en vérité, que cet oiseau de mauvais augure ne soit pas exactement le contraire, inutile de rapporter son origine à une période de sainteté, même si on peut assumer qu'une période de cette nature ait existé. A peine venons-nous d'entendre le corbeau appelé « majestueux » que nous apprenons un peu plus loin qu'il est « disgracieux », attribut difficilement conciliable avec la majesté. Plusieurs mots dans le poème semblent être introduits uniquement pour donner au vers la mesure requise, ou par souci de la rime. L'oiseau est désigné comme n'étant pas *craven* simplement parce que *craven* rime avec *raven;* abdication devant la nécessité de la rime que Malherbe, je crois, aurait difficilement tolérée. Il n'y a même pas toujours une justification de cet ordre : dire que la lumière de la lampe *gloated*, c'est-à-dire : sur les coussins du sofa, est, en vérité, une bizarrerie qui, même si elle était à sa place, paraîtrait forcée.

Des imperfections de ce genre peuvent servir à expliquer pourquoi *La Philosophie de la Composition — La Genèse d'un Poème* — (essai dans lequel Poe fait profession de révéler sa technique, pour la composition du *Corbeau*) n'a pas été pris au sérieux en Angleterre ni en Amérique. Il est difficile de lire cet essai sans songer que si Poe a ourdi son poème de façon si délibérée, il aurait pu se donner un peu plus de peine pour l'écrire : le résultat fait à peine honneur à la méthode. Par conséquent, un lecteur anglais ou américain tirera vraisemblablement la conclusion que Poe, à analyser son poème, ne révèle rien d'autre que la

façon dont il voulait penser, ou dont il voulait que le lecteur pensât, qu'il l'avait écrit. En sorte que l'essai lui-même n'a pas été, j'en suis sûr, pris aussi au sérieux qu'il le mérite.

Nul poète, quand il écrit son *Art Poétique*, ne peut faire autre chose qu'expliquer, rationaliser, défendre, sa technique personnelle, ou lui préparer la voie. Il se peut qu'il pense établir des lois pour toute la poésie, mais ce qu'il a de valable à dire est presque entièrement au sujet de la façon dont il écrit lui-même, ou dont il aspire à écrire. Nous pouvons apprendre de lui des principes applicables à la composition d'autres espèces de poésies; mais nous ne pourrons le faire impunément sans nous rappeler les limites de son type personnel de poésie. Poe, par exemple, a écrit un passage remarquable sur l'impossibilité du long poème, qu'il tient, au mieux, pour une simple série de courts poèmes, enchaînés les uns aux autres. Il n'aurait pas pu, je crois, écrire ces pages, n'était le fait qu'il était lui-même incapable d'écrire un long poème. Il ne pouvait concevoir un poème que comme comportant un seul effet simple; pour lui, la cohésion d'un poème devait se trouver dans un état d'âme soutenu. Pourtant, ce n'est habituellement que dans un poème de quelque longueur qu'on peut exprimer une suite variée d'états d'âme; car la variété des états d'âme requiert un certain nombre de thèmes ou de sujets différents, reliés soit en eux-mêmes, soit dans l'esprit du poète. Ces parties peuvent constituer un tout qui est *plus* que la somme des parties : un tout tel que le plaisir que nous retirons à la lecture d'une des parties est rehaussé par notre compréhension du tout. Il s'ensuit que, dans un long poème, certains passages peuvent être délibérément composés d'une façon moins « poétique » que d'autres : ces passages peuvent ne briller d'aucun éclat lorsqu'on les isole, mais peuvent avoir été écrits avec l'intention d'exciter par contraste la beauté d'autres passages, et de les unir en un tout beaucoup plus beau qu'une des parties séparées. Un long poème peut gagner à avoir le plus grand nombre possible de variations d'intensité. Poe voulait qu'un poème fût de la plus grande intensité d'un bout à l'autre; il est douteux qu'il ait pu apprécier les passages plus philosophiques du *Purgatoire*

de Dante. Néanmoins, pour certains poètes, ou pour quelques poètes à certaines périodes, le long poème est vraiment *impossible* — quoiqu'il doive être possible pour des lecteurs à n'importe quelle époque de continuer à goûter les longs poèmes importants déjà écrits; et ce que Poe a à nous dire sur ce sujet n'est pas seulement d'un grand intérêt, mais d'une grande valeur, car cela nous aide à apprécier l'œuvre des poètes pour qui le long poème est impossible.

Le fait que, pour Poe, un poème ait à être l'expression d'un état d'âme unique peut être mieux compris si on le considère comme une manifestation d'une faiblesse plus fondamentale : j'avance ce que j'ai à dire ici avec une très grande prudence; mais je pense qu'on peut y trouver quelque explication du mécontentement ressenti par tant de lecteurs. Cela peut aussi nous aider à expliquer pourquoi l'œuvre de Poe a été pour beaucoup de lecteurs la passion d'une phase évolutive, de cette période de la vie où ils sortent à peine de l'enfance. Que Poe ait eu une puissante intelligence, voilà qui est indéniable; mais il me semble qu'elle n'est rien d'autre que l'intelligence d'un adolescent hautement doué, avant la période de la puberté. Les formes que prend sa curiosité turbulente sont celles où se délecte la mentalité du préadolescent : merveilles de la nature et de la mécanique et du surnaturel, cryptogrammes et chiffres, énigmes et labyrinthes, joueurs d'échecs mécaniques, et folles envolées de la spéculation. La variété et l'ardeur de sa curiosité enchantent et éblouissent; et pourtant la bizarrerie et le manque de cohérence de ses sujets d'intérêt finit par lasser. Il lui manque précisément ce qui donne de la dignité à la pensée d'un esprit mûri; une attitude cohérente envers la vie. Une attitude peut être empreinte de maturité et de cohérence, et rester cependant hautement sceptique : mais Poe n'était pas sceptique. Il semble, au contraire, s'abandonner complètement à l'idée du moment; le résultat est que toutes ses idées paraissent être sujets de divertissement plutôt que de foi. Ce qui fait défaut ce n'est pas la puissance intellectuelle, mais cette maturité de l'intelligence qui est inséparable de l'épanouissement de

l'homme en un tout, et du développement de sa sensibilité tout au long du souvenir d'une longue série d'émotions. Je laisse de côté toute explication psychologique ou pathologique possible. Il me suffit, pour mon présent dessein, de rappeler que l'œuvre de Poe est celle que je m'attends à trouver de la part d'un homme d'une intelligence et d'une sensibilité très exceptionnelles, dont le développement émotionnel s'est, à quelque égard, arrêté à un stade encore précoce.

Et pourtant, les hommes de génie sur lesquels Poe a produit la plus profonde impresion n'ont pas été du tout de ce type que je viens d'indiquer. Je suis frappé, cependant, par la phrase qui ouvre l'essai de Paul Valéry *Au Sujet d'Euréka*, dans le premier volume de *Variété*. *J'avais vingt ans*, dit-il, *et je croyais à la puissance de la pensée*. Vient ensuite une série de réflexions brillantes, et une élucidation du sens du mot *cosmogonie*. L'essai est de valeur, à cause de l'explication de lui-même que Valéry nous donne en écrivant sur « Euréka ». Il nous convaint, non pas tellement de la valeur positive de la spéculation de Poe, que de l'effet stimulant qu'il a eu sur Valéry au temps de l'adolescence, et de son importance pour Valéry comme point de départ. Et il nous donne la clé d'une attitude différente envers *Euréka* : différente de celle qu'un philosophe anglais ou américain adopterait vraisemblablement. Ces derniers verraient sans doute dans *Euréka* l'effusion ingénieuse d'un écrivain plein de facilité, ayant des notions superficielles de physique et d'astro-physique, mais ignorant la métaphysique et la théologie, ignorant les constructions des néo-platoniciens et la critique qu'en font les Pères de l'Église. Pour Valéry, *Euréka* est un poème abstrait : Baudelaire a dit à peu près la même chose, et c'est une vue parfaitement soutenable d'*Euréka*. Je pense à une phrase révélatrice dans *Variété* : « *Quant à moi suis, je l'avoue, beaucoup plus attentif à la formation ou à la fabrication des œuvres qu'aux œuvres mêmes...* » Et à une remarque un peu plus loin dans le même volume : « *A mon avis, la plus authentique philosophie n'est pas dans les objets de la réflexion, tant que dans l'acte même de la pensée et de sa manœuvre.* »

Ce que Poe pouvait écrire à cause d'une limitation particulière de son esprit, Valéry pouvait continuer à l'admirer à cause d'une absence encore plus particulière de limitation, à cause de sa capacité d'admirer une construction intellectuelle d'un point de vue esthétique, sans en être distrait par la considération de sa correspondance avec le réel.

Jusqu'ici, j'ai volontairement insisté sur ces taches et ces faiblesses dans l'œuvre de Poe qui ont amoindri sa réputation dans les pays de langue anglaise. D'après ces considérations, il serait trop facile pour le critique anglais ou américain de conclure tout de suite que Baudelaire, Mallarmé et Valéry ont surestimé Poe simplement parce qu'ils ne le comprenaient pas, simplement parce qu'ils ne connaissaient pas assez bien la langue anglaise. J'ai déjà donné à entendre que je me refuse à accepter cette conclusion. La possibilité qu'un écrivain doué d'imagination puisse se tromper avec bonheur en lisant les œuvres d'un autre poète écrivant dans une langue dont celui-là n'a pas acquis la maîtrise, n'est pas de celles que l'on doive entièrement rejeter. Il est certainement possible, lorsqu'il lit quelque chose dans une langue étrangère, imparfaitement comprise, que le lecteur trouve ce qu'il n'y a pas; et lorsque le lecteur est lui-même un homme de génie, le poème étranger qu'il lit peut, par quelqu'accident heureux, tirer quelque chose d'important des profondeurs de son esprit, qu'il attribuera à ce qu'il vient de lire. Nous devons aussi reconnaître qu'en traduisant Poe en français, Baudelaire et Mallarmé l'ont amélioré de façon frappante. Le premier, en traduisant la prose, et le second, dans sa traduction de quelques-uns des poèmes, ont changé un anglais qui est trop souvent négligé et de pacotille, trop souvent avili par des ornements clinquants, en un français d'une grande distinction de style. D'autre part, les défauts dont j'ai donné des exemples, et quelques autres que je n'ai pas illustrés, ne sont pas de nature à nous permettre de ranger Poe au second rang; au contraire, ils donnent simplement naissance à l'énigme de l'importance de Poe. Je pense que le critique le moins favorable doit admettre que tout ce que Poe a écrit, même ses morceaux de prose les plus banals, porte

la marque d'un génie hautement original et d'une personnalité positive et unique; et que certains des poèmes et des contes, une fois lus, ont laissé une impression ineffable sur d'innombrables lecteurs. Il est, par conséquent, justifié de nous demander si Baudelaire, Mallarmé et Valéry ne peuvent pas nous donner quelque explication, s'ils n'ont pas chacun quelque affinité avec Poe dont l'identification nous permettra de mettre au clair notre compréhension et de rehausser le prix que nous attachons à son œuvre.

Il nous faut, naturellement, nous défendre contre la tentation d'affirmer que Baudelaire, Mallarmé et Valéry ont tous réagi devant Poe exactement de la même façon, ou que son œuvre a servi un but identique pour chacun d'entre eux. Ces poètes, parce qu'ils sont de grands poètes, sont très différents l'un de l'autre. Et la période qui va de la publication des *Fleurs du Mal* à celle des derniers poèmes de Paul Valéry s'étend sur la plus grande partie d'un siècle entier, siècle de développement et de changement rapides. S'il nous faut découvrir les identités, nous devons aussi faire état des différences. Nous devons nous attendre à ce que Baudelaire, qui a découvert Poe, ait eu des raisons plus mêlées pour l'admirer; et que Valéry, le dernier des trois, admire Poe avec plus de précision et une conscience plus claire. Et c'est bien, je crois, ce que nous trouvons en partie. Nous devons admettre le fait que Baudelaire, dans son introduction à ses traductions, présentait son auteur à un public nouveau qui, par conséquent, s'intéressait grandement à ce qu'était Poe, l'homme — ou plutôt au type de poète auquel Baudelaire assimilait Poe. Le portrait de Poe est assez haut en couleur et beaucoup plus au goût de l'époque de Baudelaire qu'à celui de la nôtre :

« Il y a, dans l'histoire littéraire, des destinées analogues, de vraies damnations — des hommes qui portent le mot « *guignon* » écrit en caractères mystérieux dans les plis sinueux de leur front. »

Ce que Baudelaire nous donne n'est pas un portrait de Poe entièrement satisfaisant, mais le prototype du *poète maudit*. L'histoire de ce type, avec ses origines byroniennes, au sens de la damnation infligée par le Calvinisme

écossais, et sa métamorphose graduelle en quelque chose d'aussi éloigné de Byron — le poète devenu l'adorateur et la victime de la beauté et de la perfection est en soi un chapitre intéressant de l'histoire de l'esthétique et de l'histoire des conditions sociales de l'art. Il me suffit, pour mon présent dessein, de faire remarquer que Baudelaire fut attiré par la personnalité et par la vie de Poe, considérées par lui comme un paradigme de la conception qu'il avait de lui-même et de son propre rôle. Mais, au cours de ce qu'il propose surtout comme une étude de Poe, l'homme, et de son histoire, Baudelaire laisse échapper une remarque de profonde importance. Parlant de l'essai de Poe, *Le Principe de la Poésie*, il remarque :

« Il croyait, en vrai poète qu'il était, que le but de la poésie est de même nature que son principe, et qu'elle ne doit pas avoir en vue autre chose qu'elle-même. »

Là, se trouve le germe de l'esthétique d'un siècle entier. Mais l'intérêt porté à Poe, l'homme, au poète plutôt qu'à la poésie, à l'écrivain des nerfs, au poète de l'hystérie et de l'hallucination, voilà qui est singulièrement du Baudelaire.

Pour Mallarmé, il y a plutôt l'intérêt plus minutieux porté à la technique du vers. Dans la massive et définitive vie de Mallarmé par le Dr Mondor, je trouve citée l'intéressante note suivante de Mallarmé sur le poème de Poe intitulé *Les Cloches :*

« Le poète , dans le groupe de morceaux qui composent ce poème célèbre, a usé librement d'un procédé que récuse la poésie française, c'est la répétition consécutive d'un ou de plusieurs mots dans un ou plusieurs vers. La traduction ne devait reproduire cette intention, voisine d'une curieuse manie, quand, toutefois, il ne résulterait rien de contraire à notre euphonie, et qu'il n'y avait pas à essuyer (soit pour : *en même temps*) une lourdeur ou (soit pour : *cloches*) une brisure défectueuse. »

Mais quand nous en arrivons à Valéry, il apparaît que ce n'est ni l'homme ni le vers, mais la théorie de la poésie qui devient le foyer de son attention. Dans une lettre très ancienne à Mallarmé, Valéry écrivait :

« Je chéris les théories si profondes et si perfidement

savantes d'Edgar Poe, je crois à la toute-puissance du rythme et de l'épithète suggestive. »

Mais je risque cette opinion en m'appuyant moins sur les déclarations explicites de Valéry au sujet de Poe que sur mes lectures de la poésie et de la théorie de Valéry. De même que la poésie de Valéry et ses essais sur l'art de la poésie représentent deux aspects d'un même voyage mental de découverte, et se complètent mutuellement pour constituer une œuvre, de même, pour Valéry, la poésie de Poe est inséparable de sa critique. Et, en vérité, l'originalité purement technique de Poe, qui dépend du vers, du rythme, de la rime, et de procédés verbaux qui ne sont possibles que dans la langue anglaise, n'a pas grand-chose à offrir directement à un poète qui travaille dans une langue différente.

Arrivé à ce point, je me sens forcé d'aventurer quelques observations personnelles sur le vocable « poésie pure » : ou, peut-être, se peut-il que ce que j'ai à offrir soit plutôt ma définition de ce que ce terme signifie pour moi.

Je crois que toute poésie trouve son point de départ dans les émotions ressenties par les êtres humains dans leurs rapports avec eux-mêmes, avec les autres et avec le monde qui les entoure. Elle a par conséquent à faire aussi avec la pensée et l'action, d'où naissent les émotions et auxquelles les émotions donnent naissance. Mais si primitif que soit le stade d'expression et d'appréciation, la fonction de la poésie ne peut jamais être simplement de faire naître un écho ou une similitude de ces émotions dans le public du poète. Peut-être vous rappelez-vous l'histoire mystique du festin d'Alexandre, familière aux lecteurs anglais à cause d'une ode célèbre de Dryden. Si le conquérant de l'Asie fut réellement transporté par les émotions violentes que le barde Thimothée, grâce aux habiles modulations de sa mélodie, est supposé avoir éveillés en lui, alors le grand Alexandre souffrait simplement d'un automatisme créé par l'alcool, et se trouvait dans un état qui le rendait complètement incapable d'apprécier l'art poétique ou l'art musical. Dans la poésie primitive, ou dans la jouissance la plus rudimentaire que la poésie peut donner, l'attention de

l'auditeur est orientée vers le sujet ; l'effet de l'art du poète est ressenti sans que l'auditeur en prenne conscience. Une telle situation n'a pas besoin, pour servir mon raisonnement, d'avoir jamais été réelle, mais on peut la considérer comme un simple point de départ hypothétique de la poésie. Car, même dans le plaisir le plus naïf que l'on prend à une récitation poétique, il peut toujours y avoir un plaisir conscient de la façon dont on raconte une histoire, aussi bien qu'un intérêt à apprendre les événements dont le poète fait le récit. Mais lorsque la conscience du langage s'accroît, il y a certainement un stade auquel l'auditeur, qui peut à ce moment-là être devenu le *lecteur*, est conscient d'un double intérêt : d'un intérêt dans l'histoire pour l'histoire, et d'un plaisir conscient éprouvé à la façon dont elle est racontée ; c'est-à-dire, plaisir du style. C'est le stade de Virgile. Nous arrivons ainsi au point auquel peut naître une délectation à discriminer entre les façons dont des poètes différents traiteront le même sujet ; appréciation non pas purement du meilleur ou du pire, mais des différences entre des styles que l'on admire également. Au troisième stade du développement de la conscience du langage, le sujet peut reculer à l'arrière-plan au lieu d'être le but du poème ; il devient simplement un moyen nécessaire de la réalisation du poème. A ce stade, le lecteur ou l'auditeur peuvent devenir presque aussi inconscients du sujet que l'auditeur primitif l'était du style ; quoique, comme je l'ai donné à entendre, il est possible qu'on ne se trouve jamais réellement en face d'une inconscience et d'une indifférence complète au style à l'origine, ou au sujet à la fin. Car une complète inconscience du style peut signifier que la poésie n'a pas encore fait son apparition ; une complète indifférence au sujet peut signifier que la poésie est arrivée à sa fin.

Ce serait une erreur de présumer que ce développement de la conscience du langage, qui signifie que la poésie à chaque stade offre de nouveaux problèmes au poète, implique un progrès vers une poésie *meilleure*. Nous ne soulevons pas la question. Savoir si c'est une bonne chose pour l'humanité de sentir s'accroître la conscience de soi

est une question — différente et bien plus vaste qu'aucun problème littéraire — dont je n'ai pas à m'occuper ici. Je dis seulement que le poète important est celui qui reconnaît et qui résout avec bonheur le problème de l'expression au stade de la conscience de soi, dans le déroulement historique où il se situe ainsi que le public contemporain.

Or, ce processus d'accroissement de la conscience de soi — ou, en d'autres termes, d'accroissement de la conscience du langage — a comme but théorique ce que je crois pouvoir appeler la *poésie pure*. Je crois que c'est un but que la poésie ne pourra jamais atteindre, parce que l'atteindre signifierait la fin de toute poésie. La poésie ne peut être écrite qu'aussi longtemps qu'elle conserve quelque impureté. L'abbé Brémond, si je l'ai bien compris, soutient que, tandis que l'élément de *poésie pure* est nécessaire pour qu'un poème soit un poème, aucun poème ne saurait consister uniquement de *poésie pure*. Ce qui arrive, et ce qui est arrivé, dans ce que je considère comme le courant central de la poésie au cours des cent dernières années, est un changement d'attitude envers le sujet. Et quand nous disons que le sujet est devenu moins important, nous devons nous garder d'un malentendu. Il faut, je pense, que le sujet demeure important, mais son importance dans la poésie moderne a changé en espèce. Le sujet est important en tant que *moyen ;* la *fin* est le poème. Au lieu que le poème soit écrit *autour* d'un sujet, nous constatons que le sujet est à *l'intérieur* du poème. Un poème peut en fait contenir plusieurs sujets dont chacun pourrait être exprimé en termes différents, et il se peut cependant que demander quel est le sujet du poème soit une question dépourvue de sens. Car la tâche du poète peut avoir été d'harmoniser plusieurs sujets n'ayant entre eux aucun rapport qu'on puisse formuler en termes intellectuels ; et de leur union voici que surgit, non pas un autre « sujet », mais le poème.

Arrivé à ce point, j'aimerais répéter que le problème ne se présente jamais comme étant celui d'écrire une poésie meilleure que celle déjà écrite. Le fait est simplement que notre succès en tant que poètes dépend de la conscience que nous avons de la tâche que notre position particulière

dans le temps et dans l'histoire de notre langue nous impose. Mais, en tant que lecteurs, nous n'aimerions pas être réduits à apprécier uniquement l'espèce de poésie qui correspond à notre conscience contemporaine. En ce qui me concerne, et je soupçonne qu'il en est ainsi chez beaucoup d'autres, je peux éprouver du soulagement après un commerce assidu avec la poésie d'un Mallarmé à revenir aux pages d'un Victor Hugo.

Je puis maintenant retourner à Poe. Je pense que nous trouvons dans sa poésie ce changement de rapports entre le sujet et le poème dont je viens de parler. Je pense qu'une certaine « pureté » est venue facilement à Poe; je ne veux pas dire ici pureté de diction, au sens ordinaire du mot, car j'ai déjà fait observer sa négligence répréhensible dans l'usage des mots. Je veux dire que, dans la poésie de Poe, le sujet disparaît à mesure qu'il le traite. Même dans les deux ou trois poèmes, comme *Le Palais Hanté*, où le sujet est la ruine de soi par l'alcool, la différence qu'il fait entre l'usage de son expérience personnelle, et celui, disons, d'un François Villon, est des plus frappantes. Et quand je dis que la pureté venait aisément à Poe, je pense à l'explication de Poe que j'ai déjà mise en avant : cet arrêt de développement à l'âge de la puberté. Ses prises de conscience les plus aiguës sont celles du rêve. Il est significatif que les dames de ses poèmes et de ses contes soient toujours des dames perdues ou évanouies avant qu'on ait pu les étreindre. Le sujet est, dans sa nature même, ténu. Il s'ensuit que son œuvre est de moindre importance que celle des poètes avec lesquels nous l'avons mesuré. Car il nous faut juger la poésie de ce point de vue de la pureté, en rapport avec l'œuvre de *purification des matériaux* qui y sont entrés. Plus de substance, et bien plus importante, a été transmutée par ces poètes qui l'ont suivi, et c'est à cet égard que *la substance* de la poésie garde toujours une importance capitale.

Il m'est loisible, maintenant, d'arriver à mon dernier point : celui du développement de l'activité critique dans la composition de la poésie. Il y a, en anglais, un prédécesseur de Poe, et plus grand que Poe. Le premier grand

exemple de la conscience critique dans la poésie anglaise, c'est Samuel Coleridge. Il est vrai que toujours, depuis Horace, les poètes ont écrit sur l'art de la poésie; mais l'introspection moderne dans le processus poétique peut presque partir de Coleridge. Dans son essai critique, *Biographia Litteraria*, le sujet de Coleridge était sans doute surtout un examen, non pas de sa poésie, mais de celle de Wordsworth; et pourtant il anticipe la question qui a fasciné le poète moderne : « Qu'est-ce que je fais quand j'écris un poème? » Mais le court essai de Poe, *Philosophie de la Composition*, est une *mise au point* de cette question qui marque une date.

L'interpénétration de l'activité poétique et critique, qui est la conséquence logique de la conscience croissante du langage, est portée à son point le plus avancé par Paul Valéry. A ce point, le foyer de notre attention tend à se déplacer du poème vers le processus de composition du poème. M. Louis Bolle, dans son admirable *Paul Valéry*, remarque avec pertinence :

« Ce narcissisme intellectuel n'est pas étranger au poète quoiqu'il n'explique pas toute son œuvre; pourquoi ne pas concevoir comme une œuvre d'art l'exécution d'une œuvre d'art? »

Certainement, le don de Valéry pour l'introspection du processus poétique était stupéfiant; son application à le cultiver infatigable; et l'acuité et la subtilité de son analyse non seulement n'a point failli, mais me paraît être à son degré le plus élevé dans le dernier volume de *Variété*. Je sens bien la critique que pourraient légitimement me faire à cet endroit ceux qui ne sont pas enclins à placer très haut l'œuvre de Poe. On peut dire que j'ai fait quelque chose pour justifier le respect que Baudelaire, Mallarmé et Valéry éprouvaient pour Poe, en montrant qu'il y a une ligne de filiation d'un art poétique qui se justifie. On admettra que la théorie et la pratique de Poe représentent quelque chose de plus significatif qu'une simple anticipation réussie — non pas une simple anticipation comme les dessins de machines volantes de Léonard de Vinci, puisque nous ne pourrions prétendre que les inventions de

Blériot et des Wright furent les résultats directs des spéculations de Léonard. Néanmoins, quand nous faisons retour à l'œuvre de Poe en elle-même, pour l'examiner et l'apprécier, est-ce que le reflet de cette gloire nous autorise à lui assigner un rang plus élevé que si Poe n'avait pas exercé d'influence? J'ai toujours soutenu que le fait qu'un poète n'a pas exercé d'influence, ou a exercé une mauvaise influence, ou une influence seulement sur de mauvais poètes, peut être tout à fait étranger à notre appréciation de son œuvre. Est-ce que le fait qu'un poète a eu une influence importante et déterminante sur de plus grands poètes que lui-même n'est pas également étranger à la question? J'ai donné des exemples, qui auraient pu être plus nombreux, et qui auraient pu comprendre des analyses de passages de sa prose, pour montrer que Poe n'était pas un artiste accompli. Et je ne pense pas que les défauts du style de Poe puissent être entièrement expliqués et excusés par les vicissitudes de sa vie, ses faiblesses humaines ou les difficultés qui ont fait obstacle à ses travaux. Mais c'est précisément parce qu'il est un artiste imparfait que nous sommes disposés à sous-estimer ce qu'il a produit. Il n'est certainement pas un poète mineur, au sens dans lequel nous employons ce terme à propos d'un poète dont la poésie est source de plaisir, mais qui n'a fait aucune contribution significative au développement du langage. Un poète mineur, dans ce sens, est un poète dont l'œuvre aurait pu n'être jamais écrite, sans que le cours de la poésie ait changé. Je pensé que dans le cas de Poe l'étude de son influence non seulement donne une raison adventice pour que nous lui soyons reconnaissants, mais qu'une étude de Baudelaire, de Mallarmé et de Valéry nous aide réellement à mieux comprendre son œuvre, mieux en vérité qu'il ne la comprenait lui-même. Ce qu'une telle étude nous montre, c'est que Poe a apporté une contribution vitale à l'extension de la conscience civilisée — la conscience du langage telle qu'elle s'est développée dans les dernières années. Et je pense que reconnaître cette contribution de Poe peut très légitimement accroître le plaisir que nous prenons à sa poésie, aussi bien que notre respect pour ses

idées, lorsque nous revenons à lui en remontant le long d'un sentier qui traverse un siècle. Mais ce que je crois ne peut être pleinement partagé, si cela peut être partagé du tout, que par ceux qui m'accorderont que, dans la marche de la poésie depuis le fin du XVIIIe siècle, il y a eu un seul courant central, et qu'une grande quantité de belle poésie, dans plusieurs langues, se trouve, par rapport à ce courant central, dans la situation des remous, des estuaires et des arrière-plans d'eau. Et, pour moi, le courant central est mieux représenté par les noms de Wordsworth et de Coleridge, puis par Poe dans sa position étrange et anormale, et, par la suite, par Baudelaire et ses successeurs.

Comprendre ainsi la poésie du XIXe siècle et la première partie du XXe siècle conduit inévitablement l'esprit à spéculer sur l'avenir. C'est une théorie soutenable — et ceux qui sont tentés de la soutenir trouveront facilement des preuves qui paraîtront la confirmer — que le progrès de la conscience de soi, l'extrême sensibilité et préoccupation du poète au sujet du problème du langage que nous découvrons en étudiant ces poètes l'un après l'autre, est un progrès qui doit finalement s'épuiser, progrès dont l'esprit humain doit rejeter la tension toujours croissante; exactement comme l'on peut soutenir que la complication infinie de l'invention scientifique et de la machine sociale et politique peut atteindre un point auquel, pour se soulager de ces affres, il y aura une révulsion instinctive de la race humaine et une acceptation sans contrainte des difficultés les plus primitives plutôt que de souffrir le fardeau de la civilisation moderne. De telles considérations dépassent les limites modestes de mon sujet, et aucun d'entre vous ne vivra assez longtemps pour les voir se vérifier ou être controuvées. Mais si une telle révolution spirituelle était en route, elle pourrait se révéler à ses premiers pas par un malaise chez les poètes qui, dans les termes de leur art propre, se trouveraient confrontés avec une crise : et quand je dis *crise*, j'entends un état de chose dans lequel il faudrait *prendre une décision*.

T. S. ELIOT.

(Traduction d'Henri Fluchère.)

LETTRE II

Monsieur le Chanoine,

Je vous dois cet aveu que mon premier geste fut de froisser votre lettre, d'en faire une boule et de viser le fond du panier. « Qu'est le prêtre pour vous? me demandez-vous. Qu'attendez-vous du prêtre? » Les enquêteurs, fussent-ils chanoines, ont bien de l'audace : ils ne s'avisent pas qu'ils ont rétabli l'usage de la confession publique. C'est vrai qu'ils s'adressent surtout aux gens de lettres dont c'est le métier de raconter leur histoire à tout venant. Jusqu'où ils sont allés dans ce sens, depuis Jean-Jacques, nous le voyons aujourd'hui où des maris publient une chronique de leur ménage dont on peut dire qu'elle suscite chez le lecteur un rire inconnu de nos pères : le rire de dégoût; et les solitaires racontent plus brièvement ce qu'ils font lorsqu'ils sont seuls. L'érotisme est bien dépassé par ce goût de l'abjection en tant que telle, car l'érotique ne croit pas faire ses délices de ce qui le dégrade, il ne se sent pas dégradé; l'Abject, lui, ressemble à ce malade qui finit par aimer l'odeur de son pansement.

Vous vous demandez, Monsieur le chanoine, où je veux en venir? à ceci, que comme la plupart de mes confrères, je n'ai rien fait, toute ma vie, sinon parler de moi-même. Non sans doute à la manière directe de ceux qui « racontent » leur femme, leur vice ou leur manie. Discrétion, prudence

aussi peut-être : ce ne sont pas des vertus héroïques. Mais qui dira s'il n'entre pas chez l'Abject une sorte de vertu corrompue et si nous ne devons pas porter à son crédit cette exigence d'être tenu désormais pour ce qu'il est, cette certitude, dont il a besoin, de ne plus faire aucune dupe? On peut dire que sa corruption tient non dans son aveu, mais dans l'orgueil qu'il en ressent et dans cette utilisation du pire en lui et de l'immonde, qui est la ruse particulière à l'homme de lettres lorsqu'il se sent incapable de rien réinventer, ni même de rien transposer.

Mais n'y a-t-il pas aussi un penchant à l'exhibition chez l'auteur qui choisit de décrire ses rapports avec Dieu, et l'édification n'est-elle pas ici un masque pour recouvrir la même convoitise? Me voilà donc forcé de reconnaître que je vous ai donné le droit de m'interroger aussi indiscrètement : « Et vous, que dites-vous de cet Homme? — de cet homme en robe noire? » La réponse ne sera aisée que pour ceux qui sont entrés dans l'Église à l'âge adulte et par un choix délibéré. Mais moi? d'aussi loin que je me souvienne, les prêtres ont été dans ma vie. Ma mère veuve suivait étroitement leurs directions; ma grand'mère avait une chapelle privée dans son jardin où la messe était célébrée, où, dans une odeur d'héliotropes et de géraniums, au cœur des après-midis accablants, je sentais palpiter la petite hostie : à l'entour, pour l'enfant ue j'étais, régnait une zone ardente de silence.

Le prêtre est resté pour moi ce qu'il fut à l'aube de ma vie, mais d'abord et avant tout celui qui lie et qui délie, celui qui, au moment où il lève la main pour nous absoudre, ne se distingue plus du Fils de l'homme à qui a été donné sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. Pouvoir dont nous sommes éblouis plus encore peut-être quand nous n'avons à confesser aucune faute grave, car c'est alors que la Grâce attachée au sacrement de pénitence agit à l'état pur, si j'ose dire, et que nous la ressentons jusque dans notre chair. Ceux qui louent l'Église d'avoir inventé

avant Freud une thérapeutique de l'aveu, ne savent pas de quoi ils parlent. Ce n'est pas de porter à la lumière nos hontes, ce n'est pas cela qui nous délivre, mais un geste, une parole, un pouvoir. Ce qu'est le prêtre pour moi? La rencontre de la puissance du Créateur et de l'infirmité de la créature dans un même être. Et ici, je vous confierai une grande grâce que j'ai reçue et qui, si j'en crois beaucoup de confidences, n'est pas si commune : c'est qu'ayant connu tant de prêtres, et dès le commencement de ma vie, je n'en ai rencontré aucun qui m'ait scandalisé, ou fait du mal, mais nombreux sont ceux qui m'ont édifié, et plusieurs, à certains tournants de mon destin, m'ont pris sur leurs épaules. J'ai sur ce sujet des souvenirs que je ne partage qu'avec Dieu seul, car le prêtre lui-même ignorera quelle grâce l'a traversé, jusqu'au soir où pauvre ouvrier vanné et accablé, debout au seuil de l'éternelle joie, il s'étonnera de la parole qui lui sera dite, de la récompense qui lui sera donnée.

Le prêtre, homme qui remet les péchés, consacre pour moi l'hostie. Vous me direz qu'il est cela pour tous : « Mais pour vous en particulier, qu'est-il donc? » Rien d'autre que ce que je vous dis : celui qui, après avoir pardonné, met l'hostie dans ma bouche; et celui qui, avant de me la donner, l'élève un instant au-dessus du ciboire, — et je ne puis séparer dans mon esprit ni dans mon cœur, un prêtre même médiocre, de cet acte, de cela qu'il accomplit chaque matin, de cette offrande de Dieu à Dieu, et de Dieu à l'Homme qui communie, — à un homme qui a été moi-même bien souvent.

Oserai-je vous avouer maintenant ce que j'ai le tort de ne pas attendre du prêtre? Je ne lui demande que de me donner Dieu, non de me parler de Dieu. Je ne sous-estime pas le ministère de la parole, mais enfin c'est mon exigence particulière, que vous souhaitez connaître. Pour moi, la prédication efficace du prêtre a toujours été sa propre vie. Un bon prêtre n'a rien à me dire : je le regarde et cela

me suffit. La liturgie me suffit aussi qui est une prédication silencieuse. L'Ordre religieux qui parle le mieux de Dieu, ce sont les Bénédictins parce qu'ils ne montent jamais en chaire mais nous font vivre le drame de la messe et nous en rendent évident le sublime quotidien. Que je comprends ce que veut dire Kierkegaard lorsqu'il écrit que Dieu est quelqu'un à qui on parle, non quelqu'un de qui on parle! Que je plains les protestants dont le culte se ramène à la parole! Sainte liturgie : seule prédication qui me touche et me persuade. Il n'est pas de prédicateur avec lequel, dès la troisième phrase, je ne me sente en désaccord. L'orateur sacré m'apparaît également redoutable s'il est éloquent et s'il ne l'est pas. Il y a des exceptions? Bien sûr! (dont l'une me réjouit chaque dimanche à la messe radio-diffusée : le Père Avril et l'autre Père qui souvent le remplace, et dont ce m'est une joie de penser que des milliers d'hommes les écoutent).

D'un mot, Monsieur le Chanoine, ce qu'est le prêtre pour moi? Il est le Christ. Ce que j'attends du prêtre et ce que je reçois de lui? C'est le Christ. Il me donne le Christ dans sa puissance, mais il me montre le Christ dans sa souffrance. Au soir de ma vie, je puis dire que je sais ce que souffre un prêtre, — non point tant, comme on l'imagine, durant ses premières années de sacerdoce : la jeunesse, chez un être élu, est le temps du don de soi jusqu'à la folie. Mais dans le milieu de l'âge, à l'heure de la fatigue, des déceptions, des échecs, le prêtre éprouve souvent dans sa chair, dans son cœur de chair, le regret de l'humble bonheur humain, des enfants surtout : toujours les enfants des autres et jamais les siens! Que tant d'hommes et de femmes, tant de milliers d'hommes et de femmes aient consenti à ce sacrifice et qu'ils se relaient de génération en génération, et que la plupart portent sans fléchir cette croix jusqu'à la fin, quel miracle quand on y songe! Je me souviens (elle est depuis morte à la tâche) de cette jeune sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui, regardant jouer

mes enfants, dit tout à coup à ma femme, avec un accent que je n'oublierai pas : « Que vous êtes heureuse, madame ! » Et je relis les lettres que m'écrivait ce vicaire de Notre-Dame de Plaisance, Rémy Pasteau, tué à l'ennemi le jour de la Pentecôte de 1940 »... Toute la fatigue qu'il faut traîner du matin au soir, l'accablante besogne d'une paroisse, des catéchismes, des œuvres... Et les convois presque chaque jour, ces temps-ci : une horreur si forte que je puis à peine prier, à peine tenir extérieurement au moins l'attitude un peu compatissante dont tous ces pauvres gens auraient tant besoin. Je veux croire que là comme plusieurs fois déjà j'ai pris sur moi, sans trop le savoir, le plus dur de l'épreuve de quelqu'un qui m'est cher ; je veux croire que rien de tout cela n'est inutile. Je vis sans plus aucun espoir, car l'espérance n'est pas l'espoir... »

Le curé de campagne de Bernanos? Oui, bien sûr. Mais la sainteté du petit vicaire de modèle courant n'est pas de cet ordre : il mange d'un pain autrement noir et aucun ange ne vient essuyer la sueur de son front. Ce drame du prêtre, il n'a jamais été écrit. Le pécheur se livre à lui comme à Dieu même, comme si le prêtre n'était pas aussi un homme tenté, blessé. Que de fois lui est-il enjoint de communiquer une force dont il se sent lui-même démuni, de prêcher un amour dont sa volonté seule maintient en lui la flamme souffreteuse ! Il n'a jamais le droit de lever les mains, et, fût-ce une seule minute, de sortir du jeu.

Les chanoines lisent-ils *Masses Ouvrières*, la revue de la J. O. C. ? Moi je la lis. Il y a de quoi rêver longuement sur des confidences comme celle-ci, dans le numéro de novembre : « L'atmosphère d'un certain nombre de paroisses pose tragiquement le problème de la persévérance de jeunes vicaires dans l'idéal sacerdotal et pastoral qui était le leur en quittant le séminaire. » Lisez-vous quelquefois, Monsieur le Chanoine, ces lettres signées « un vicaire »? Êtes-vous sensible, comme je le suis, à cette plainte de la solitude avec Dieu, dans un être jeune et consacré?

« ...Je me retrouve seul devant une tâche nouvelle pour moi. Seul avec le Christ, c'est vrai; mais il y a tout de même des moments où l'on perd pied, où l'on sent le besoin d'une aide visible... Si seulement nos curés nous faisaient confiance!... »

Ce qu'est le prêtre pour moi, Monsieur le Chanoine? vivant ou mort, c'est toujours à l'un d'eux que je pense lorsque je désespère de l'homme et que la tentation du mépris me prend à la gorge. Au fond, et sans qu'ils le sachent, les prêtres sont les seuls vrais poètes, les seuls qui aient choisi l'absolu, qui bien plus que Rimbaud et que toutes les idoles des garçons d'aujourd'hui, se soient séparés du monde, les seuls qui en consentant à recevoir ce signe, pour l'éternité, aient coupé tous les ponts derrière eux. Que certains fléchissent, cela n'enlève rien à la valeur de ce geste qu'ils ont consenti une fois, de cette prosternation, la face contre terre, le jour où ils se sont donnés. Qu'il existe des prêtres médiocres, je le sais, — tous ceux dont on comprend mal qu'ils accordent le pouvoir formidable qu'ils ont reçu avec tel ou tel emploi qu'un laïque aussi bien remplirait. Je n'oublie pas les fonctionnaires, ceux qui se poussent. Il y a surtout les plus malheureux de tous les hommes : les prêtres dont est morte la foi en ce pouvoir qui nous prosterne à leurs genoux, prisonniers de ce qui n'est plus qu'un mythe pour eux, avec ce masque qu'ils rajustent sans cesse, avec ces mains inguérissablement consacrées tendues vers l'objet de leur convoitise. Mais quelle idée étroite nous nous faisons du « mauvais prêtre » dans les milieux catholiques! Qu'il en faut peu pour que nous collions cette étiquette sur ceux qui se débattent, tombent, se mettent debout! Que féroce est notre exigence à leur endroit! Quelle témérité que de devancer le jugement de Dieu! Un écrivain catholique, au soir de sa vie, sait bien, lui, qu'il relève de la même miséricorde et qu'il n'a pas à séparer sa cause de la leur.

Jacques Maritain a écrit un jour que telle est la respon-

sabilité de l'homme de lettres, s'il est chrétien, qu'il lui faut pousser la confiance jusqu'à la folie. Je connais un écrivain qui n'atteint à cette folie, qui n'est devenu à la lettre fou de confiance, que parce qu'il a des prêtres morts et vivants dans son jeu et qu'il n'ignore pas que chaque matin, plus d'un pauvre curé, dans son église déserte, fait mémoire de son nom, au bord de la Consécration, à cette minute où ce n'est plus le prêtre qui vit mais le Christ qui vit dans le prêtre. Oui, je sais qu'à ce moment-là, mon nom est prononcé tendrement, à voix basse.

Vous m'avez induit, Monsieur le Chanoine, à livrer ce qui devrait être enfoui au plus profond de l'âme, car à ces secrets-là aussi s'applique peut-être la parole de l'Apôtre touchant les mystères de l'abjection : « Qu'il n'en soit jamais question entre vous... » Du moins aurai-je, grâce à vos questions, témoigné pour tant de bons et saints prêtres que j'ai connus; et de cela je vous remercie.

François Mauriac.

PARADOXES

— Moi, dit l'histoire aux hommes, mon point de vue, c'est qu'il faut vivre. Je ne dis pas que c'est le rêve. Mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Je n'ai jamais encore vu le monde mourir sous prétexte que l'on y meurt. Alors, comme je vous le dis, il faut vivre, du moment que rien n'a le pouvoir d'empêcher le reste. Si, un jour, la mort ou ce qui vous en tient lieu, votre imagination du diable, réussissent à tout foutre en l'air, personne ne sera plus là pour le voir ni pour le dire et ce sera comme si rien n'était arrivé du tout. Voilà la vérité.

— Moi, dans ce cas, j'aime mieux mourir, dit l'homme.

— Mais je te dis que ce n'est pas possible, fait l'histoire. Il faudra donc que je le répète encore sans fin, et combien de fois?

— Tu peux le répéter tant que tu voudras, de toutes façons, je ne t'écouterai pas, répond l'homme.

— C'est vrai, reconnaît l'histoire. Vous ne m'écoutez pas et vous continuez à parler comme si je radotais. Mais vous finissez toujours bien quand même par vivre comme si j'avais raison. Car il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Ça, c'est une autre affaire, réplique l'homme. Vivre est une chose, parler en est une autre, et ce qu'on dit n'est pas du tout ce qu'on fait.

— Oui, je sais, fait l'histoire. Vous prétendez connaître une autre vérité que la mienne et que celle-ci n'est pas le fond des choses. Mais moi aussi, j'aime le fond des choses, et je le connais. Moi aussi je vide les tirelires et je vais m'asseoir au fond du trou que l'on creuse au bout de cha-

cune de vos existences pour regarder ce qui reste de ciel au-dessus de ma tête. J'aime voir les choses de cent ans après, et cela aussi c'est le fond des choses. J'aime fouiller au fond du sac. Seulement je le fais beaucoup mieux que vous. Depuis le temps que vous vous y êtes mis, vous ne vous êtes pas encore aperçus qu'au fond du sac, derrière ce que vous appelez rien, il y a le fond du sac. Ce n'est pas très fort.

— Et puis après? demande l'homme.

— Eh bien, justement, répond l'histoire, après, il y a le fond du sac, et rien d'autre. Il y a, par exemple, votre volonté de puissance, qui est de la haine, ou bien votre besoin de parler, qui est de la gloire et le goût d'être aimé pour rien, ou, dans le meilleur cas, une certaine humilité, et c'est alors, en effet, ce qu'on appelle l'amour. Mais ce cas-là est très rare chez les gens qui parlent beaucoup. Il peut y avoir aussi, bien sûr, un mélange quelconque des deux ou des trois. Mais cela, c'est secondaire. Moi, je n'aime pas les mélanges et je n'ai rien à en faire. D'abord, je suis un peu trop myope pour avoir encore à me fatiguer les yeux dessus. Et, ensuite, tout se décante. Tôt ou tard, ce qui m'arrive entre les mains, ce sont des corps purs. Pourquoi me casserais-je la tête à travailler sous prétexte que je les aurais ainsi plus tôt que plus tard? Le fond des choses, je vous le répète, c'est que la vie est plus forte que tout et que votre néant n'est qu'un mot.

— Je l'aime, moi, ce mot, fait l'homme. Que veux-tu y faire? D'abord il n'y a pas moyen d'aimer sans lui.

— Tu en es bien sûr? interroge l'histoire.

— Plus que, répond l'homme.

— Donc, c'est ça, votre fond des choses?

— Cela et rien d'autre, reconnaît l'homme.

— Un peu tricherie, quand même, hein? insinue l'histoire.

— Sainteté, peut-être, au contraire, rectifie l'homme. Le néant, c'est pour m'abaisser.

— Que tu dis.

— Mais non : que je finis toujours par faire, affirme

l'homme. Avec des réticences, bien entendu, mais par faire quand même. L'essentiel, tu n'y comprends rien, ce ne sont pas mes réticences, justement, c'est ma vantardise qui finit toujours par me mener là où je dois aller.

— Alors, j'ai raison, fait l'histoire, de te coller tous ces coups sur la tête que tu ne veux pas recevoir. Ils t'aident à t'humilier puisque c'est cela que tu cherches.

— Je ne dirais pas absolument non, répond l'homme.

— Mais si, tu dis non, justement, réplique l'histoire.

— Fais plutôt comme moi de toi, conseille l'homme. Tu n'as pas besoin de m'écouter.

— Et c'est bien, vraiment, ce que je fais, avoue l'histoire.

— Alors nous sommes d'accord, conclut l'homme. Qu'est-ce qu'il te faut de plus?

— Que tu me rendes justice, peut-être, dit l'histoire. Que tu ne me traînes pas dans la boue, comme tu le fais, que tu m'aimes, enfin, que tu me ménages, que tu m'aides à ne pas être si dure avec toi.

— Ainsi, toi aussi, tu veux être aimée? interroge l'homme.

— J'aimerais bien, reconnaît l'histoire.

— Je t'aimerai si tu m'aimes, propose l'homme.

— A toi de commencer, marchande l'histoire.

— Nous n'aboutirons à rien de cette façon, tranche l'homme.

— Alors comment? fait l'histoire. Il faut pourtant bien que je t'abaisse, puisque tu ne veux pas aller sans moi au fond des choses. Si seulement tu te taisais un peu, je pourrais, de mon côté, faire quelques concessions, et ça irait déjà mieux.

— Tu sais bien, dit l'homme, que je ne me tairai pas tant que je n'y serai pas forcé.

— Dans ce cas, dis moins de bêtises, au moins, propose l'histoire.

— Ce n'est pas commode, fait l'homme. Mais toi, de ton côté, tu ne pourrais pas comprendre un peu mieux ce

que je veux dire? Ça ne doit pourtant pas être si difficile.

— Je t'ai dit que j'étais un peu sourde aussi, répond l'histoire.

— Tout de même, insiste l'homme. Par exemple, quand je crâne ou que je chicane, quand je prends des airs ou que je me fâche, tu ne vois pas qu'au fond de moi j'ai uniquement envie qu'on me fasse un peu la cour?

— Bien sûr que si, je le vois, répond l'histoire.

— Alors, comme ça, tu ne pourrais pas faire un petit effort pour me plaire un peu? demande l'homme. Et moi, encore, je dis toujours un peu.

— Mais c'est toujours pareil, répond l'histoire. Tu dis un peu et tu penses au moins beaucoup.

— Plus il y en aurait, mieux ça vaudrait, évidemment, fait l'homme.

— Écoute, là, dit alors l'histoire. Il faut tout de même être un peu sérieux. Je t'ai dit que lorsque l'un ou l'autre d'entre vous meurt avant son tour, ce sont les autres qui sont obligés de vivre à sa place, et tu me réponds que tu préfères mourir. Ce n'est pas régulier.

— Tu devrais bien comprendre, répond l'homme, que lorsque je dis mourir je le prends au figuré.

— Enfin, je t'ai donné le communisme, pour t'abaisser, poursuit l'histoire. Depuis des siècles tu ne pensais qu'à cela, tu refusais tout pour l'avoir, tu gémissais, tu te tourmentais comme un amoureux séparé de sa chair, tu te désolais, tu dépérissais, tu n'étais plus que nerfs et blasphèmes, et je ne sais quoi encore de ce que vous avez coutume de faire dans ces cas-là. Tu l'as eu ton communisme, à force de geindre, je t'en ai fait cadeau, tu l'as et tu n'es pas content. Tu vas crier partout que c'est une horreur et tu mettrais le monde à feu et à sang pour t'en débarrasser. Tu crois que c'est régulier?

— C'est toi qui en as fait un monstre et tu me reproches de ne pas le reconnaître? proteste l'homme.

— Passons, reprend l'histoire. Ensuite, dans le même

genre, je t'ai donné le fascisme pour combattre le communisme, que tu avais commencé à haïr. C'était une bonne petite lavasse d'absolu, qu'on aurait pu croire à ta mesure. Tu l'as trouvée fade, écœurante, sans intérêt, pas même bonne à être regardée plus d'un instant, juste le temps de dire qu'elle manquait d'éclat et de splendeur. Alors?

— Tu n'aurais tout de même pas voulu me faire avaler cette bouillie grossière, dont il était impossible de tirer le moindre rêve et qui me faisait mal, répond l'homme.

— D'accord, fait l'histoire, mais il faut pourtant que tu choisisses. Qu'est-ce que tu veux enfin? Tout ou rien?

— Je t'ai dit que je préfère rien, répond l'homme.

— Mais alors ne sois rien, propose l'histoire. Ce serait aussi mon avis, du reste. Mais tu en es encore très loin.

— Pas tant que cela, fait l'homme, puisque je le dis. Le reste suivra.

— Grâce à moi, précise l'histoire. Mais tu dis rien et tu désires tout, en fait.

— C'est ce que je dis qui importe, réplique l'homme. Tu ne le comprends pas?

— Alors, c'est moi qui fais tout, dans le monde? découvre l'histoire, puisque mon rôle est, justement, d'accomplir tes rêves.

— Si tu veux, concède l'homme. Sauf de les avoir eus, pourtant.

— Qu'est-ce que tu as, cependant, à rouspéter toujours? interroge l'histoire. Si tes rêves étaient pacifiques, je te donnerais la paix, mais comme ils ne sont que de conquête et de séduction, tu n'as que batailles et échecs, et tu n'es pas content. Tu devrais m'aider, au contraire.

— A quoi? demande l'homme.

— A vouloir la paix, si tu la veux vraiment, avec les moyens de la douceur, l'amour avec les moyens du dévouement, rien avec les moyens de l'humilité, et non pas le contraire, comme le genre massacre courtois, que tu appelles la civilisation. Tu devrais bien, par exemple, renoncer une

fois pour toutes à l'éclat de tes jugements, qui sont toujours faux, mais qui blessent tout le monde autant par leur éclat que par leur fausseté.

— Ça irait trop vite, ainsi, répond l'homme. Il ne resterait plus rien à faire ensuite, et il me manquerait tout, alors.

— En revanche, avec ton système, tout est si lent, réplique l'histoire, que tu ne cesses de gémir et de perdre patience.

— Il faut bien passer le temps, objecte l'homme.

— Alors ne te plains pas, propose l'histoire.

— Il me manquerait cela, si je ne me plaignais pas, réplique l'homme. Et toi, tu t'endormirais sur ton insouciance.

— Alors, tant pis, tranche l'histoire. Et continue, en somme. Mais ne viens plus me dire que je n'écoute pas ce que tu as sur le cœur, car il n'y a rien.

— Si, répond l'homme. Il y a mes rêves, mais qui ne sont pas de ton ressort, en effet, car ils n'appartiennent ni à la vie ni à la mort.

— Quand c'est moi qui parle, tu dis que je triche, quand c'est toi qui mens tu dis que c'est de la sainteté, fait l'histoire. Et lorsque je te rends tes rêves en événements du jour, tu appelles de nouveau la nuit à ton secours.

— Laisse-moi, dit l'homme. Je n'aime que l'absence. Je n'aime que le malheur. Tu n'as pas encore compris, justement, que je ne suis qu'un rêve entre la vie et la mort, et jamais, donc, ni tout à fait coupable ni tout à fait innocent. Laisse-moi. Tu ne comprends rien à rien.

— En réalité, fait l'histoire, tu as toujours bien aimé faire faire le sale boulot par les autres, et maintenant qu'il n'y a plus d'esclaves ni de nègres, c'est moi qui prends.

— A chacun son métier, propose l'homme. Le tien est celui de la présence, le mien celui de la parole, voilà tout.

— C'est vrai, dit l'histoire. Mais alors, à ta place, moi je me ferais moine.

— Peut-être, fait l'homme.

BRICE PARAIN.

LE PARTI DU MÉPRIS

Revenons sur cette question du mensonge.

Tout parti politique est engagé dans une sorte de guerre, où il cherche à éviter la défaite, à gagner la victoire, c'est-à-dire à s'emparer du pouvoir, à en chasser les partis concurrents. Pour le parti communiste, cette guerre est une affaire encore plus sérieuse, puisqu'il s'agit pour lui de devenir le maître, non pas dans un pays seulement, mais dans le monde entier, de changer, radicalement, la structure de la société par des méthodes dictatoriales en réduisant par tous les moyens, y compris la mort, qui est en fin de compte le meilleur moyen, l'opposition au silence; de donner à l'univers une nouvelle figure, en invitant à cette tâche, de gré ou de force, toutes les énergies humaines poussées à leur paroxysme par l'enthousiasme ou par la peur : guerre totale, auprès de laquelle les guerres capitalistes ne sont, si nous en croyons les doctrinaires du marxisme, que de petites guerres, des jeux de prince; guerre totale qui n'a de sens que si elle apporte, en fin de compte, une victoire totale.

Il faut même aller plus loin : cette guerre et cette victoire sont le sens même de l'histoire, elles constituent la structure de la réalité humaine, elles tendent à l'accomplissement de l'homme, à la résolution de l'antinomie entre l'idéal et le réel, à la réalisation de la philosophie, c'est-à-dire à l'incarnation de la justice, de la vérité

et du bonheur pour l'homme dans une existence terrestre où la matière sera définitivement dominée. Donc, la guerre communiste ressemble à toutes les guerres, en ce sens que, dans toutes les guerres, toutes les considérations deviennent secondaires à l'égard de la victoire; de petites ou grandes entorses sont admises à la vérité, puisqu'il faut tromper l'ennemi, encourager l'ami; à la justice, puisqu'il faut être le plus fort, le plus efficace; à l'humanité, puisqu'il faut se débarrasser des obstacles et faire peur. Mais en même temps la guerre communiste est différente de toutes les guerres, la seule véridique, puisqu'elle inscrit la vérité dans l'histoire, la seule juste, puisqu'elle fait triompher la justice dans l'histoire, la seule humaine, puisqu'elle tend au bonheur humain. Du point de vue de la guerre communiste, tromper, contraindre, tuer ne sont pas seulement des actes déplorables et nécessaires, auxquels on est bien obligé de recourir dans l'arène de la bataille, après avoir laissé au vestiaire, pour être libre de ses mouvements, le vêtement incommode des valeurs idéales, qu'on reprendra à la sortie. Tromper, contraindre, tuer ne sont pas seulement des concessions temporaires de l'idéal aux dures nécessités du réel. Ce sont des étapes : des étapes de la vérité, de la justice, de l'humanité en voie de réalisation. Ce sont des moments dialectiques.

Dès lors, mentir n'est plus mentir, contraindre n'est plus contraindre, tuer n'est plus tuer : « Je prétends, dit le communiste, que je défends en novembre 1948 la liberté de la presse et les autres libertés constitutionnelles contre l'arbitraire de M. Jules Moch. Vous m'accusez de mentir, parce que, si j'arrive au pouvoir, je supprimerai les journaux de l'opposition et je mettrai votre Constitution dans ma poche. Je n'en disconviens pas. Mais je ne mens pas pour autant. Car, au point où en est la lutte révolutionnaire en France en 1948, cette lutte a besoin, pour se développer, de la liberté de la presse et des autres libertés constitutionnelles, qui seules nous permettront de donner à

notre propagande, à notre agitation sur le plan syndical, à notre préparation insurrectionnelle, le développement qu'il faut. Donc, c'est sincèrement que nous défendons ces libertés, au moment où elles sont historiquement utiles à notre cause. Vous voyez bien que nous ne mentons pas. » En un certain sens, il a raison. « Vous dites que nous mentons, dit-il encore, parce que dans nos rééditions de Marx et de Lénine nous supprimons certains passages, qui seraient gênants pour notre propagande d'aujourd'hui. Mais Marx et Lénine, s'ils vivaient, nous donneraient raison, puisqu'ils nous ont enseigné eux-mêmes qu'il n'y a pas de vérité doctrinale toujours égale à elle-même et donnée une fois pour toutes, mais seulement une prise de conscience par l'homme des événements de l'histoire et des moyens de les dominer. Nous ne dénaturons pas, nous ne trahissons pas la doctrine de nos maîtres. Nous l'actualisons selon les exigences de la *praxis*; nous en présentons à l'événement le tranchant efficace. Ce qui était écrit pour certaines circonstances n'est plus vrai pour d'autres circonstances. Nous effaçons, nous reprenons, nous retouchons. Nous ne sommes pas fidèles à la lettre qui tue, mais à l'esprit qui vivifie. » En un certain sens, cela peut se soutenir.

Mais, considérons, par exemple, ce qui s'est passé ces dernières semaines, à propos de la grève des mines. Ici, le cas est assez différent. Un ministre déclare, à la tribune de l'Assemblée nationale, qu'il a des preuves selon lesquelles le parti communiste français, qui est l'instigateur de cette grève, l'a provoquée sur des instructions précises du Kominform, lequel Kominform est un instrument de la politique soviétique. Le ministre a aussi des preuves, selon lesquelles des fonds ont été mis par le Kominform (ou par le gouvernement soviétique, ou par l'un sur les instructions de l'autre) à la disposition du parti communiste français, pour financer la grève. Il s'agit, toujours d'après le ministre, d'exploiter les revendications syndicales à des fins plus générales, qui sont une désorganisation durable de l'éco-

nomie française, une chute de la monnaie française, des troubles susceptibles de détourner les capitalistes américains d'investir leurs dollars en Europe occidentale et de ruiner le plan Marshall. Les preuves du ministre sont intéressantes, mais elles n'apprennent rien à personne, elle ne font qu'étayer ce dont tout le monde était convaincu, même sans preuve, tant la logique des événements paraissait évidente. En outre, elles ne contiennent rien de déshonorant pour le parti communiste français, du point de vue communiste. Il est naturel qu'un parti qui mène la lutte contre le capitalisme sur le plan international reçoive des instructions et des subsides qui viennent d'au delà des frontières; il est naturel que les communistes français, qui luttent pour le pouvoir, s'appuient sur les communistes russes, qui ont pris le pouvoir; il est naturel que les communistes russes, qui ont fait leurs preuves, et disposent des ressources d'un Empire gigantesque, dirigent et subventionnent l'activité communiste dans le monde, et par conséquent en France; il est naturel que le parti communiste, qui a toujours considéré que l'agitation syndicale, la lutte pour de meilleurs salaires, étaient non des buts, mais des moyens pour forger la conscience de classe du prolétariat et pour préparer le prolétariat à la lutte insurrectionnelle ouverte, tente de déborder le cadre purement professionnel et de lancer le monde ouvrier dans des grèves politiques; il est naturel enfin que le parti communiste tienne le plan Marshall pour ce qu'il est effectivement, c'est-à-dire pour un moyen de lutter contre l'influence communiste en ramenant la prospérité en Europe occidendale dans le cadre capitaliste et en mettant l'Europe occidentale en mesure de lutter contre une pression éventuelle de la Russie soviétique, donc comme une arme dirigée contre l'U.R.S.S. et contre la révolution communiste, arme qu'il importe de briser. Les porte-parole du parti communiste pourraient donc répondre au ministre : « Oui, les choses se passent bien ainsi que le dit le ministre.

Oui, c'est bien là ce que nous voulons. Oui, la grève des mine fait bien partie de notre dessein général, qui est de servir la patrie du prolétariat contre les États-Unis, citadelle du capitalisme, qui est de précipiter la ruine du capitalisme et par conséquent la ruine de son économie, qui est de jeter l'armée prolétarienne, éprouvée dans la lutte syndicale, à la conquête, par la violence insurrectionnelle, du pouvoir politique. »

Or, ce n'est pas là ce que disent les porte-parole. Ils disent : « M. Jules Moch est un vil calomniateur. M. Jules Moch ment. M. Jules Moch ramasse dans la poubelle anticommuniste les ragots de Laval et de Doriot. » Examinons ces dénégations dans leur sens littéral. Elles ne peuvent signifier que ceci : si ce que dit M. Jules Moch est faux, c'est le contraire de ce qu'il dit qui est vrai. Donc, le parti communiste français, animé par un nationalisme jaloux, se refuse à recevoir des instructions venues du pays où le communisme a pourtant ses chefs, ses moyens d'action principaux, son expérience du pouvoir; il se refuse à recevoir une aide matérielle du pays qui dispose de ressources illimitées pour le soutenir; et d'ailleurs ce pays refuse de s'intéresser en quoi que ce soit à ce que fait le parti communiste français; le parti communiste français entend maintenir les grèves sur un plan purement professionnel; le parti communiste français est prêt à collaborer loyalement à la reconstruction de l'économie capitaliste en Europe, qui signifierait sa propre ruine; le parti communiste français dénonce le plan Marshall comme une abomination, mais il proteste avec une fureur indignée contre l'accusation selon laquelle il chercherait à provoquer l'échec du plan Marshall. En d'autres termes, la politique communiste n'est rien de ce que les maîtres intellectuels du communisme ont toujours écrit qu'elle était, ou qu'elle devait être. Si le ministre est un calomniateur, le parti communiste français est composé de bien singuliers communistes.

Ici, de quelque façon qu'un philosophe habile exploite

l'ambiguïté dialectique du mot de vérité, il est bien difficile d'admettre que le visage d'un parti communiste rigoureusement indépendant de toute attache étrangère, scrupuleusement légaliste et dévoué avec un ardent civisme à la prospérité du régime établi soit peint avec les seuls traits de la vérité, même dialectique. Si parfaitement que l'on parvienne à diluer la notion de vérité dans le mouvement historique, elle garde une valeur absolue, en face du *fait*. Je veux dire que lorsqu'un communiste dit : « Je suis patriote français », il prend position dans un domaine où les contours de la vérité sont indécis, et soumis à l'interprétation. Car qu'est-ce qu'être patriote? Il ne pourra jamais prouver qu'il dit la vérité, on ne pourra jamais prouver qu'il ment. Mais s'il dit : « Mon parti ne reçoit pas de subsides de l'U.R.S.S. », il faut bien ou qu'il dise la vérité, ou qu'il mente. Il n'y a pas de milieu. Il n'y a pas de dialectique.

Autre exemple. La propagande communiste déclare : « X... est un traître. » Cela n'est ni vrai ni faux. C'est une affaire d'appréciation. Si la victoire du prolétariat est la seule chance de salut pour la France, qui s'oppose à la victoire du prolétariat nuit aux intérêts de la France : X... est donc un traître à la France parce qu'il combat les communistes. L'artifice du vocabulaire qui consiste à le déclarer « traître » au lieu de le déclarer « ennemi du prolétariat » est, de ce point de vue, légitime, et il a l'avantage de mettre en alerte contre X... non seulement les communistes, qui comprennent à demi-mot, mais tous les patriotes, pour qui les traîtres sont des gens abominables et dangereux. Ainsi pourra-t-on, le jour venu, fusiller le traître avec l'assentiment de nombreux non-communistes. A-t-on menti? Ce n'est pas absolument certain.

Mais voici qu'au lieu de dire : « X... est un traître », ce qui n'est après tout qu'une opinion à laquelle on donne une vague allure d'affirmation, on dit : « X... est payé par l'Amérique. » Ici, il ne s'agit plus d'une appré-

ciation. Ici, il s'agit d'une affirmation véritable, d'une affirmation de fait. Car il ne saurait y avoir de doute : ou X... est payé, ou il ne l'est pas. Ou l'on dit la vérité, ou l'on ment. Le communiste nous expliquera bien, encore une fois, que ce n'est pas si simple. X... n'est pas payé par l'Amérique, au sens propre du terme, mais il est appointé par un journal, qui a de gros contrats de publicité avec des firmes commerciales, qui ont elles-mêmes intérêt à exporter en Amérique. Donc, X... est tenu en fin de compte par l'argent américain. Autant dire qu'il est payé par l'Amérique. Cela fait plus d'effet; et à quoi bon avoir des scrupules, puisque, si X... était effectivement payé par l'Amérique, il écrirait ce qu'il écrit, n'étant pas payé? Objectivement, il n'y a pas de différence. *Tout se passe comme si...* Mais alors, pourquoi ne pas imprimer seulement que *tout se passe comme si...*? Pourquoi donner le coup de pouce? Parce que le public ne comprend pas facilement les choses, si on ne les souligne pas un peu. Parce que le public n'est pas familier avec la dialectique, parce qu'il croit qu'un chèque est un chèque, et qu'on ne l'a touché que si on l'a touché. Parce que le public croit que la vérité est la vérité, et que le mensonge est le mensonge.

Mais un problème se pose encore : pourquoi se croire obligé de dire que X... a touché, puisqu'il n'a pas touché? Parce qu'il faut qu'il soit considéré comme un traître indiscutable, un vrai traître. Et pourquoi le faut-il? «Parce que s'il n'est pas un vrai traître, c'est qu'il est seulement un adversaire politique. Or, le public n'admet pas qu'un adversaire politique soit éliminé comme tel. Il admet, au contraire, qu'un traître soit éliminé comme traître. On ne peut fusiller sous n'importe quelle étiquette. Nous choisissons la meilleure. Ainsi, nous ferons place nette en satisfaisant aux exigences de la patrie outragée. D'autre part, si X... est notre adversaire sans être payé pour cela, si nous avons des adversaires honnêtes, c'est que d'autres raisons valent peut-être les nôtres. C'est que nos raisons peuvent

être contestées. Dès le moment que nous admettons qu'un adversaire puisse être honnête, le doute commence à ronger notre foi, le ver est dans le fruit. C'est pour la même raison qu'il ne faut pas que nos adversaires aient du talent. Un adversaire du communisme ne peut pas avoir de talent, parce qu'il faut qu'il soit bien entendu que le communisme attire à lui, ou dans ses parages, tous les gens de talent. S'il le fait, c'est une preuve à son actif. S'il ne le fait pas, voilà de nouveau le doute. Donc, il le fait. Tous les gens honnêtes sont avec le communisme, à moins d'être les derniers des imbéciles; tous les gens intelligents sont avec le communisme, à moins d'être les derniers des vendus; et si les premiers n'étaient pas imbéciles, si les autres n'étaient pas vendus au départ, ils ont tôt fait de s'abrutir, ou de se vendre, ou de faire l'un et l'autre en même temps. »

On parle du machiavélisme communiste. Ce n'est pas machiavélisme, c'est manichéisme qu'il faut dire. Il y a le bien d'un côté, le mal de l'autre : tout le bien, tout le mal. Tout le bien du côté des communistes, tout le mal du côté de leurs adversaires : et s'il arrive que les nécessités d'une épuration intérieure fassent découvrir un peu de mal dans les rangs communistes, ce mal ne sera rien qu'un reste de capitalisme égaré dans le communisme; une trace d'esprit petit-bourgeois, par exemple, ou la perversité de saboteurs et d'espions à gages. Rien de ce qui est communiste ne saurait être taré en quoi que ce soit, sinon par la faute du capitalisme.

Voilà pourquoi le communisme se défend si fort contre les accusations du ministre dont je parlais tout à l'heure. C'est que le ministre a employé de vilains mots, et que de vilains mots ne peuvent être appliqués au parti communiste : « recevoir de l'argent étranger », par exemple, ou « faire des grèves politiques », ou « saboter la production », aux yeux de l'opinion moyenne, cela n'est pas bien. Cela est parfaitement justifiable selon la morale révolutionnaire,

sans doute, mais cela est condamné par la morale courante. Or le parti communiste doit être pur, même selon la la morale courante, même selon les valeurs bourgeoises de la morale courante, même selon les préjugés absurdes de la morale courante. Souvenons-nous : tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre. Or, le bien selon la morale courante, ce n'est pas de précipiter l'agonie du capitalisme en l'acculant au désastre économique, c'est de défendre le pain de ses enfants; ce n'est pas de préparer la conquête insurrectionnelle du pouvoir, c'est de faire entendre la voix de l'immense majorité du peuple français étouffée par des lois arbitraires; ce n'est pas d'agir en liaison étroite avec les centres de doctrine et d'organisation qui se trouvent naturellement là où le parti communiste est au pouvoir, c'est de défendre l'indépendance française : « Je suis Français, moi, Monsieur. » Après une période très longue de sincérité révolutionnaire, poussée parfois jusqu'à une brutalité assez provocante, le parti communiste a décidé de mettre de son côté l'immense efficacité des lieux communs.

Les communistes sont donc sincères quand ils disent qu'ils ne mentent pas. Ils se réservent seulement d'employer les mots dans un sens qui n'est pas exactement celui de l'usage habituel, afin de faire en sorte que ce qui pourrait paraître odieux ou redoutable chez eux devienne séduisant, afin que ce qui pourrait paraître légitime de la part de leurs adversaires devienne honteux et abject. Ils ont seulement inventé un nouveau dictionnaire des synonymes, dans lequel l'opposant est appelé traître, ou agent de l'Amérique, dans lequel la dictature du prolétariat est appelée démocratie populaire, dans lequel la liberté implique l'interdiction de voter pour ceux qui ne sont pas d'accord, dans lequel le camp de concentration d'Auschwitz en 1944 est un abominable témoignage de la tyrannie fasciste, tandis que le même camp en 1948 est un légitime moyen de défense des peuples libérés contre

les criminels qui cherchent à les asservir. Qu'on le remarque bien : ce n'est toujours pas mentir à proprement parler. Car les communistes sont eux-mêmes convaincus qu'opposant et traître, dictature du prolétariat et démocratie populaire, etc., ne font qu'un. Du reste, comment les communistes accepteraient-ils de mentir? Le manichéisme révolutionnaire s'y oppose. Mentir est immoral : et toute moralité est du côté de la révolution. Ce n'est donc pas mentir, c'est seulement parler aux gens un langage qu'ils comprennent, et dont ils ne se scandalisent pas. Il est moins scandaleux, on l'avouera, de fusiller des traîtres que de fusiller des opposants, de faire triompher la démocratie populaire que d'abattre la démocratie qui n'est qu'une mystification bourgeoise, de lutter contre l'impérialisme américain que de lutter pour la révolution soviétique. De même qu'il est moins scandaleux de conquérir les nations voisines au nom de la liberté des peuples qu'au nom du droit de la race supérieure, et de déporter les populations de façon discrète et silencieuse plutôt que de le faire en vertu d'une éthique de la volonté de puissance. En somme, à la limite, dire : « X... touche de l'argent américain, » au lieu de : « X... n'est pas de notre avis », ce n'est pas un mensonge, c'est une espèce de traduction.

Ainsi le communiste peut apparaître comme un menteur sincère. Nul n'a pris plus clairement conscience que lui du rôle de la mystification dans une action politique qui met en jeu les grandes masses humaines et se fait porter par ces masses. Nul n'a, par exemple, aperçu plus clairement que lui le caractère mythique du langage démocratique, des maîtres-mots et des rites par lesquels la foule des hommes est bercée de l'illusion qu'elle décide elle-même de son propre destin; nul n'a poussé l'exploitation de la mystification à un degré à ce point systématique, à ce point scientifique. La mystification fasciste n'est auprès de la mystification communiste qu'un machiavélisme romantique, qu'un cynisme d'aventuriers. Mais, par le

jeu complexe d'une dialectique où la notion même de vérité se dilue, où toute vérité devient fausse qui s'oppose au sens de l'histoire, où tout mensonge devient vérité s'il aide l'histoire à s'accomplir selon son sens, le communiste parvient à se mystifier lui-même au point de retrouver une sincérité au terme de la mystification, au terme de la technique la plus poussée et la plus consciente de la mystification. Ce parti est bien le parti du mépris, plus qu'aucun autre ne l'a jamais été, puisque sa propagande n'emploie que les armes les plus basses, le truquage des arguments de l'adversaire, le discrédit systématique jeté sur les intentions et les motifs de l'adversaire, les faux-fuyants, les diversions, les équivoques préméditées : puisqu'il méprise ses adeptes et les appelle à mépriser. Mais l'homme communiste qui utilise à un degré jusqu'ici inconnu de raffinement méthodique les techniques du mépris, est dans le même temps convaincu qu'il a la plus haute idée de l'homme, qu'il travaille à faire accéder ses semblables à un niveau supérieur d'humanité. C'est son excuse terrible, que la dégradation de l'humain se produit en lui sous le couvert de l'exaltation de l'humain.

Certes, cette dégradation comporte, comme contrepartie, une grande force : le mensonge acquiert une grande force, lorsqu'il est affirmé avec toute l'énergie de la conscience véridique; la cruauté acquiert une grande force, lorsqu'elle est pratiquée avec la certitude qu'il s'agit seulement de purger l'humanité de ceux qui entravent sa marche vers une libération totale et un bonheur inconditionnel. L'homme communiste est donc sûr de lui. Mais à ceux qui ne sont pas communistes, et qui sont, au moins provisoirement, les plus nombreux dans le monde, il apparaît courageux et désintéressé certes, et merveilleusement acharné à sa tâche, mais en même temps porteur d'une tare étrange, faite d'une volonté implacable de destruction de l'adversaire et d'une fausseté essentielle. Il faisait peur lorsqu'il se présentait au monde avec sa

dure franchise de révolutionnaire marchant dans les ruines et le sang vers la dictature prolétarienne. Il n'a pas cessé de faire peur aujourd'hui, mais à la peur s'ajoute un malaise : un malaise qui résulte de ces louvoiements incessants, de ces perpétuels changements de front et de vocabulaire, de je ne sais quoi d'insidieux et de protéiforme. Il est peut-être utile, en politique, de mépriser les hommes; encore faut-il prendre garde à ne pas les mépriser trop avant de les avoir abaissés à la mesure du mépris qu'on a d'eux. La propagande communiste est peut-être parfaite lorsqu'elle s'exerce en U.R.S.S., sur des foules que l'éducation communiste a déjà formées. Mais, dans l'Occident décadent où nous vivons encore, elle se heurte au refus de ceux qui croient qu'un traître est un traître, que la liberté de la presse signifie la liberté de paraître pour tous les journaux, et autres fariboles bourgeoises. La merveilleuse plasticité du marxisme militant demande des hommes qui soient, eux aussi, parfaitement malléables : ce qu'on ne peut obtenir que par un certain nombre d'années d'enseignement marxiste obligatoire assaisonné de terreur permanente.

THIERRY MAULNIER.

ROUTES SANS LOIS

Suite (1).

NOTES PRISES A MEXICO

Anatomie

Comment décrire une ville? Même pour celui qui l'habite depuis longtemps, la tâche est impossible; l'on ne peut présenter qu'un plan simplifié, en choisissant, pour symboles de l'ensemble, ici une maison, là un parc. Si j'essayais de décrire Londres à un étranger, je prendrais sans doute Trafalgar Square et Piccadilly Circus, le Strand et Fleet Street, les étendues sinistres de Queen Victoria Street et de Tottenham Court Road; des villages comme Chelsea, Clapham et Highgate qui luttent pour conserver chacun son existence individuelle, Great Portland Street à cause de ses automobiles d'occasion et de ses aimables personnages désuets qui portent des cravates aux couleurs de leur ancienne école, Paddington pour ses hôtels mal famés... et que de choses seraient oubliées, le square de Bloomsbury et son vice à bon marché, ses Hindous nostalgiques, et son atmosphère de tristesse sous la pluie, les docks...?

La forme de presque toutes les villes peut être réduite à la simplicité d'une croix; il n'en est pas ainsi de Mexico,

(1) Voir *La Table Ronde*, n° 11.

allongée de guingois sur son plateau montagneux. Elle surgit, comme une ligne de chemin de fer qui sort d'un tunnel, avec ses rues étroites et sombres, à l'ouest du Zocalo, l'immense place au milieu de laquelle la cathédrale vogue comme un antique galion espagnol démantelé, près du Palais National. Derrière, dans le tunnel, le quartier de l'Université — rues profondes et sombres entre leurs murailles de maisons hautes comme on en trouve à Paris sur la rive gauche — se faufile au milieu des tramways et des boutiques crasseuses pour aller se perdre dans le district des feux rouges et des marchés. Dans le tunnel, vous avez soudain la révélation que Mexico est plus ancien et moins « Europe Centrale » qu'elle ne vous était apparue au premier abord — un bébé-alligator attaché à un seau d'eau, toute une famille d'Indiens qui prennent leur repas sur le bord du trottoir; près de la cathédrale, perdu parmi les boutiques de droguistes et les lignes de tramway, l'on voit derrière une grille un fragment du temple aztèque que détruisit Cortès. Et toujours, partout, coincées entre les magasins, cachées derrière les hôtels américains flambant neufs, se trouvent les vieilles églises et les couvents de style baroque, dont quelques-uns sont encore ouverts, d'autres affectés aux usages les plus étranges — le couvent de Jésus-Marie devenu le Ciné Mondial, l'église des Béthlémites transformée en Bibliothèque du Gouvernement; tel entrepôt était jadis un Collège catholique; un magasin, un garage, les bureaux d'un journal gardent encore leurs anciennes façades. Entre le 11 novembre 1931 et le 28 avril 1936, quatre cent quatre-vingts églises, orphelinats et hôpitaux furent fermés par le Gouvernement ou convertis de diverses manières. L'École Nationale Préparatoire elle-même était jadis un collège de Jésuites, construit au XVIII[e] siècle.

Émergeant du Zocalo, notre train imaginaire surgit en plein soleil. La Cinco (1) de Mayo et la Francisco Madero, bordées de boutiques élégantes, sont deux voies parallèles, dont les stations ont l'élégance de celles de Mayfair :

(1) 5 mai. En souvenir de la victoire des Mexicains sur Maximilien d'Autriche et les Français, le 5 mai 1862. N. D. T.

excellents magasins d'antiquités, salons de thé américains, Sanborn... et qui conduisent vers le Palais des Arts et l'Alameda. Dissimulée derrière ces voies, se trouve la rue commerçante, Tacuba, où l'on peut acheter des vêtements bon marché si l'on n'est pas pointilleux sur le chapitre de la mode. Après le Palais des Arts, les voies parallèles prennent des noms différents à l'endroit où elles cheminent côte à côte, près des arbres et des fontaines du Parc Montezuma, l'Avenida Juarez pleine de magasins pour touristes, de *milk-bars* et de petites baraques de pâtisserie; et l'Avenida Hidalgo, où l'on fabrique de hideuses couronnes mortuaires en fleurs mauves et blanches de dix pieds de haut et six de large. Ensuite l'Hidalgo s'égare vers des quartiers où personne ne se donne la peine d'aller et Juarez est fermée par le grand Arc de Triomphe de la République qui encadre un panneau publicitaire préconisant la consommation de la bière Moctezuma, l'hôtel Regis ou descendent les membres américains du Rotary, et la salle où se tire la Loterie. Nous tournons au sud-ouest pour prendre le Paseo de la Reforma, la grande avenue percée par Maximilien et qui conduit hors de la ville jusqu'aux portes de Chapultepec, au delà de Colombus et de Guatemoc et jusqu'à cette imitation du Crystal Palace, le Café Colon dans lequel le Président Huerta, l'homme qui tua Madero et s'enfuit de Carranza, venait pour s'enivrer. (Quand il perdait connaissance, on éteignait les lumières et les gens qui passaient disaient : le Président va se coucher; il n'eût pas été convenable de *voir* qu'on portait le Président du Mexique jusqu'à sa voiture.) L'avenue continue jusqu'à l'hôtel Reforma et plus loin jusqu'à la statue de l'Indépendance toute faite d'inspiration vague et de coûteuses ailes dorées, puis se termine par les lions des portes. De côté et d'autre, se détachent des rues neuves et élégantes, aux façades bleues et roses couvertes de fleurs grimpantes, où habitent les diplomates; le long de l'Avenida Juarez flotte l'odeur lourde des sucreries.

PROJETS.

Je commençai à dresser les plans du voyage que j'avais dans l'esprit. Je décidai qu'il me faudrait aller à Vera Cruz pour y trouver un cargo qui me transporterait à Frontera dans le Tabasco. Il n'y a pas de réseau de chemins de fer dans le Tabasco, et, autant que j'avais pu m'en informer, pas de routes. Il faut voyager par voie d'eau jusqu'à Villahermosa la capitale et puis je ne sais comment, encore par eau jusqu'à Montecristo qui est à l'autre extrémité de l'État. De là, selon toute apparence, il me serait possible de me procurer des chevaux pour aller visiter les ruines de Palenque dans le Chiapas : c'était là mon excuse pour demander à visiter cet État. Ensuite, si je le pouvais (ces choses ont toujours l'air très simples sur la carte) je regagnerais à cheval la ligne de chemin de fer du sud du Chiapas en passant par San Cristobal de Las Casas.

Il paraît qu'il fallait une excuse, par exemple le voyage aux ruines de Palenque. Les hauts fonctionnaires mexicains n'avaient pas la conscience très tranquille au sujet du Tabasco et du Chiapas. Ce sont les deux seuls États où les catholiques ne peuvent recevoir les sacrements de leur foi, si ce n'est en secret, et eussé-je témoigné d'un intérêt spécial pour la politique ou la religion, il était très simple de m'appliquer la Clause 33 (1). Beaucoup d'étrangers

(1) La clause 33 de la Constitution permet d'expulser tout étranger considéré indésirable, sans lui en donner la raison, dans un délai de vingt-quatre heures. Le procédé est souvent coûteux pour la victime qui doit payer les frais de son escorte jusqu'à la frontière. On m'a raconté l'histoire d'une Américaine à qui l'on imposa la compagnie de deux gardiens pendant plusieurs semaines. Ils l'escortèrent, en première classe naturellement, soit à Juarez, soit à Nuevo Laredo, puis s'aperçurent que quelque chose n'était pas en ordre dans ses papiers, ce qui leur permit de lui imposer leur compagnie dans un hôtel mexicain. Toutes leurs dépenses, jusqu'aux alcools qu'ils buvaient, s'inscrivaient sur la note de l'Américaine qui reçut finalement, lorsqu'elle n'eut plus du tout d'argent, l'autorisation de traverser la frontière, pour rentrer dans son pays.

étaient tombés sous le coup de la Clause 33, au cours des années précédentes.

Personne ne paraissait savoir exactement ce qu'était la situation au Tabasco et au Chiapas, car ces États sont plus isolés que le Yucatan, qui possède le trafic des touristes se rendant à Merida et à Chichen Itza, tandis que rien ne peut les attirer dans le Tabasco ou le Chiapas, sauf les ruines de Palenque. Les rares personnes qui visitent Palenque affirment, peut-être pour satisfaire leur vanité personnelle, que ces ruines valent celles de Chichen Itza, mais peu de gens, en dehors des archéologues — (certains visiteurs sont assez riches pour fréter un avion privé) — acceptent de subir les menus inconforts du voyage. Le bruit courait qu'il ne restait pas un seul prêtre dans l'État de Tabasco et l'on m'avait prévenu à New-York que je n'y trouverais plus une seule église debout, pas même la cathédrale.

Je changeai d'hôtel — le mien était vraiment trop neuf — et m'installai dans un établissement très local, plus bruyant, plus poussiéreux, encore qu'il se fût affublé d'un nom anglo-saxon. J'y trouvai une chambre avec douche, et trois repas pour 5 pesos par jour (disons 7 shillings). Le déjeuner se composait de sept services, avec un coktail et du café. La musique nous venait de la rue, par la porte ouverte : une série de joueurs de marimba faisaient la quête, la marimba au son doux et sentimental, grêle et tintant comme celui d'une boîte à musique. Des mendiants entraient sans arrêt pendant les repas (pourquoi pas? le moment est particulièrement stratégique); entraient aussi des vendeurs de chansons, de chapelets et naturellement de billets de loterie. On ne pouvait jamais échapper aux billets de loterie, même sur le parvis de la cathédrale. Mexico demeure associé dans mon souvenir à l'odeur écœurante des sucreries et aux sollicitations des vendeurs de billets de loterie. La loterie est pour les Mexicains ce qui vient après l'espoir d'aller au ciel. Il y a un tirage par semaine, avec des gros lots de vingt-cinq mille, cinquante mille et parfois cent mille pesos.

Cinéma.

Je passai ma première soirée au cinéma où l'on donnait le *Liliom* de Fritz Lang, film naïf et assez émouvant de cruauté sur terre et de repentir au ciel. Le public était plus intéressant que le film : il en acceptait la sentimentalité exactement comme l'aurait fait n'importe quel auditoire européen, mais quand les deux messagers de Dieu — vêtus d'habits ecclésiastiques d'un noir miteux et sinistre —, apparurent à côté du corps de Liliom et entre eux deux emportèrent son âme au ciel, leurs jambes traînant à travers le firmament, comme celles de poupées de son, les gens se mirent à pousser des huées et des miaulements de chats. Beaucoup se levèrent et sortirent : ils ne voulaient s'intéresser ni au ciel, ni à l'enfer. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'ils comprirent que le ciel allait être traité d'une façon fantaisiste, mêlée d'une note grotesque, qu'ils se réinstallèrent à leurs places. Quand je quittai de la salle, les rues étaient sombres, les *cantines* vides et à cette altitude de deux mille cinq cents mètres l'air était froid, raréfié, sans vie. Seuls, quelques Indiens restaient assis sur des bancs de pierre, liés en un embrassement innocent et gauche, doigts aplatis sur une bouche, grande main rouge en battoir appuyée sur une épaule — châles et combinaisons de treillis d'où n'émanait pas le moindre effluve de passion.

Gamineries.

En revenant de la banque, j'entendis des détonations dans la Francisco Madeiro. Une foule dense bouchait l'extrémité du Gante. Il y eut une autre explosion et la foule décampa. Je m'y mêlai et me réfugiai dans un magasin de mercerie. Un groupe de jeunes gens passa en courant; ils portaient des seaux d'eau et aspergeaient le trottoir et jusqu'à l'intérieur des boutiques. C'était l'ouverture de l'Université et le traditionnel « chahut » qui l'accompagne.

Les étudiants mêlent à l'eau un produit colorant, et si vos vêtements en sont tachés ils sont hors d'usage. On appelle d'abord la police, mais les agents ne peuvent rien faire; puis les pompiers... et c'est la fin du « chahut ». Personne ne se fâche, tout le monde trouve que la plaisanterie est drôle, ce sont des gamineries. C'est cet enfantillage, cet infantilisme qui, à Mexico, est si horripilant. Les hommes n'y peuvent se rencontrer dans la rue sans échanger des bourrades comme des écoliers. Le royaume du ciel, dit-on, est réservé aux petits enfants, mais ces adultes ne sortent jamais d'une cruelle et anarchique adolescence.

Bébés de Nonnes.

J'étais assis dans le vestibule de l'hôtel en attendant le déjeuner, lorsqu'un Américain se planta solidement devant moi. C'était un homme entre deux âges dont le visage mou était couvert d'une couche superficielle de fermeté comme s'il avait suivi un cours par correspondance pour acquérir de la personnalité.

— Nouveau venu dans ce pays? dit-il.

— Oui.

— Alors, je vais vous enseigner une ou deux petites choses.

Il sortit de sa poche toute une liasse de papiers — de vieilles enveloppes couvertes de colonnes de chiffres.

— Je vais vous dire ce qu'il faut voir. Et surtout n'allez pas vous faire estamper. Beaucoup de chiqué dans les agences. C'est un pays que vous pouvez faire à bon marché si vous savez vous y prendre.

— J'y suis pour peu de temps, répondis-je, l'œil fixé sur le restaurant.

— C'est justement, dit-il. Mon expérience peut vous être utile : à quoi bon en avoir, si elle ne sert à rien? En tout cas, vous avez bien débuté. Cet hotel n'est pas cher.

— Avez-vous déjà déjeuné?

Il posa lourdement sa main dodue sur mon genou et l'y laissa.

— Maintenant, il faut que vous visitiez Cuernavaca, Taxco, Puebla... les agences font payer ces excursions très cher. Mais moi, je me suis débrouillé. On peut aller dans tous ces endroits-là par l'autobus pour un dollar. Je vous donnerai les adresses.

— Je ne crois pas que j'en aurai le temps, dis-je.

— Ah! il y a quelque chose que vous ne devez pas rater, dit-il, et c'est le Couvent secret de Puebla. Mais vous n'y trouverez pas tout ce qu'on prétend qu'il s'y cache : par exemple : les bébés des religieuses.

— Les bébés des religieuses?

— C'est dégoûtant, expliqua-t-il. Ce n'est que de la publicité, rien que de la publicité. Je suis allé dans une agence à San Antonio, Texas. On m'a demandé si j'étais franc-maçon. J'ai dit : oui. Ils m'ont dit : nous avons exactement ce qu'il vous faut. Le Couvent Secret de Puebla. Vous aurez un franc-maçon comme guide. Il vous montrera la chose authentique, pas de truquage. Les ossements des bébés de ces religieuses. »

Il fit une pause puis ajouta, en dominant sa colère :

— Il n'y avait pas d'ossements de bébés. Ce n'est que publicité, publicité, publicité.

Fresques.

J'allai voir les fresques d'Orozco et de Rivera à l'École Préparatoire Nationale et au Ministère de l'Éducation, dans le quartier de l'Université. Les fresques de l'École Préparatoire sont presque toutes peintes par Orozco. Rivera y figure seulement avec une composition murale d'une grandiloquence très personnelle — bras étendus, nobles visages, robes blanches et auréoles. Le tableau s'appelle : la Création; il est plein de symboles littéraires : l'Arbre de la Vie, Dyonisos, l'Homme, la Femme, la Musique, la Comédie, la Danse, la Tragédie, la Science, la Tempérance, le Courage. Les emblèmes chrétiens y sont adaptés à une vague idéologie politique et ces emblèmes deviennent

d'une sentimentalité insupportable, bien plus insupportable que lorsqu'ils étaient attributs d'art religieux. La madone bleu pâle aux 7 glaives représente — si mal que ce soit — une idée exacte. Mais le Fils, dans cette Création de Rivera, que signifie-t-il, sinon le Progrès, la Dignité humaine, ces grandes et vaines fictions conçues à l'époque victorienne, que la vie réfute à chaque tournant de la route? C'est le procédé constant de Rivera : essayer de tirer ce qu'il peut des deux univers. Il est le Leighton ou le Watts de la Révolution.

Orozco — pour infirme que puisse paraître son idéologie — sait ce qu'il veut, et connaît son propre univers : il est très rare que les grandes abstractions (*Maternité...*) inondent ses murs de leurs draperies sentimentales. Ses sujets sont : *La Tranchée, Soldateras, l'Indien, Le Missionnaire, Saint François, Le Père Éternel* — entouré d'éclairs et qu'il affuble d'une barbe de laine blanche, d'un petit bec d'oiseau, et d'un air renfrogné. Le moine franciscain serrant à l'étrangler dans ses énormes bras l'Indien mourant de faim, les femmes patientes et désespérées cheminant derrière leurs soldats jusque dans le royaume des ombres, ces images expriment des sentiments de pitié et de haine qui sont dignes de notre respect.

Au Ministère de l'Éducation, Rivera a exercé sa libre volonté. De temps en temps — très rarement — son intention morale est, comme il se doit, implicite. Dans *Une institutrice de campagne* un petit groupe d'Indiens est assis en cercle sur le sol brûlé autour d'une femme qui leur fait la lecture dans un livre ouvert, le soldat est à cheval, son fusil tout prêt, et quelques hommes labourent un champ minuscule au pied des montagnes; *Fouille au sortir de la Mine* — l'ouvrier vêtu de blanc est debout sur une planche au-dessus de l'abîme, la tête penchée, les bras en croix tandis que les inspecteurs le fouillent pour s'assurer qu'il n'a pas volé de minerai d'argent. Mais même là, nous avons conscience du symbole caché : la Croix, l'Agonie...

Peut-être n'avons-nous pas le droit de critiquer. Le Cristianisme lui-même a conservé, en les adaptant, les jours de fête et les lieux saints consacrés par des croyances plus

anciennes que lui. A Mexico, la cathédrale est construite sur l'emplacement du grand temple Aztèque et peut-être ne faisons-nous que ressentir le malaise des vieux prêtres Aztèques quand nous nous détournons avec irritation de ces fresques où passent des maîtres d'école villageois vêtus de blanc, dont les visages montrent une apostolique piété et dont les doigts sont levés pour bénir. « Laissez venir à moi les petits enfants. » Peut-être ces images ne cherchent-elles qu'à nous rendre les choses plus faciles et plus douces, afin que notre foi ne nous semble pas absente, en ces temps nouveaux, soumis à une discipline totalitaire.

« Laissez venir a moi... »

C'était une étroite ruelle dans la partie neuve de la ville. Quand je demandai le Père Q., on me ferma violemment la porte au nez. Un petit garçon venait de sortir; il surveilla la scène avec un intérêt prudent. Je tenais à la main ma lettre d'introduction imprimée, portant l'adresse d'une organisation catholique de New-York et lorsqu'il la vit, il me fit un sourire d'encouragement et tira la sonnette pour moi. La porte me fut ouverte, cette fois par un jeune homme. Il portait un col empesé et une petite cravate de couleurs vives. Son costume, on ne sait pourquoi, n'avait pas l'air d'avoir été porté. C'était le Père Q.

Tout en montant l'escalier, il me dit que ç'avait été peu sage de ma part de lui avoir adressé une lettre en l'appelant : Révérend. Bien qu'on traversât une accalmie, le Gouvernement pouvait à tout instant recommencer ses perquisitions et ses confiscations.

Autour de nous, la petite maison ronronnait d'activité : jeunes femmes tapant à la machine, hommes se préparant à une conférence : l'Action catholique battait son plein.

Le Père Q. était pressé : une conférence allait s'ouvrir. Une heure après, il devait prendre un train... pour une destination inconnue. On avait une impression de sérieux et d'efficacité qui manquait à San Antonio. Il ne put, cependant, rien m'apprendre sur Tabasco ou Chiapas. Son

principal souci était l'éducation. C'était dans ce domaine que la bataille était engagée. Il me parla de la loi qui dans les écoles interdit l'enseignement religieux, mais n'y interdit pas l'enseignement antireligieux, et de la clause par laquelle toute maison où plus de neuf personnes se sont réunies dans un but religieux devient automatiquement propriété du Gouvernement. A ce moment-là, à Mexico, la surveillance de la police se relâchait; néanmoins, l'église faisait de son mieux pour exercer tout l'enseignement qu'elle pouvait dans des maisons à demi en ruines et qui pouvaient, par conséquent, échapper à la cupidité des politiciens.

Même les écoles étrangères — anglaises et américaines — devaient se soumettre aux décrets du Gouvernement sur le sujet de l'enseignement religieux et accepter le curriculum du Gouvernement. Aucune école ne pouvait employer de professeurs non diplômés, aussi les écoles privées devaient-elles choisir leurs professeurs sur une liste fournie par le Ministre de l'Instruction Publique. Naturellement dans la mesure du possible — le Ministre veillait à ce qu'une seule tendance politique fût représentée sur la liste. Dès qu'ils étaient nommés, les professeurs formaient habituellement un syndicat qui dirigeait l'école sans en référer au propriétaire. La tradition sexuelle se manifeste d'étrange manière, et dans le cas d'une certaine école privée, les neuf professeurs, qui étaient toutes des femmes élirent, le concierge comme membre de leur Syndicat, parce que c'était un homme; il en devint le chef, et, automatiquement le directeur de l'école. Bien entendu, il existait encore dans la capitale des écoles où les maîtres étaient catholiques, mais ces écoles étaient clandestines.

L'éducation mexicaine est fasciste ou totalitaire, suivant votre préférence en matière de terme. Elle n'est pas démocratique (1). Voici un extrait de l'article 3 de la Constitution :

(1) Il reste encore dans les organisations ouvrières une tendance à défendre le Gouvernement Mexicain. Mais Mexico ne se plie pas à des règles idéologiques généralement acceptées, comme nous le verrons au sujet des marchés de pétrole avec l'Italie et l'Allemagne.

« L'Éducation donnée par l'État sera socialiste et, non seulement toute doctrine religieuse en sera exclue, mais encore elle combattra le fanatisme et les préjugés en organisant l'instruction et toutes les activités y afférant de façon à faire naître chez les jeunes une conception exacte et rationnelle de l'univers et de la vie sociale. »

C'est un peu pathétique, cet idéalisme enchevêtré évoquant « une conception rationnelle et exacte de l'Univers ». On pense à des hommes comme Samuel Butler dont l'enfance fut atroce et mutilée; or, dans les plaines desséchées de Sonora et de Michoacan, fiefs de Calle et de Cardenas, il n'était pas douteux que l'enfance ne fût également martyrisée à la manière mexicaine où participent les coups de pistolet, les juges sans probité, les combats de coqs et en général l'indifférence de tous à l'endroit de la vie d'autrui. Qui pourrait blâmer ces hommes lorsqu'ils essayent d'exercer une autorité responsable? Certes, l'État a le droit de décider quelle sera la forme de l'éducation que paiera l'État. C'est dans la seconde moitié de la même clause qu'apparaît l'esprit totalitaire — que la révolte contre l'irresponsabilité dépasse les bornes : « L'État seul — Fédération, États, Municipalités — dirigera les enseignements primaire, secondaire et supérieur. Une autorisation pourra être accordée aux individus qui désirent fonder des établissements d'écucation des trois ordres sus-nommés, s'ils se conforment, en tous points, aux règles suivantes :

1° L'enseignement donné par ces établissements privés, et toutes leurs activités, doivent sans exception obéir aux directives indiquées au paragraphe initial (rationnelle et exacte, etc...) et seront confiés à des personnes qui, d'après le jugement de l'État, possèdent une préparation professionnelle suffisante, ainsi qu'une moralité et une idéologie en accord avec ces directives. » Puis vient un article stipulant qu'aucun ministre du culte, ou individu affilié à une société religieuse quelconque, n'aura l'autorisation d'enseigner ou celle d'aider financièrement un établissement d'enseignement.

« 2° L'élaboration des plans, programmes et méthodes

d'enseignement appartient, dans tous les cas, à l'État. »

L'État... toujours l'État! Quels sont donc les idéalismes qui ont contribué à édifier ce tyran! On évoque les Fabiens et M. Shaw en sous-vêtements de jersey; et puis brusquement, la chose prend vie, et Pro reçoit le *coup de grâce* (1) au fond d'une cour sale. Désormais, personne ne peut plus proclamer : l'État, c'est moi. L'État n'est aucun de nous; des phrases comme : « Pas d'imposition sans représentation », n'ont aucun sens, parce que nous sommes tous imposés et que personne n'est représenté. Peut-être le seul corps au monde qui de nos jours s'oppose avec logique — et parfois avec succès — à l'État totalitaire, est-il l'Église catholique. En Allemagne, des motocyclistes ont distribué secrètement, la nuit, l'Encyclique du Pape : en Italie, *l'Osservatore Romano* imprima ce que nul autre journal italien n'osa imprimer : des protestations contre le bombardement de Guernica et contre l'attaque de villes ouvertes; et, à Mexico, dans une ruelle, une machine à écrire continue tranquillement de cliqueter, et le jeune prêtre, mal à l'aise dans ses vêtements de laïc, rit avec une authentique et joyeuse insouciance au souvenir de sa propre arrestation, qui remonte à quelques années. Il déclare : ce fut le meilleur moment de ma vie.

Il faisait ses études dans un séminaire secret, installé en plein cœur de la cité, presque porte à porte avec le Palais National. Calles était encore président. Brusquement, un matin, la maison fut encerclée par deux cents hommes de troupe armés de fusils. On eût cru qu'il s'agissait de prendre un fort secret bourré de munitions. Cinquante détectives en civil envahirent tout à coup les couloirs. Ils groupèrent les étudiants dans une seule pièce et perquisitionnèrent, à la recherche d'emblèmes religieux et de pamphlets séditieux. Ils ne trouvèrent rien, si ce n'est ce que Calles lui-même, en un moment d'extraordinaire confiance en soi, avait distribué à la presse : les photographies de l'exécution du Père Pro. Ces photographies servirent, dans la suite, de base à une accusation de trahison.

(1) En français dans le texte.

Les élèves furent expédiés en prison et le séminaire confisqué. Au bout de quelques jours on les relâcha. — Calles avait appris qu'il n'avait aucun intérêt à faire des martyrs. « Quel bon moment! » disait le Père Q., en pouffant de rire, au souvenir de la bonne camaraderie qui régnait dans les cellules avec un espoir enthousiaste, sous la lumière de la mort.

Et le travail continue. Un collège de jeunes filles, fondé à l'époque des pires persécutions pour former des chefs parmi les laïques, comptait six membres en 1926; aujourd'hui, cinquante-six mille personnes ont été initiées à la théologie et au dogme. L'Action catholique éduque des guides autorisés à promener les touristes dans les « endroits à visiter » aux environs de Mexico, pour qu'ils se mêlent aux guides du Gouvernement, car ces derniers ne cessent de faire de la propagande contre l'Église. Maintenant, la voix de l'Église commence à se faire entendre — parmi les Rotariens, les gens qui s'intéressent aux questions sociales, les peintres amateurs, et les hommes d'affaires décidés à se donner du bon temps, là où le dollar possède sa plus haute valeur d'achat : en traînant dans les vieux monastères et les églises en ruines, munis de leurs Kodaks, de leurs pliants et de leurs carnets de croquis, ils rencontrent de temps en temps une voix catholique. Et cela, je le suppose, est aussi un crime de trahison. Car l'État interprète à sa manière le verbe : trahir, et ne punit jamais personne pour délit de religion. C'est la technique que les États totalitaires emploient toujours. Au temps d'Élizabeth d'Angleterre, exactement comme au Mexique, en Russie, ou en Allemagne de nos jours, la réplique de Campion n'a rien perdu de sa validité : « En nous condamnant, vous condamnez vos propres ancêtres — tous vos prêtres, évêques et rois d'autrefois... En vérité, qu'avons-nous enseigné, même si vous le qualifiez du nom odieux de trahison, qu'ils n'enseignèrent eux-mêmes, uniformément? Être condamné pour ce motif, par leurs descendants dégénérés, nous est — non seulement aux yeux de l'Angleterre, mais à ceux du monde — à la fois une joie et une gloire. »

Amusements nocturnes.

El Retiro est dans ce Mexico socialiste la boîte de nuit ultra chic, toute de rouge et d'or, avec des petits ballons gonflés au gaz et du poulet *à la* (1) reine. Une étoile de cinéma à une table, à l'autre un chanteur célèbre et des messieurs riches un peu partout. Des couples américains tournoyaient posément aux gémissements de la musique, sur la minuscule piste de danse, les femmes avaient des cheveux ravissants et un air de douce indifférence, et leurs compagnons : des hommes d'affaires américains mûrissants à l'aspect d'écoliers grandis trop vite — paraissaient de cent ans plus jeunes qu'elles. Les numéros de music-hall commencèrent : il vint un danseur américain aux grandes cuisses hardies, et les jeunes Américaines perdirent un peu de leur morgue distante. Elles connurent la défaite au jeu de la sensualité : quelqu'un qui n'était ni beau, ni distant, attirait l'attention de leurs hommes. Elles s'animèrent, se mirent à parler d'une voix un peu stridente, se poudrèrent le visage, et parurent tout à coup, à mesure que ces grandes cuisses se déplaçaient, très jeunes, très inexpérimentées, sans aucune confiance en elles-mêmes. Mais elles eurent leur revanche lorsque le célèbre ténor se mit à chanter. Les Américains allumèrent leurs pipes, bavardèrent sans arrêt pendant le tour de chant et applaudirent énergiquement à la fin pour montrer que ça leur était bien égal, tandis que les femmes refermaient leurs poudriers et écoutaient... avidement. Ce n'était ni de la poésie, ni de la musique qu'elles écoutaient (ni les mots de miel qui parlaient de roses et d'amour, ni la mélodie vague, caressante et nostalgique...) mais un spasme d'émotion secouant une gorge. Elles réclamèrent à grands cris une chanson à succès et la voix chaude, puissante et charnelle se remit à couler plaintivement — sans fin, toute une nuit d'amour. Ce n'était pas un art populaire, ni un art

(1) En français dans le texte : *à la*.

intellectuel — c'était, à ce que je suppose, un art capitaliste... et nous étions pourtant dans la ville socialiste de Mexico.

Il y avait aussi le Waikiki; il était d'un niveau inférieur, moralement et socialement. Des policiers armés guettaient près du vestiaire (plus tard, cette même nuit, la police fit une descente dans le cabaret et arrêta Perez le trafiquant de drogues). De charmants instruments d'amour, portant au cou de petites croix d'or, reposaient nonchalamment sur des divans, où se trouvait aussi un homme ivre-mort, tout à fait inconscient, à côté d'une bouteille à eau minérale en verre bleu. Dans de petits groupes en partie fine l'on paraissait lutter avec des épaulettes de robes et l'on finissait par se lever pour se diriger vers l'hôtel, un peu plus loin, dans la même rue. Mon ami craignait que je ne souffrisse de ma solitude et il insista pour me trouver une jeune femme américaine — il n'y en avait qu'une dans cette boîte de nuit, et elle s'appelait Sally. Je lui affirmai que je n'en voulais pas, mais elle avait évidemment à ses yeux (il était mexicain) le prestige de l'exotisme.

— Elle est gentille, me dit-il, elle est distinguée et intéressante. Vous aurez du plaisir à parler avec elle. Vous êtes écrivain. Elle vous racontera toute sa vie.

— Je n'ai aucune envie de connaître sa vie, lui répondis-je.

Cette vie, je n'avais pour la connaître qu'à regarder autour de moi, sans poser de questions — des divans de velours rouge aux bouteilles à eau minérale en verre bleu, jusqu'au Mexicain ivre-mort endormi. Mais mon ami avait une fille avec lui, et il voulait trouver pour moi l'Américaine — avec qui je pourrais bavarder facilement. Il demanda à tout le monde : où est Sally? jusqu'au moment où on la trouva. Elle traversa la piste de danse pour venir vers nous, à pas menus et affectés, douce, le teint brouillé, l'air effarouché, et très mal habillée. Elle répondait : oui, monsieur, non, monsieur, oui, monsieur, à tout ce que je lui disais. Ses façons guindées, son obséquiosité, sa fameuse distinction étaient bien inquiétantes.

— Elle est jolie, hein? me dit mon ami mexicain. Et je

dus regarder ce visage infiniment quelconque et vide, et cette peau terreuse, évocateurs de produits pharmaceutiques et de films de cinéma vulgaires.

— Oui, répondis-je, très jolie.

— Et la mienne n'est pas mal non plus, eh... Tâtez-la. Il lui pinça la cuisse. « Si seulement elle n'avait pas toutes ces dents en or. » (Il était dentiste.) « Ouvre la bouche », dit-il, « pourquoi as-tu toutes ces dents en or? »

— J'aime ça, répondit-elle.

— Tâtez-la, ici, reprit-il. « Allez-y. Elle est bien balancée, hein? »

Elle l'était, en vérité; un bel et jeune instrument de plaisir.

— Allez, dites à Sally qu'elle vous raconte sa vie. Vous êtes écrivain. Ça vous intéressera beaucoup.

— Vous plaisez-vous ici? demandai-je, très embarrassé. On aurait dit une conversation dans un salon autour d'une tasse de thé.

— Oui, monsieur.

— Plus qu'aux États-Unis?

— Non, monsieur.

— Elle est intéressante, dit le Mexicain. Ce n'est pas comme la mienne, qui n'est bonne qu'à une seule chose, hein?

Et la fille lui lança l'éclair de ses dents couvertes d'or et réclama à boire. Chaque fois qu'on apportait une consommation, quelques pièces de cinq centavos étaient glissées sous les soucoupes des deux filles. Le dentiste se mit à parler de Huerta et de Madero. Il m'en avait déjà parlé en dînant.

Ce dentiste était le fils d'un riche propriétaire terrien du Sud, mais sa famille avait tout perdu dans la Révolution. Lui-même était cadet dans l'armée au moment de la contre-révolution de Huerta. Il se trouvait dans le Palais National quand les hommes de Huerta y avait fait irruption — ils avaient fusillé Madero sous ses yeux, dans le palais — du moins, c'est ce qu'il racontait. Toute cette histoire d'après laquelle Madero avait été emmené en auto à la prison et abattu dans la rue n'était qu'un mensonge — il

y était, il avait tout vu. Mais, bien entendu, les autres aussi y étaient et avaient tout vu. Au Mexique, l'historien se perd au milieu des récits de témoins oculaires.

Une demi-douzaine de girls en maillots de bain jaunes lancèrent leurs jambes en l'air pendant un petit moment, puis disparurent. Je demandai à Sally.

— Est-ce qu'il n'y a pas d'autres numéros?

— Non, monsieur, me répondit Sally qui se tenait droite, comme une image de plâtre, ses mains jointes dans son giron de provinciale.

— Avez-vous des amies parmi les filles qui travaillent ici?

— Non, monsieur.

— Qui vous a amenée ici? lui demandai-je.

D'après son récit, elle avait épousé un Mexicain et avait traversé la frontière, de sorte qu'elle était devenue citoyenne mexicaine.

— Et puis, il vous a abandonnée.

— Oui, Monsieur.

— Elle est très intéressante, dit le Mexicain. Posez-lui des questions.

Il mordit l'oreille de sa compagne qui se nicha dans ses bras. Cheveux bruns, œil brun et doux de vache, un corps... à faire rêver. Il se mit à raconter des anecdotes sur Cardenas. Le Président avait visité le Yucatan, où les plantations de henequen avaient été partagées entre les Indiens. On l'avait emmené voir Chichen Itza. « M. le Président, il n'y a pas au monde de ruines comparables à celles-ci. » Mais il se retourna et dit d'un air agacé : « Ce n'est rien en comparaison de celles que je laisserai derrière moi. » Dans tous les États totalitaires, circulent de ces plaisanteries clandestines, dont l'humour est fait d'amertume et d'impuissance.

— Aimez-vous les Espagnols? demandai-je à Sally. Le visage terne s'éclaira brusquement d'une fureur distinguée.

— Non, dit-elle, ils sont vulgaires. Le Mexicain est un monsieur, mais l'Espagnol est vulgaire.

— Et l'Indien?

— Oh! l'Indien est un type d'homme magnifique, monsieur.

Le prix de ce que nous avions bu était énorme — pour le Mexique. Plus de trente shillings. Il ne me restait plus que cinq pesos et le dentiste mexicain voulait emmener sa fille.

— Elle ne va me coûter que vingt pesos, me dit-il, mais voilà, il y a l'hôtel, ça sera cinq pesos de plus. Et je n'en ai que vingt.

— Je ne peux pas vous en prêter.

— C'est rudement ennuyeux.

Il emmena tout de même la fille. L'homme ivre était toujours prostré à côté de la bouteille à eau minérale. Le dentiste espérait pouvoir emprunter cinq pesos quelque part. Je les transportai en taxi jusqu'à mon hôtel; il était quatre heures du matin. Je les vis descendre à pas traînants l'avenue Cinco de Mayo, la fille un peu en arrière, brune et docile, sa robe du soir balayant le sol dans la lumière grise de l'aube.

Je rêvai qu'avec l'aide d'une femme j'avais commis un meurtre et que nous avions enterré le cadavre, mais que l'odeur en suintait du sol et montait jusqu'à nous, et que peu à peu le monde tout entier était envahi par ce relent de pourriture.

Dimanche.

J'allai entendre la messe dans l'immense cathédrale pleine de coins et de recoins — avec ses grands piliers dorés tordus, et ses sombres peintures de mort et d'agonie. A l'extérieur de la cathédrale, l'on vendait des cartes représentant une série de petites photographies du Père Pro — assis auprès de son supérieur, en Belgique, le visage trop jeune et un peu maussade, la bouche lourde, les yeux trop graves; sur une photo de la police, vêtu d'un chandail et d'une cravate rayée, mal rasé, la bouche plus mûre devenue sensible, volontaire et non moins obstinée; agenouillé en prières dans l'affreuse petite cour des exécutions derrière

le poste central de police; debout, les bras en croix, les yeux fermés entre les deux vieux mannequins employés pour les exercices de tir; étendu à terre, jambes repliées, bras toujours en croix, tandis qu'on lui donne le *coup de grâce* (1); à la Morgue, les paupières légèrement entr'ouvertes, sa bouche volontaire béante montrant de grosses dents dures et son visage vide semblable à un masque détaché et prêt à servir à n'importe qui. Une prière est imprimée au verso des photographies : prière qui, dit-on, est souvent exaucée. Les gens conservent des reliques de lui : la mère du dentiste possédait un mouchoir trempé dans son sang. Il est déjà béatifié par élection populaire.

L'Alameda, le dimanche, a l'air d'une scène d'un film de René Clair : les familles bourgeoises sous les grands arbres, et les photographes qui ont étalé d'étranges toiles de fond : bleues et roses, châteaux et corbeilles de fleurs, lacs et cygnes, et ciels où passent d'absurdes aéroplanes remontant à l'époque des frères Wright. Partout des églises élèvent leurs têtes meurtries et antiques au-dessus des murs et des arbres. Un Enfant Jésus est debout dans la vitrine d'une Libera Religiosa, les bras pleins de billets de loterie. Sur le plafond de San Fernando, des potentats sont lancés avec légèreté dans l'azur, leurs grandes bottes soulevées par un énorme courant d'air, les nuages bondissant autour d'eux comme des balles de tennis que se renvoient des personnages ailés, dans un effet général d'allégresse et de liberté (toute paralysante pesanteur supprimée), qui nous emporte jusqu'au Fils de l'Homme, rayonnant sur un globe bleu.

Toute la foule qui ne va pas aux courses de taureaux va à Chapultepec et les rues de la ville sont vides. On dit que le parc de Chapultepec, comme l'Alameda, date du règne de Montezuma : d'énormes vieux arbres (dont l'un a deux cents pieds de haut et quarante-cinq pieds de circonférence) drapés de mousse espagnole, des lacs où voguent de petites barques, des cavernes postiches et de froids tunnels de rocher où l'on peut s'abriter du soleil. Sur la falaise à pic

(1) En français dans le texte.

qui domine le parc, le château vide est gardé par d'insouciants petits soldats qui courent dans les buissons après les filles, ou restent assis sur le parapet près de la salle de garde, à lire de très mauvais petits romans. Le palais de Maximilien avec une insolite façade vitrée du style Crystal Palace ajoutée à ses nobles pierres du XVIIIe siècle, domine un monument élevé à l'héroïsme inutile — aux Cadets qui tombèrent au moment de l'invasion américaine en défendant le château. Le dernier survivant de ces Cadets s'enveloppa dans le drapeau mexicain et sauta du haut du rocher. C'est ce même vieux drapeau que les gens portent brodé sur leurs chemises, et qu'ils peignent sur des gourdes vendues aux touristes : l'aigle dévorant le serpent. Tous les monuments, au Mexique, célèbrent la mort violente.

Les journaux annonçaient deux assassinats de sénateurs. L'un avait reçu un coup de feu à Juarez sur la frontière américaine et l'autre avait été tué au cours de la nuit même, à trois minutes de marche de mon hôtel, à l'autre bout de la Cinco de Mayo, dans le bar Opera. Au cours d'une discussion, il avait été criblé de balles et l'assassin était parti, avait pris sa voiture et avait quitté la ville. Ces morts se distinguent des nombreux incidents qui se produisent tous les jours, uniquement par le fait que les victimes étaient des sénateurs : « Criblé de balles » est une formule courante.

Peut-être cette atmosphère de violence en est-elle la cause — peut-être est-ce seulement une question d'altitude : un peu plus de deux mille mètres — mais au bout de quelques jours personne n'échappe à l'effet déprimant de Mexico.

Sur la route qui descend du Château de Chapultepec cheminait un petit groupe de *peons* coiffés d'immenses chapeaux : ils transportaient du pain sur le bord de leurs chapeaux. Oh! c'est comique aussi, quelquefois — à sa manière — le comique des combats de coqs.

UN VIEIL AMI.

Je rencontrai mon vieil ami du Wisconsin qui musardait, d'un air assez malheureux, le long de la Francisco Madero. Il avait acheté une autre canne — un hideux objet mexicain écarlate où des emblèmes étaient peints —. Il n'était pas très gai : toutefois il repartait chez lui le lendemain, ce qui le consolait. Nous allâmes ensemble à son hôtel et il sortit de son petit sac noir une bouteille de whisky dont il me fit boire une rasade dans son verre à dents. Ensuite, je l'emmenai en autobus jusqu'à Chapultepec. Il continuait à harponner tous les gens qu'il voyait, avec une désinvolture gênante : quand il voulut demander un renseignement sur les autobus, il avança sa canne et en donna de petits coups sur les guêtres d'un agent de la circulation. Puis nous allâmes au S. Regis boire des coktails Bacardi ; quand nous fûmes un peu éméchés, nous discutâmes de la dette américaine, et de l'Immaculée Conception, qu'il confondait avec la gestation chez une femme vierge.

— J'ai été marié à une catholique romaine, me disait-il, « et elle ne m'a jamais dit que ce fût autre chose ».

Il montrait envers moi la méfiance des gens ivres. Il m'assura que les catholiques du Wisconsin pensaient que les deux expressions signifiaient en somme la même chose. Puis il me dit qu'au Mexique les églises étaient couvertes d'or « tandis que les gens mouraient de faim ». Ensuite, nous allâmes chez Sanborn manger des saucisses et des gaufres : « Ici on peut manger en toute sécurité », me dit-il, et s'adressant à la serveuse : « Permettez-moi de vous présenter mon ami anglais M. Greene, de Londres. Je vous ai parlé de lui. Il a pris soin de moi pendant le voyage. Ah! je me suis bien moqué de ce cher ami : figurez-vous qu'il a passé une journée à marcher dans les rues de Monterrey, tandis que pour cinq cents je faisais le même trajet en tramway ». A moi, il expliqua : « Je vous présente mon amie, c'est elle qui me soigne et veille à ce que ma nourriture soit bien chaude. » Puis il me présenta au portier nègre.

« Comment va votre pied, Joe? » Je le raccompagnai ensuite jusqu'au San Régis et nous nous fîmes la promesse de ne jamais nous oublier. Il commença à me dire : « Faire votre connaissance... » mais fut entraîné dans le flot bruyant d'une foule de Rotariens arrivant de Houston, Texas, couverts de petites étiquettes, et je pus tout juste entendre encore : « M'avez soigné... » Je me sentis très seul lorsqu'il fut parti et je ne pus m'endormir.

EXCURSION COOK.

Un jour, je me joignis à un groupe de touristes de Cook, pour aller au Monastère de San Agustin et aux pyramides de Teotihuacan. Le Monastère, construit au-dessus du niveau de ce qui était jadis un lac, dut être abandonné voici plus de cent ans. Il fut fondé par les douze survivants de vingt moines augustins qui débarquèrent au Mexique au début du XVIe siècle, avant que la cité de Mexico ne fût tombée aux mains de Cortès. Le Monastère fut tout d'abord construit sur la plaine extérieure et le petit balcon demeure encore où l'on célébrait la messe en vue des Indiens. Puis, au bout de vingt ans, en 1539, la grande et haute église fut achevée et l'on s'émerveille de voir que douze moines choisis au hasard et sauvés de la mort par la Providence, aient pu concevoir les plans d'un édifice aussi beau. Ils firent, je le suppose, leur projet d'après les dessins qu'ils connaissaient, mais quel souvenir précis... et tendre, ils devaient avoir conservé des monastères espagnols. Nous considérons à présent que ces églises appartiennent au style mexicain ou colonial, mais au cours des premières décades que ces gens vécurent sur un continent découvert depuis moins de cinquante ans, dans la terrifiante étrangeté d'un pays qui devait leur paraître situé au delà des confins de la terre, certes, ces constructions leur apparurent non comme un style d'architecture mais comme un arpent de leur patrie. Dans les cloîtres se trouvent les vestiges des plus anciennes peintures murales du Mexique. En de vagues contours à peine

visibles, l'on distingue encore la représentation du Jugement Dernier et de l'Enfer, expression fruste et primitive de flammes, de chaudrons et de pincettes, qui fut recouverte de peinture à la chaux une fois que les Indiens eurent appris cette leçon. Ce qui en reste aujourd'hui enseigne la dernière et la plus difficile de toutes les leçons : celle de l'amour, la mort mystérieuse du Créateur sur la Croix, au milieu d'un paisible décor de campagne européenne, copié par des Indiens, où la vie continue dans le calme et la sécurité, tandis que finit le monde, avec la lune et le soleil montant en même temps dans le ciel.

Dans la grande cour grise de Techihuacan, au milieu des terrasses des petits temples pyramidaux, l'on a vraiment la sensation d'avoir franchi les confins du monde : plat vide, où guettent des serpents à plumes et des visages couverts de masques à gaz au-dessus d'orifices qui pourraient être les gueules de fusils-mitrailleurs ou de lance-flammes. Les archéologistes soutiennent une théorie d'après laquelle ce qui s'est passé ici est fonction du nombre de plates-formes de chaque pyramide — calculs mathématiques conduisant à un sacrifice humain ou à une lutte entre cultes rivaux, un peu à la façon dont les Israélites britanniques prédisent l'avenir d'après les mesures comparées des pyramides égyptiennes. C'est à la fois fantastique et vraisemblable. C'est un déchaînement de l'esprit mathématique : tout est calculé. Il importe que la Pyramide du soleil ait soixante-six mètres de haut et cinq terrasses et que la Pyramide de la lune ait cinquante-quatre mètres de haut et... j'oublie combien de terrasses. Ici, l'hérésie n'a pas été une aberration du sentiment humain — comparable à celle des Manichéens — mais une erreur de mathématiques. La mort n'était importante que parce qu'elle résolvait une équation. Dans le musée, l'on montre les petits couteaux noirs et brillants qui servaient à ouvrir les poitrines dans les sacrifices — ils ont l'air hygiénique des instruments de chirurgie. Seul, le Temple de Quetzacoatl est décoré — d'horribles formes, serpents et masques à gaz — et c'était chez les Toltèques blancs le dieu de la culture; le dieu le plus inoffensif de tous, qui fut vaincu par cette

discipline mathématique de la pierre. On s'attendrait à voir les lettres C. Q. F. D. tracées sur les dalles de la grande cour : les pyramides soigneusement additionnées, le nombre de terrasses multiplié par le nombre de marches et divisé par la surface de la base en mètres carrés, le tout faisant la preuve de quelque chose, de quelque chose d'aussi inhumain qu'un problème d'algèbre.

Une jeune Américaine, escortée de deux vieilles dames qui se plaignaient de la chaleur, grimpa jusqu'à la deuxième terrasse du Temple du Soleil et resta là, petite, pâle, rondelette et effarouchée, collée à l'énorme déclivité de pierre. Son regard franchissait le groupe des pyramides et se posait avec stupeur sur les tourbillons d'air qui balayaient le pied des montagnes. Tout en bas, très loin, pas plus grosses que des hannetons, les vieilles dames assises sur l'herbe tournaient le dos aux pyramides et bavardaient.

— Ces gens, dit la jeune fille, sont tous allés partout... jusqu'en Europe. Ça me paraît fabuleux.

Elle manquait complètement d'hypocrisie : elle était si totalement dénuée de complication qu'elle ne faisait même pas semblant, sa simplicité était aussi émouvante que peut l'être la bonté.

— C'est la première fois, dit-elle, que je quitte mon pays.

Elle n'était là que par accident — quelqu'un était tombé malade et quelqu'un d'autre avait besoin d'une demoiselle de compagnie, et c'est ainsi qu'elle s'était trouvée dans cette terre antique et sanguinaire, au sortir de sa ville natale, une bourgade de cinq mille habitants, à sept ou huit kilomètres de Jackson, Tennessee; elle travaillait à Jackson, mais elle n'était jamais allée nulle part, même pas au cinéma, car elle était obligée de rentrer directement chez elle le soir après son travail. Et voici que, brusquement, elle se trouvait transportée à mi-chemin de l'escalier d'une pyramide au Mexique. Elle haletait, regardait de tous ses yeux, et chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, s'épanchait sans réticences, généreusement.

UN ÉVÊQUE MEXICAIN

J'allai, accompagné du Dr C., faire une visite à l'Évêque de Chiapas. On m'avait dit qu'il était considéré par le Gouvernement comme l'un des plus dangereux et des plus malins des évêques mexicains. Un ou deux mois avant, il avait tenté de retourner dans son diocèse; mais il fut installé dans une auto et reconduit de l'autre côté des limites de l'État. Je ne sais exactement ce que je m'attendais à voir — quelque ecclésiastique grassouillet au menton bleu, à l'œil vif et à la bouche prudente, — certainement pas ce bon vieillard plein de simplicité, vivant de la plus humble manière, au milieu d'objets d'une pieuse laideur. Il avait l'air d'un curé de campagne et devant ma génuflexion montra une sorte d'embarras modeste. La petite pièce sombre, garnie de tentures, était encombrée de sculptures saintes, et de grandes peintures d'un brun foncé célébrant l'amour de Dieu. Aucun prêtre, me dit-il, n'était officiellement autorisé à vivre dans l'État de Chiapas bien que certaines des églises fussent maintenant ouvertes au public. Il était difficile d'y voyager, sauf dans le Sud près du Pacifique où l'on trouvait la voie ferrée du Guatemala et quelques routes. Mais, dans le Nord, ce n'était que montagne et forêt, avec des Indiens qui ne savaient pas l'espagnol et ne pouvaient même pas se comprendre d'un village à l'autre. Il doutait fort qu'il fût possible de trouver un guide pour aller de Palenque à Las Casas.

San Cristobal de Las Casas — il en parlait avec un doux regret, ç'avait été la capitale, avant que le Gouvernement ne se fût transporté à Tuxtla et dans la plaine et c'était une ville « très catholique », disait-il, qui se dressait à près de trois mille mètres, au milieu des montagnes. Il y avait beaucoup d'églises, dont une en particulier, Santo Domingo, était parmi les plus belles du Mexique. Mais au Chiapas la plupart des églises différaient de celles qu'on voit dans

les autres provinces du Mexique. Le Chiapas a toujours été un État pauvre et sauvage et les églises y sont très simples... Il en parlait avec une grande douceur comme d'une terre étrangère où jamais plus il ne pourrait retourner. Cela toucha mon imagination si fortement que je commençai à considérer cette cité de Las Casas cachée parmi les montagnes à l'extrémité d'un chemin muletier, et d'une mauvaise route venant du Sud, comme le véritable but de mon voyage, et le commencement du retour au pays.

1997.

La baraque était enclavée entre deux boutiques, non loin de l'École Préparatoire Nationale. Je suivis un petit couloir sombre et sinueux qui, à chaque tournant, révélait une cellule brillamment éclairée — où l'on voyait un moine en cagoule en train de fouetter une femme nue, ou un autre interrogeant une autre femme à la lueur d'une torche, fouet en main. Les corps féminins avaient été moulés avec une tendre sensualité — fesses roses et seins ronds. Un petit Indien et sa femme marchaient devant moi dans le couloir; ils regardaient ces choses d'un air intéressé mais vide : une femme qu'on bat, rien de plus, pourquoi pas? Ils n'étaient touchés dans ce petit couloir sans air, ni par le vice, ni par la propagande. C'étaient des innocents.

Au premier étage, on montrait Trotsky (qui vivait dans un faubourg de Mexico, dans la villa de Rivera, avec un revolver sur son bureau. Les journalistes qui y venaient étaient fouillés, de peur qu'ils ne fussent armés, la villa était, la nuit, inondée de lumière et gardée par des soldats fédéraux — les journaux ne parlaient que du complot stalinien ourdi contre la vie de Trotsky). Il portait une culotte de golf, un veston de tweed, une petite cravate rose : un personnage de G. B. Shaw. Dans une vitrine, deux mains de cire étaient comparées : la main calleuse du travailleur et la main lisse du prêtre, mais à laquelle les mains de Trotsky eussent-elles ressemblé? Un Indien de cire se penchait sur un cercueil de verre dans lequel un

évêque de cire reposait en grande pompe, vêtu d'or et de pourpre, et l'on évoquait l'image du vieil évêque de Chiapas en noir râpé et le cilice de saint Thomas de Canterbury. Il y avait une petite scène dans une hutte indienne : une femme mourante avec son mari et un ou deux bébés sur le sol à côté d'un bol à nourriture vide. Le prêtre les bénissait. La légende disait : ils ne possèdent au monde que 50 cents et ils doivent donner un pesos 1/2 pour une messe.

L'anticatholicisme s'accompagne souvent d'une étrange superstition dépourvue de sens critique. Il faut aux gens une raison de vivre extérieure à leur étroit univers — que ce soit l'idée de l'inévitable progrès de la révolution prolétarienne ou la certitude que si un chat noir traverse leur route, il va leur arriver quelque chose d'heureux. Dans ce petit musée de figures de cire, rationaliste et anticlérical, on montrait aussi une célèbre bohémienne et un bébé dans un berceau : ce bébé était l'étranger qui, suivant la prédiction de la sibylle, régnerait sur le Mexique en 1997, venu de Londres, capitale du monde.

GUADALUPE.

Guadalupe — à un quart d'heure de tramway de la cathédrale, dans un faubourg qui garde encore l'aspect et l'atmosphère d'un village, comme il arrive à certains quartiers de Londres — est au Mexique le lieu saint le plus important, où viennent converger les prières de toute une nation. Pas une ville, grande ou petite, qui ne possède une église de Guadalupe avec une reproduction de la célèbre relique.

L'édifice, d'une architecture simple et classique du XVIII^e siècle, s'élève sur une petite place où se tient un marché tous les jours de la semaine — glaces et fruits, petits gâteaux de maïs cuits devant vous et enveloppés dans du papier de couleur comme des papillottes, verreries bleues de Guadalupe, d'un bleu qui rappelle les bouteilles à poison, petits jouets informes. Près de la

chapelle de la Source (source dont on dit qu'elle a jailli sous les pas de la Sainte Vierge) s'entassent des bouteilles à whisky vides dans lesquelles les gens emportent l'eau guérissante au goût saumâtre. A l'intérieur de l'église, le *serape* miraculeux pend au-dessus de l'autel où la Vierge Indienne au teint sombre penche la tête avec une grâce et une mansuétude que l'on ne retrouve nulle part chez les mortels du Mexique.

Elle apparut pour la première fois à Amecameca, à cinquante milles de Guadalupe, mais personne n'y prêta attention; puis le 9 décembre 1531, un paysan indien, Juan Diego, gravissait la colline de Tepayac, au pied de laquelle se dresse aujourd'hui le tabernacle. La Vierge lui apparut au milieu des rochers — brusquement environnée de musique et de lumière — elle l'appela « mon fils », et le chargea de porter un message à l'évêque Zumarraga, lui ordonnant de construire une chapelle à cet endroit afin qu'elle veillât sur les Indiens et qu'elle leur montrât son amour. (Zumarraga est l'évêque qui encourut l'inguérissable rancune des archéologues en brûlant des manuscrits indiens sur la place du marché de Tlaltelolco, la ville où se rendit Diego pour recevoir ses instructions).

Il faut ici se rappeler que cette vision dut sembler étonnamment révolutionnaire. Il n'y avait pas plus de dix ans que Mexico était tombé devant Cortès, le pays n'était pas encore soumis, et l'on peut se demander quel genre d'accueil dut recevoir auprès d'un aventurier espagnol moyen l'Indien qui prétendait avoir été appelé « mon fils » par la mère de Dieu. Les politiciens mexicains disent que la légende a été inventée par l'Église pour asservir l'esprit indien, mais si elle avait été réellement inventée par l'Église à cette époque, ç'aurait été dans un but tout à fait différent. Cette Vierge réclamait une chapelle, afin d'aimer ses Indiens et les protéger contre le conquérant espagnol. La légende donnait aux Indiens le respect d'eux-mêmes; elle leur donnait une arme contre l'envahisseur; loin de les asservir, elle les libérait.

L'évêque refusa naturellement de croire Diego. Les prêtres et les évêques sont humains — ils partagent cer-

tains préjugés de leur pays et de leur époque. Il se peut que « mon fils » ait été dur à avaler, même pour l'évêque, si convaincu qu'il fût en théorie de sa proche parenté avec les Indiens (de même que le *Rerum Novarum* encyclique du Pape restait dans la gorge de l'évêque de San Luis Potosi, au point qu'il en avait caché le texte dans sa cave où il fut retrouvé par un prêtre après la révolution de Carranza). Le dimanche 10 décembre (la légende est solidement étayée par des dates), la Vierge apparut pour la seconde fois à Diego sur la colline de Tepayac et l'Indien lui demanda d'envoyer un messager de plus d'importance : un Espagnol, implora-t-il sans doute, que l'Évêque pourrait croire sur parole. Elle aurait pu apparaître à Cortès lui-même qui aurait donné n'importe quels ordres.

Mais la sagesse de l'homme n'est rien, comparée à la sagesse de Dieu, et l'on se demande ce qu'eût été l'avenir de cette vision si elle avait été envoyée au conquérant au lieu d'échoir au vaincu. Il n'est pas douteux qu'une riche chapelle n'eût été élevée, mais les Indiens y seraient-ils venus? On peut être certain qu'éventuellement, elle aurait été fermée comme toutes les églises du Mexique, de même que la vision aurait été éclipsée dans l'esprit du vainqueur par les affaires d'État, la politique et la guerre. Mais cette chapelle de Guadalupe, même aux pires moments de la persécution, demeura ouverte — aucun gouvernement n'osa dérober leur Vierge aux Indiens, et la carrière du seul homme qui osa la menacer manqua d'en être brisée. Lorsque Garrido Canabal, le dictateur de Tabasco, arriva dans la capitale, accompagné de ses Chemises Rouges, pour occuper son siège de Ministre de l'Agriculture dans le Cabinet de Cardenas, il donna à ses hommes l'ordre secret de détruire la chapelle comme l'avaient été les églises de Tabasco. La statue était gardée nuit et jour, et bientôt Garrido fut chassé du Mexique et envoyé en exil à Costa-Rica. La Vierge de Guadalupe, comme sainte Jeanne d'Arc en France, s'identifiait non seulement à la foi, mais au pays : elle devenait le symbole du patriotisme, même aux yeux de ceux qui ne croyaient pas...

Donc, la Vierge renvoya le paysan indien à l'évêque

Zumarraga et — par une prudence assez légitime — l'évêque exigea de lui un signe. Pour la troisième fois, Diego écouta la Vierge, qui lui ordonna de revenir le lendemain : elle lui donnerait le signe qu'exigeait l'évêque. Mais le lendemain, l'oncle de Diego tomba très malade. Le paysan oublia... ou plus vraisemblablement le fait qu'un homme était mourant lui parut plus important, plus réel, qu'une vision dont lui-même aurait pu commencer à douter si l'évêque lui avait opposé la science, la lenteur et le sain scepticisme de l'autorité ecclésiastique. Le mardi 12, il dut retourner à Tlaltelolco, pour aller chercher un prêtre car son oncle était mourant, mais il avait peur du sentier pierreux dont il ne pouvait effacer le souvenir de sa vision; il prit un chemin différent — comme si l'on pouvait échapper à la Divinité immanente et à son messager, en suivant tel sentier plutôt que tel autre —. Il montrait ainsi le même matérialisme que les catholiques sceptiques d'aujourd'hui qui nient l'authenticité de la vision parce que cette Vierge-là était de peau foncée, persuadés apparemment que la race est un attribut de l'esprit autant que de la chair.

Donc Diego ne pouvait y échapper. La Vierge se dressa dans ce nouveau chemin, sans un reproche. Aucune vision de la Mère de Dieu n'a jamais été associée à l'idée de châtiment. Elle lui dit que son oncle était déjà guéri et l'envoya au sommet de la colline cueillir sur les rochers des roses qu'il porterait à l'évêque. L'Indien enveloppa les roses dans son *serape* et lorsqu'il l'ouvrit pour donner les fleurs à l'évêque l'image de la Vierge était imprimée sur l'étoffe, ainsi qu'on la voit aujourd'hui encore au-dessus de l'autel.

Une vieille dame espagnole, la Señora B., me fit visiter Guadalupe — avec scepticisme. Elle m'emmena par la sacristie jusque dans la petite pièce où pendent les ex-voto — remerciements à la Vierge exprimés en petits barbouillages naïfs, ressemblant aux peintures d'enfants bien doués, accompagnés de phrases courtes, dédaigneuses de la grammaire; une femme dans un lit veille sur son mari ivre; de petits hommes dont les mains gauches tiennent des pistolets se tirent les uns sur les autres : « le meurtre

tragique du Señor Untel ». Ensuite nous escaladâmes les marches raides de l'escalier sinueux qui monte au sommet de la colline de Tepayac, derrière l'église, et mène à la chapelle construite à l'endroit où la Vierge apparut pour la première fois. Dans tous les coins se tenaient des photographes, avec leurs vieux appareils recouverts d'un voile noir dressés sur leurs échasses et leurs toiles de fond antiques : un bateau à vapeur primitif, un train, un ballon sphérique, d'impossibles machines à voler sorties de Jules Verne, et naturellement les lacs et les cygnes, les beaux Danubes bleus, et les roses de cette époque nostalgique. De petits braseros étaient allumés et toute la route était imprégnée d'une odeur de beignets. Près de la chapelle, se trouve le cimetière des riches, énormes tombeaux avec des écussons gravés dans une pierre rongée par le lichen, blottis pour y trouver protection, à côté du sanctuaire des paysans. Il n'y a pas de terre sur la colline de Tepayac; il faut la monter à bras d'hommes; et chaque tombe est creusée au perforateur dans la masse rocheuse.

La vieille dame cherchait ses ancêtres le long d'allées bordées de mausolées comparables aux maisons neuves d'un lotissement, toutes différentes l'une de l'autre. Elle avait perdu son argent, habitait une petite chambre-à-coucher-salon, dans laquelle elle recevait tous les mercredis ses petits-enfants, l'eau du thé bouillant à côté de son lit : elle avait un grand courage, de la vivacité et la volonté de durer. Elle descendait du général qui avait combattu pour Iturbide et l'indépendance, et qu'Iturbide, en prenant la couronne, avait exilé. Mais le général B. ne put être maintenu longtemps hors de son pays; il y revint secrètement et, se déplaçant d'endroit en endroit, laissa ses traits un peu partout au visage d'enfants mexicains. A sa mort, suivant sa volonté, son cœur fut transporté à Guadalajara où il avait connu sa femme, son bras droit à Lerma où il avait gagné la victoire, et le reste de son corps à Guadalupe. Et la Señora B. entretenait cet orgueilleux panache, mais l'attitude aristocratique, dépouillée du pouvoir d'agir, était devenue chez elle amère, inutile, agressive. Ennemie de Cardenas, elle était aussi l'ennemie de

Cedillo, dont le père était un Indien qui avait travaillé comme serf sur les terres que sa famille, à *elle*, possédait à San Luis Potosi. Elle était trop fière pour, entre deux maux, choisir le moindre. Elle était le type même des Espagnoles de haute naissance (il y en avait un grand nombre) qui se sont tout simplement retirées dans des chambres-à-coucher-salon, ou dans de modestes hôtels.

Elle était catholique, elle aussi, mais d'un catholicisme teinté d'un aristocratique scepticisme. Elle refusait de croire à la vision de Diego, ou à l'image miraculeuse — c'étaient des inventions populaires. Elle s'éloignait là, comme en politique, de la source de vie. Il lui suffisait de savoir qu'il y avait eu, en Espagne, l'équivalent de cette vision. Quant à elle, elle eût été plus disposée à accepter la vision si elle était apparue au vainqueur plutôt qu'au paysan, à l'esprit évolué plutôt qu'à l'enfant.

Le lendemain, je devais partir pour Orizaba et Vera Cruz, premières étapes sur la route de Tabasco et de Chiapas. Au retour d'un voyage, le Mexicain catholique va remercier la Vierge de Guadalupe de l'avoir protégé. Prosterné au bas de la colline, devant le *serape* de Juan Diego, je me promis d'en faire autant. La vieille dame, à genoux, récitait des Ave Maria ; elle ne croyait pas... mais entre catholiques, même sceptiques, on se traite avec courtoisie.

(A suivre.)

GRAHAM GREENE.

(Traduit par Marcelle Sibon.)

CHRONIQUES

LECTURES

A PROPOS DES ROMANS DE MAURICE BLANCHOT

S'il est pour le critique une tâche urgente — la plus humble, la plus ingrate, la moins éclatante, mais peut-être la plus efficace, celle aussi à laquelle se dérobent le plus volontiers les critiques actuels — ne consiste-t-elle pas à dévoiler l'œuvre au lecteur, à la lui révéler, au sens propre du terme, et peut-être pas à lui seul mais aussi à l'auteur? Rien de plus délicat, ni de plus hasardeux avec le récit et le roman de Maurice Blanchot. Si manifestement ce dernier s'entoure de tant de voiles, se retranche derrière un hermétisme hautain (qui n'est peut-être qu'une pudeur), si naturellement il vous donne licence de vous perdre et préserve habilement ses intentions, que tant de précautions, de défenses opposées ne peuvent que cacher un secret — ou le vide. Et comment déceler, sans risque d'erreur, l'un ou l'autre? Sans nul doute le lecteur hâtif se sentira-t-il frustré et déclarera-t-il qu'il n'y a là nul secret mais une supercherie intelligente qui le laisse sur sa soif. Mais il est permis de constater, qu'effectivement, tel est le but de certaines œuvres. La poésie de Mallarmé ne vous laisse-t-elle pas sur votre soif, ou plutôt ne vous permet-elle pas d'élever, à partir d'elle, d'aériennes constructions de l'intelligence, ce qui revient au même?

De toute évidence les deux livres de M. Blanchot ne répondent pas aux conventions et lois du roman tel qu'on l'envisage traditionnellement. Nulle photographie, nulle transcription du réel, selon le sens commun. Nulle objectivité liée à un réalisme tout extérieur. Nul reflet d'une société, d'une époque. Nul souci de la vraisemblance apparente. Nul goût de l'anecdote pour elle-même. Enfin nulle intrigue *romanesque*, nul sujet que la seule logique puisse appréhender. Qu'on en juge.

De quoi s'agit-il dans *L'arrêt de mort*? Le narrateur, — grand malade — est amoureux d'une femme qui est à la mort. Cette femme, grâce à sa volonté et à celle du narrateur, réussit à suspendre l' « arrêt de mort » qui la menace : la vie semble l'avoir abandonnée à jamais qu'elle respire à nouveau et ressuscite. Quelques années plus tard le narrateur devient l'ami d'une autre femme, Nathalie. Celle-ci perd son enveloppe terrestre et apparaît au narrateur, plus vivante que du temps de sa vie terrestre. Mais à la moindre distraction « mondaine » du narrateur, s'il abandonne pour les occupations du « monde » le climat étrange où il vit avec Nathalie, celle-ci disparaît aussitôt. Le narrateur doit vivre perpétuellement dans l'état « d'un homme emporté par un sentiment sans frein », s'il ne veut pas risquer « de perdre et une vie et l'autre côté d'une vie ». Perpétuellement il doit vaincre en lui l'homme du « monde» et retrouver sa vraie condition et sa vraie place, que son aventure avec Nathalie lui a révélées : cet entre-deux glacé qui côtoie la mort, ce passage au voisinage de la non-vie, plus vrai, plus vivant que la vie du « monde ». Vivre à cette place, pouvoir s'y maintenir, tel est peut-être le secret qui arrête la mort. Et cette expérience sans pareille, voilà peut-être ce que M. Blanchot a voulu nous narrer.

Le personnage principal du *Très Haut*, le narrateur, Henri Sorge, a une qualité essentielle : il est un homme « quelconque ». Il vit seul, dans une petite chambre, loin de sa famille : sa sœur, à laquelle le lie un sentiment passionné, sa mère qu'il hait et son beau-père qu'il aime et respecte, parce que, haut-fonctionnaire, il représente la loi. Car Henri Sorge, petit fonctionnaire, ne vit que pour servir et adorer la Loi. En effet, tous les hommes ne sont-ils pas pareillement fidèles à la loi, la loi toujours en mouvement, « présente partout, avec sa lumière égale, transparente et absolue, éclairant chacun et chaque objet d'une manière toujours diverse et pourtant identique »? La loi est faite pour tous, et tous pour la loi. En chacun de nous elle s'incarne, et chacune de nos paroles, chacune de nos actions la fait circuler. Nous sommes tout à cause de la loi. La loi se confond avec l'État. « Servir l'État, donner à la loi sa chaleur, sa lumière, sa vie, passer avec elle d'homme en homme indéfiniment, quand on a senti que cela était possible, on ne demande rien d'autre. C'est ce qu'il y a de plus haut. » Même les attaques, les rébellions contre la loi sont exigées par elle et la servent : elle en a besoin, « autrement tout s'arrêterait ». Quand, après une scène violente avec son

beau-père, Henri Sorge découvre que la loi n'est qu'hypocrisie, il ira rejoindre les rebelles, ceux que la peste (peste symbolique), qui ravage certains quartiers de la ville, a atteints. Révolte vaine, puisque victorieux, les pestiférés deviennent les instruments nouveaux, l'incarnation nouvelle de la même loi. A partir de ce moment, Sorge, toujours malade, après avoir touché le fond du désespoir et atteint les limites du dénuement intérieur le plus extrême, accède à un état d'innocence proche de la divinité et, aux approches du coup qui va le foudroyer, il s'écrie : « Maintenant, c'est maintenant que je parle. »

Les deux livres de M. Blanchot font preuve d'une volonté de création extravagante et d'une force d'imagination qui sont des qualités essentiellement poétiques. L'auteur nous plonge immédiatement dans une atmosphère déconcertante, étonnamment abstraite et concrète : elle emprisonne le lecteur et le rejette tout à la fois. Le temps ni l'espace n'existent plus. Les personnages — et avec eux le lecteur — sont dans un lieu précis et nulle part. Il fait jour mais la lumière est blafarde. A la fin du roman, le temps ne s'est pas écoulé : il est là, devant nous, comme une nappe d'eau, étale et figée. C'est un temps décapité de tout passé et de tout avenir : un éternel présent. La personnalité des personnages a la consistance de ceux qui apparaissent dans nos rêves : discontinue, fragmentée, sans architecture interne. Leur personnalité, c'est justement de n'en avoir pas au sens classique du terme. Henri Sorge est un homme « quelconque », il ressemble à tous les autres hommes, son regard est le leur. « Une figure », « Un masque », voilà sa vraie personnalité. De Nathalie, le narrateur de *L'arrêt de mort* après nous avoir dit qu'elle ressemblait à une statue et que sa nature était « la peur », écrit : « Son caractère, je ne le connais pas, j'ignore si elle en a un. » Et le rôle de Nathalie est « de n'être presque personne ». Comment s'étonner ensuite que ces personnages agissent comme dans les rêves? Ils apparaissent et disparaissent sans justification logique. Comme pour les rendre plus irréels, l'auteur omet volontairement de les nommer : ils sont « il » ou « elle » et ce n'est qu'à la réflexion que leur véritable identité leur est rendue par le lecteur. Ils dialoguent comme feraient des sourds : chaque réplique semble un fragment de monologue intérieur ou bien la réponse à une question qui n'a pas été posée. Toutes les liaisons purement logiques ont disparu et le sens réel du dialogue n'est pas celui des paroles prononcées. Aussi bien les lois de la psychologie ordinaire ne régissent-elles pas les actions de ces êtres, plus allégoriques

que charnels. On ne saurait, à leur sujet parler d'amour ni de tendresse : le domaine de l'affectivité semble leur être interdit. De temps à autre des passions instinctives et primitives les secouent : la peur, la cruauté, la haine, la sexualité. Encore celle-ci est-elle entièrement absente de *L'arrêt de mort* et dans *Le Très-Haut*, les contacts charnels du héros et de son infirmière apparaissent-ils comme mécaniques, brutaux, procédant d'un automatisme glacé. Les rapports entre les personnages ne relèvent pas de ceux de l'humanité quotidienne. Leur ressort est l'agressivité, jamais la compréhension ou le dialogue : tels des fauves ils se déchirent sans arrêt et les coups remplacent les caresses. *Le Très-Haut* retentit de cris et de hurlements. Nulle détente, nul plaisir, nul bonheur possibles dans l'univers qu'habitent les personnages de M. Blanchot. Univers de cauchemar : étouffant et glacé, d'où le soleil est exclu, et la chaleur humaine. Le monde est fait de chambres sordides, dont les murs souillés laissent suinter l'eau. Enfin la fièvre et la maladie y règnent avec tyrannie.

La singulière vision du monde et de la réalité, que voilà! dira-t-on. Partielle, arbitraire, en bref parfaitement gratuite. Un univers de malade et de cauchemar n'offre qu'une très lointaine référence à la réalité ordinaire. Mais justement, il n'est pas de romancier — ni d'œuvre d'art — sans parti pris. Et le parti pris du romancier en M. Blanchot lui fait, sinon rejeter, tout au moins dépasser la réalité ordinaire, pour atteindre l'irréalité et le fantastique. Par un éclairage particulier, il fait subir à la réalité un déplacement qui l'attire dans l'insolite. Et pourtant il circule dans ces deux ouvrages une vie plus forte que la vie même, une sorte d'hallucination imaginative plus convaincante que la vision du réel la plus fidèle.

« Le romancier a un tout autre destin que de se faire comprendre, ou plutôt il a à faire saisir ce qui ne peut être entendu dans le langage inauthentique quotidien. Il se donne pour tâche de faire descendre dans l'univers absolument lié des événements, des images et des mots, le dialogue essentiel qui le constitue ». Ces lignes sur le destin du romancier, extraites de *Faux-Pas*, sont à rapprocher du passage suivant, également dans *Faux-Pas*, sur la poésie : « Qu'est-ce que la poésie? Une confiance dans le langage humain, une collaboration avec le mot, une amitié pour la phrase, grâce auxquelles l'homme peut découvrir les régions vierges et ignorées qui attendent son entremise ». Ces deux déclarations de M. Blanchot me semblent traduire parfaitement le propos que l'auteur du *Très-*

Haut s'est assigné en tant que romancier. Il rejette le langage « inauthentique quotidien », et tente de nous transmettre sous la forme romanesque sa découverte d'un univers angoissant et lourd de mystère. En quelque sorte, ses deux derniers livres nous restituent deux épreuves, nées d'une angoisse existentielle, qui nous fait osciller constamment du non-sens de la vie au non-sens de la mort, qui nous fait ressentir le caractère terrifiant de la réalité. Le narrateur du *Très-Haut* et celui de *L'arrêt de mort* demeurent tous deux fidèles au terme de leur épreuve particulière. Mais ce terme se dérobe sans cesse et se révèle inaccessible. Et il ne peut en être autrement. Ce *secret* qui semble les habiter tous les deux, cette *révélation* qu'ils pressentent et attendent ne sauraient apparaître en pleine clarté sans se nier, sans se détruire par le fait même d'apparaître : l'ultime réalité ne peut se dénoncer sans cesser d'exister. Ne se confond-elle pas avec le néant? On ne peut dire le néant. Pas plus que le mystique ne peut dire ou communiquer la réalité suprême qu'il appréhende. Il ne reste plus que le silence le plus total. La parole, le discours ne sont plus d'aucun secours. Ou plutôt ne *devraient* être d'aucun secours. Car, par un singulier paradoxe, ce qui ne peut être dit, l'homme s'acharne à vouloir le dire. Ce qui est à l'écart de tout discours, il veut le restituer par le discours. L'expérience mystique, avec un saint Jean de la Croix et l'expérience du néant, avec un Mallarmé, ne se sont-elles pas transformées en pure poésie? On voit ici comment l'approche de l'indicible aboutit à la littérature.

La poésie de Mallarmé a passé et passe encore pour hermétique : c'est de la même façon que les romans de M. Blanchot peuvent être dits hermétiques. « Il n'y a communication que si ce qui est dit apparaît comme le signe de ce qui doit être caché. La révélation est tout entière dans l'impossibilité d'une révélation », écrit notre auteur à propos de Kierkegaard. Dans *Le Très-Haut* comme dans *L'arrêt de mort*, « ce qui est dit apparaît comme le signe de ce qui doit être caché ». De là l'ambiguïté apparente de ces deux livres. Ambiguïté qui tient à la nature de la révélation qu'ils prétendent nous apporter, et, surtout, à l'essence même du langage.

On sait que tout le travail critique de M. Blanchot a pour unique objet le langage et les problèmes qu'il pose. On ne saurait tenter, même brièvement, de donner ici un aperçu des idées de M. Blanchot à ce sujet. On peut seulement établir quelques repères. Le langage est l'une des profondes défaites

de l'homme et l'un de ses pouvoirs les plus considérables. Le langage trahit la réalité et celle-ci n'a aucune existence sans son secours. Le langage ne permet aucune véritable communication mais il est la seule voie de communication pour l'écrivain qui doit « justifier l'existence et donner la parole à ce qui n'existe pas ». Tel est le paradoxe du langage et de l'écrivain : parti du rien, du vide, l'écrivain ne se réalise que par le langage avec lequel il édifie son œuvre. L'écrivain n'existe que par la littérature.

Et certes avec *Le Très-Haut* et *L'arrêt de mort*, il s'agit bien du triomphe de la littérature. En rejetant les facilités du roman traditionnel, comme on l'a vu, M. Blanchot a écrit deux romans d'une admirable pureté littéraire, qui ne peut se comparer qu'à celle des créations poétiques. Il ne s'agit pas seulement de la qualité du style qui est remarquable : dense, rigoureux, précis, il s'étale parfois en une rhétorique de grande allure. Mais, comme dans un poème la signification poétique, la signification romanesque est ici liée de la façon la plus intime au langage qui la manifeste. C'est assez dire que, à l'encontre des romanciers habituels, pour M. Blanchot la forme est aussi importante, aussi essentielle que le fond. Plus exactement, avec M. Blanchot le roman a « pour forme son fond même, c'est-à-dire la fiction dont il vit ». La grande réussite du romancier est d'avoir considéré, en définitive, comme le principal sujet de ses romans leur création même en tant que romans. *L'arrêt de mort* et *Le Très-Haut* démontrent avec un éclat et un pouvoir singuliers que le roman, « univers de figures et de mots », au même titre que la poésie, est essentiellement un art du langage. L'art et le roman, trop souvent séparés et tenus pour inconciliables, se rencontrent ici et se réconcilient.

HENRI HELL.

GUERRE

Trois Soldats (traduction R. N. Raimbault, éditions de Flore) a été publié en 1921, c'est le deuxième roman de Dos Passos; *Monnaie de Singe* (traduction de *Soldier's Pay* par Maxime Gaucher, Arthaud) est le premier roman de Faulkner. Tous deux touchent à la guerre et posent quelques problèmes communs (et d'autres qui ne le sont pas du tout). Ni l'un ni l'autre ne peuvent être considérés comme des documents : ils traitent

de bien autre chose que de noms de lieux, de généraux, de modes féminines. La guerre et le soldat, la guerre et les hommes.

Trois Soldats c'est essentiellement le roman de la révolte. A travers John Andrews, soldat de 2e classe et musicien, on suit le cheminement de l'idée de liberté. Elle creuse une sape profonde. La machine à faire des soldats ennuie Andrews, puis elle l'exaspère, puis elle lui fait horreur, enfin, il ne la digère plus — dans le sens le plus physique du terme. Il déserte en France, après l'armistice, très consciemment, sachant que s'il est repris, il risque vingt ans de prison. Et à la dernière page du livre il est repris. Échec? Ce n'est pas sûr. En fait, à force de courage personnel, solitaire, et de travail, il est arrivé à écarter la guerre de son cœur et elle ne peut plus lui faire autant de mal. En lui, un homme intact survit, malgré la guerre dont la pire horreur est sans doute d'imposer aux hommes de s'oublier. Un homme qui n'est plus le John Andrews timide et incertain du début mais un esprit fier, sûr de soi, autonome et vainqueur d'un mythe dangereux. Que l'on trouve la *réponse* à la guerre (une fois qu'on est dedans) par la musique, la poésie, l'histoire ou les mathématiques, c'est tout un : il faut sauver cette part d'absolu qui est en nous, cet irremplaçable reflet d'une très vieille grâce menacée. La menace, c'est comme un monstre à cent mille têtes, et pourtant anonyme, un char de Jaggernat conduit par un aveugle — la guerre. Nous ne l'avons jamais si bien compris qu'aujourd'hui — et compris qu'outre un certain nombre de choses précises qu'on peut faire ou contribuer à faire (mais c'est une autre question) il est très utile de dire, répéter, écrire qu'il y a — avec bien d'autres aspects — dans la guerre un aspect mythe-glorieux qu'il est bon de temps à autre (ne serait-ce que par fidélité à ses souvenirs) de voir d'un peu près. Mais la plupart des hommes restent incurablement complices et, au fond de leur cœur ils le savent bien, pour les motifs (si l'on peut parler de motifs) les plus enfantins, les plus sots. Rêvons d'un langage où la guerre s'appellera tout simplement la lèpre — ou la peste. Ceci dit, cet état d'esprit n'est évidemment pas le moyen magique (et Dos Passos, il y a vingt-deux ans, le savait aussi) d'éloigner la guerre. D'autres ont dit tout cela, nous enfonçons des portes ouvertes, cela ne sert à rien, les poètes latins ont dit que la guerre était absurde. Bien sûr, et il faut croire que tout le monde est très content comme ça. Parlons de Faulkner.

Soldier's Pay se passe en avril et mai 1919 dans une petite ville du Sud des États-Unis. Donald Mahon, fils du recteur

de l'endroit, est revenu de France, alors qu'on le croyait mort, conduit jusqu'à la maison paternelle par deux inconnus — une femme, Margaret Powers, jeune veuve de guerre et Joë Gilligan, soldat démobilisé. Donald a une atroce blessure au visage, il perd lentement la vue et ne parle presque pas. Sa fiancée, Cécile, le voit arriver avec crainte, puis elle veut l'épouser, renonce enfin et part avec un autre garçon. Marguerite Powers épouse Donald qui meurt peu de jours après. Au contraire de Dos Passos, dont on devine que, dans une importante mesure il parle à travers John Andrews, Faulkner reste objectif, ne fait pas de dialogues pathétiques sur la guerre; mais son récit, plus bref, plus violent (déjà très savamment orchestré, écrit dans une belle langue) touche autant. Avec Dos Passos nous avons vu la machine se mettre en route, écraser les hommes. Faulkner nous montre *ce qui reste*, après le passage. Les derniers grondements de la guerre sont éteints depuis longtemps sur la terre mais ils résonnent encore dans le corps des hommes. Donald c'est, si l'on veut, le dernier mort de la guerre, celui qui emporte sa mort en lui en quittant vivant le champ de bataille. Nous ne savons pas grand-chose de ce qui lui est arrivé. Sa jeunesse, ses amours, nous les traversons en passant par la conscience de témoins. Seul un extraordinaire raccourci nous porte à l'intérieur de Mahon, qui en une seconde, avant de mourir, relie — comme s'il n'y avait pas eu de faille entre eux — le moment où son avion est tombé et celui où pour la dernière fois son père au profil de César ravagé se penche sur lui. Avec la mort de Mahon finit le livre, qui ne voulait rien prouver, mais qui montre la dernière vague de la tempête venant lécher la plage. Elle emporte le dernier cadavre, avec ses souvenirs, les simplifications des autres, ses petits mystères et ses grands secrets. C'est la mort, tout simplement, et ce pourrait être, de ce point de vue, une autre mort que celle d'un soldat. Mais il y a aussi Marguerite Powers, Joë Gilligan, Jones qui court après toutes les femmes avec un acharnement sans joie, le recteur, la petite ville. Au début du livre ils sont tous là comme assommés, engourdis, ouvrant péniblement les yeux, à cause du fardeau de Donald. Et peu à peu, ils s'en sortiront, comme des vivants s'en sortent : en laissant les morts aux morts et au passé, en « se refaisant une vie »; car Donald c'était encore la guerre en eux, parmi eux, une insoutenable présence et il est bon, il est *sain* qu'ils en soient débarrassés. Le printemps commence sur une terre neuve et la neuve illusion se lève qu'il n'y aura plus de guerre.

L'alcool, l'amour, les livres, l'argent, la politique : chacun va remonter dans son wagon. Et l'ombre de Donald flottera avec quelques millions d'autres, au-dessus des arbres verts.

GILBERT SIGAUX.

SATAN ET LA MYSTIQUE DU SURHOMME

« Le Mal est parmi nous », assure le titre d'un recueil d'exhortations et d'études qu'une élite d'écrivains chrétiens vient de publier dans la collection « Présences ». On se souvient du beau livre, si troublant, de Denis de Rougemont, *La Part du Diable,* qui naguère nous révéla autour de nous, en nous, bien des activités en apparence inocentes, mais sous lesquelles, la lecture achevée, il n'était plus possible de ne pas sentir Quelqu'un — un être étranger à notre société conventionnelle et policée et à notre propre esprit, plus que le mal, au sens familier du mot, l'Esprit du mal lui-même. A méditer les analyses pathétiques de Rougemont je me disais que la part des « Hommes de Bonne Volonté » (dont je suivais alors l'attachante histoire racontée par Jules Romains) est bien mince lorsque l'on contemple ainsi le mouvant clair-obscur où baignent nos pauvres vies. A se persuader de la réalité des influences démoniaques sur notre caractère et notre destin on en vient vite à « détecter » ces influences à peu près partout, car la part du diable est subtile; on sait que le principal artifice de l'Esprit malin est de se jouer sous mille formes, les plus imprévues, les plus plaisantes, et ,en même temps (ce qui est son « grand tour ») de convaincre ses victimes... qu'il n'existe pas. Aussi devient-on véritablement obsédé du sentiment de sa présence — et ce pansatanisme prend alors un caractère hallucinant. C'est dans cet état d'esprit que je suis sorti de la lecture du magnifique ensemble d'*Études Carmélitaines* (chez Desclée de Brouwer) consacré à *Satan*, et du livre si important de Michel Carrouges, *la Mystique du Surhomme* (« Bibliothèque des Idées », Gallimard.)

Mais je me suis assez vite repris en me souvenant de ce mot charmant et profond de Newman : « Le diable est un âne. » Et si le R.P. Bruno m'avait jugé assez savant, ou assez théologien, pour me faire l'honneur de me demander quelque « vue »

sur ces problèmes, c'est sous ce titre que je me serais permis d'apporter ma contribution à son recueil. Quoi qu'il en soit, on est frappé en lisant celui-ci par l'abondance et la vigueur de tant de multiples recherches, avenues qui toutes, plus ou moins directement, mènent au cœur du sujet. Leur sérieux en fait un livre d'étude, qu'il faudra reprendre sans cesse. On sera fasciné (comme dans la galerie des Batailles de Versailles au milieu de compositions plus assagies, éclate soudain un rutilant Delacroix) par l'éblouissante fresque théologique et méta-psychologique de A. Frank-Duquesne : *Réflexions sur Satan dans la tradition judéo-chrétienne.* On trouvera que rien n'est plus pénétrant et plus solide que l'étude d'Albert Béguin sur *Balzac et la Fin de Satan*; rien de plus décisif que celle du Prof. Jean L'Hermitte sur les pseudo-possessions diaboliques; de plus ingénieux et subtil que les pages de Maryse Choisy sur l'*Archétype des Trois S.*; de plus passionnant dans leur austérité que les réflexions du P. Philippe de la Trinité consacrées au *Péché de Satan et à la destinée de l'esprit*. Et ne croyez pas que les études que j'omets de citer apportent au lecteur de ce livre moins de surprises et de richesses.

Satan est-il ange ou bête? Les deux à la fois, répond le P. Lefèvre dans de savantes notes. L'Ancien Testament nous révèle qu'il est une bête immonde, l'archétype de tous les monstres physiques et moraux de la création. Mais ce monstre essentiel, matrice de tous les autres, n'est si l'on peut dire que le souffle et la face du néant. Psychologie, folklore et métaphysique ici collaborent pour témoigner que Satan, c'est ce « trou dans l'Être », cette absence de la Plénitude Amoureuse, cette mauvaise volonté qui s'est retournée contre son créateur. Aussi Dieu a-t-il créé contre lui, *contre* le néant, dit la Bible. Formule riche de suggestions. Dieu crée contre le mal. Mais Dieu et Satan ne s'affrontent, en réalité, que dans l'homme, là où par la faute de nos péchés le démon règne. Et dès que le Créateur paraît, celui-ci s'évanouit.

Mais cette influence bestiale, cette puissance de mort, issue du néant, n'est *qu'une chute*, (Frank-Duquesne écrira là-dessus des pages saisissantes) le mouvement vertigineux de chute d'un Être qui est un ange, qui fut autrefois « le premier-né des créatures », parce qu'il était Lucifer, l'esprit de Lumière, le plus proche des mystérieuses irradiations de la Sainte Trinité. Insondable sagesse, qui lui conféra la séduction essentielle, irrésistible parce que d'origine céleste, et fit de cette séduction l'attribut de l'être le plus bassement pervers. Telle est

l'ambivalence de Satan. Un Ange déchu (nous le rappelle Henri-Irénée Marrou dans des pages pleines de doctrine, pages d'un humaniste, toutes transparentes), un ange pourtant. Le Prince des Ténèbres ne subsiste, il faut s'en convaincre, que parce qu'il demeure malgré tout un ange. Mais nos contemporains, qui ont perdu « le sens de l'Ange », de sa réalité, de sa nature, de ses rapports intimes avec la destinée humaine, ont de ce fait laissé s'obscurcir en eux le sentiment du démoniaque. Et nous verrons dans la conclusion de ces notes, à propos du livre de M. Michel Carrouges, quel équilibre et quelle conciliation la notion d' « Ange » peut apporter à des antinomies en apparence inconciliables.

Il y a intérêt à suivre les manifestations des forces démoniaques dans l'âme des grands mystiques, sainte Thérèse ou saint Jean de la Croix, par exemple, et, d'autre part, chez les peuplades primitives où elles ont laissé des traces dans des mythes fort curieux. L'origine de l'être mauvais semble n'y être pas indépendante de l'Etre Suprême; il apparaît souvent comme une sorte de déchet de l'action créatrice. Dans la mythologie des Aïnous, aborigènes du Nord du Japon, les haches d'obsidienne dont le Créateur s'est servi pour former le monde, pourrissent en terre, et de là naissent les esprits mauvais, qui sont les adversaires du Dieu bon. Je ne saurai trop recommander l'étude attentive des pages que M. Henri-Charles Puech a consacrées au *Prince des Ténèbres en son Royaume*, analyse exhaustive des mythes manichéens, et de ceux du Mazdéisme, où les rapports d'Ormuz et d'Ahriman s'éclairent à la lecture de textes iraniens et chinois surprenants et fort peu connus.

Que faut-il dire de l'exploration passionnante de Albert Frank-Duquesne, visionnaire de l'érudition (de l'érudition la plus prodigieuse, la plus inaccoutumée, mais parfois, comme en certaines interprétations kabbalistiques, défaillante)? A coups de textes, et à coups d'éclairs, c'est une véritable genèse qu'il nous fait entrevoir, la Genèse du mal, depuis sa source métaphysique jusqu'à ses aspects familiers, hideux et vains, à travers ses multiples méandres, cosmiques, historiques, subconscients, occultes, reflétés comme en un fleuve sacré dans les textes saints, Ancien, Nouveau Testaments, littérature mystique juive, Apocalypse. Que de visions profondes, que de nourritures substantielles (si elles sont sagement triées et assimilées) pour l'imagination et pour le cœur! L'originalité de la science de Frank-Duquesne, c'est de nous approcher des sources plus ou moins pures, plus ou moins troublées, où la

Tradition s'est reflétée ou obscurcie, philosophie hindoue, théologie mystique de l'Église orthodoxe, Kabbale, occultisme même, la connaissance profonde qu'il a de ces « révélations » lui permettant, par les comparaisons qu'il en tire, de mieux éclairer la Vérité elle-même.

A propos des aspects de Satan à travers les divers états de possession, l'on peut regretter de ne pas trouver dans ce Recueil une étude du cas complexe, mais si éclairant et si significatif, du Curé d'Ars et de ses rapports familiers — qui durèrent trente ans — avec le Diable. Ce cas a le mérite, pour le philosophe, de situer exactement le rôle, l'importance et la nature véritable du démon, parce qu'il y apparaît pris dans une expérience spirituelle totale, dans un cosmos mystique, où se trouvent simultanément mises en jeu les forces de la Rédemption, celles de la Communion des Saints et celles de l'activité diabolique.

Mais l'une des énigmes les plus troublantes que le clair-obscur de ces hantises nous propose, c'est assurément celle des rapports du démoniaque avec la beauté. Lucifer n'était-il pas le plus séduisant des Anges? Le péché, l'amour, le rêve n'ont-ils pas des communications obscures? N'y aurait-il pas eu place ici pour une méditation approfondie sur l'angoissante alliance du mal et de la beauté, de la cruauté et de la grâce? Se pencher sur ces faits donne le vertige. Mais les considérer avec clairvoyance et avec une sorte d'amour nous livrerait peut-être bien des secrets, secrets qui touchent aux rapports *véritables* de Dieu et de Satan, et qui ne seront révélés sans doute qu'au Dernier Jour. Mais l'étude captivante de Germain Bazin sur « les Formes Démoniaques », sur les hybrides décoratifs et le dédoublement des faces diaboliques dans les plastiques chinoises et mexicaines nous apporte, sur un tout autre plan, de bien curieuses suggestions.

Enfin une équipe de critiques s'est mise à traquer Satan dans tous les détours et les retraites de la littérature contemporaine. Quel sport excitant, quel magnifique tableau de chasse! Dostoïevsky, Gogol sont des gibiers de choix. Mme Claude-Edmonde Magny, avec sa culture et sa curiosité si pénétrantes, nous donne de la part du diable dans les Lettres de notre époque, un tableau bien attachant. Le démon, où ne le voit-elle pas? Valéry, Bernanos, Jouhandeau, Gide (Bernanos surtout admirablement compris) sont particulièrement étudiés à ce point de vue (mais pourquoi n'est-il pas question de Julien Green?). Chez les uns et les autres, Mme Magny décèle

cette « subversion des valeurs », cette rupture de la hiérarchie spirituelle véritable, qui est bien l'une des causes de l'état diabolique de la sensibilité et de l'intelligence modernes. Les remarques qui seraient à faire à propos de cette belle étude, je vais les formuler au sujet de *La Mystique du Surhomme* de M. Michel Carrouges. C'est, en somme, la même recherche, mais poursuivie dans ce dernier ouvrage avec une ampleur, une richesse d'analyse, une hauteur de vues et une force de méditation qui font de cet Essai un livre d'une importance exceptionnelle, un véritable examen de conscience poétique de notre époque.

Michel Carrouges sera indulgent si j'use à son égard de formules banales en affirmant qu'une telle étude « nous manquait », que « nous attendions qu'elle fût pensée et écrite ». Ce « livre à faire », cet immense tableau des conquêtes de la poésie moderne, de la révolution prométhéenne et surréaliste, depuis la « mort de Dieu » hégélienne jusqu'à nos jours, avec ses plans successifs, étagés en profondeur, plans théologique, cosmique, moral, social, esthétique, s'enchevêtrant, se répondant, ou se dépassant, Carrouges a eu l'audace de l'entreprendre, et la force de le réussir. Il ne nous fait grâce d'aucun des aspects du complexe problème ; il revient sans cesse sur certains points de sa recherche, mais comment lui reprocher cette insistance et une certaine lenteur de démarche, lorsque l'on constate au terme de ces études synthétiques et constructives qu'il a vraiment traversé son problème de part en part?

Depuis le début de l'ère romantique jusqu'au surréalisme, l'on assiste en Europe au développement d'une véritable religion esthétique individualiste que notre auteur appelle : « l'athéisme mystique ». C'est en effet une mystique sans Dieu. La création du surhomme a eu pour condition de base et, en quelque sorte, pour tremplin, ce que Hegel et Nietzsche ont appellé « la mort de Dieu ». Cette négation a été, en réalité, un élan. Ici nous nous trouvons devant une subversion de la théologie, subversion qui devait engendrer toutes les autres. Il y a dans cette initiative grandiose et tragique (de nature vraiment démoniaque) un complet retournement des données normales du problème de la vie : l'homme, ayant supprimé Dieu, devient alors Dieu lui-même — et ce vide prodigieux crée une sorte d'appel d'air mystique, un souffle d'orgueil et de génie qui le soulève sur les cimes du surhumain. A la philosophie de l'athéisme prométhéen, celle de Nietzsche, de Dostoïevsky, de Feuerbach, de Marx, de Georges Bataille, répon-

dent les merveilleuses éclosions de la poésie prométhéenne (céleste ou diabolique) celle de Jean-Paul et de Nerval, de Mallarmé et de Baudelaire, de Lautréamont, de Rimbaud. Dans la « mort de Dieu » c'est la croyance à la Providence même qui a été atteinte. L'homme est seul au centre du chaos cosmique. Mais ce chaos vivant, riche en virtualités, est une promesse de toute-puissance. C'est un principe de métamorphose. Et voici que cette métamorphose s'accomplit. Des perspectives étranges s'ouvrent, transformant l'imagination et l'intelligence. L'homme aperçoit ses profondeurs souterraines, peuplées de larves, de désirs, de présences démoniaques, tandis que les puissances de son imagination se développent en un « corps de gloire ». L'antique postulation de l'esprit impatient de s'égaler aux dieux, de survoler les lois de la pesanteur, de l'oubli, de la mort, trouve sa satisfaction dans la découverte d'un monde de merveilles, d'une nature féerique qui est moins la prise de possession par elle-même d'une Raison déifiée, que la perspective d'un inconscient illuminé par une clarté d'origine mystérieuse, et qui devient le champ de conquêtes et de fêtes de la poésie prométhéenne moderne.

Alors commence une sorte d'exercice de la déification. L'esprit part pour un immobile voyage au delà de lui-même. Comme le Verbe fait chair avait promis aux violents seuls la possession du Paradis, une sorte d'exigence frénétique s'empare de la chair qui veut se faire Verbe, et le mage moderne, le sorcier-savant, pareil au serpent muable en mille métamorphoses, compose de lui-même des charmes, des figures magiques, invente des Paradis artificiels, des saisons en enfer, et rejetant équilibre et, s'il le faut, morale et sagesse terre à terre du monde, il sacrifie tout à la conquête de cette pierre philosophale, l'Instant magique, instant auquel sa vie, impatiente d'en faire ensuite renaître l'extase, demeure suspendue. Joie créatrice inouïe, qui n'est souvent qu'une illusion. Mais toujours démesure, volonté de monter à l'assaut du firmament, de dresser contre Dieu, nouvelle Tour de Babel, la cité de la toute-puissance humaine où, grâce à l'organisation de la société juste, à la construction d'un corps nouveau, à l'obtention de pouvoirs physiques et spirituels inconnus, l'homme atteindra la cime de lui-même et deviendra véritablement ce Dieu dont l'autre, celui « qui est mort », n'était que la promesse et le fantôme.

Voici l'image, un peu schématisée sans doute, que M. Carrouges en est venu à se faire de l'athéisme mystique ou, si l'on veut, de la métaphysique incluse dans la poésie et l'art modernes.

Il a rempli sa description de textes éblouissants, empruntés aux poètes et aux philosophes et qui font de son gros ouvrage une anthologie, un vrai « monde de merveilles ». Puis, il a soutenu sa démonstration par une vaste étude comparée des symboliques égyptiennes, hindoues, chinoises, judéo-chrétiennes, qu'il rapproche ensuite de la symbolique des poètes contemporains. Sur cette comparaison, Carrouges appuie sa critique des procédés et tendances de l'auto-déification telle qu'elle tente de se réaliser dans la poésie prométhéenne. Ces procédés et ces tendances il les oppose à l'ascèse et à l'idéal chrétiens dans une conclusion dont on ne saurait méconnaître la force et où il met en évidence ce qui est pour lui la double tare de l'homme moderne : ce « drame d'Œdipe », que les freudiens n'ont pas su comprendre, et cette « erreur de Narcisse » sur laquelle Louis Lavelle a écrit jadis une admirable méditation.

Il n'est guère d'aspect de ce problème que Carrouges n'ait traité de main de maître. Il s'y montre un psychologue vigoureux. Admirons en passant ses portraits de Lautréamont, de Rimbaud, de Sade, où il descend bien loin dans leur mystère. On est souvent dominé par la clarté de sa logique, par sa force de conviction. Et pourtant... comment n'être pas frappé, parfois, en lisant les beaux textes dont il parsème son œuvre, par la ressemblance du contenu spirituel des deux poésies : celle qu'il nomme prométhéenne, et celle qu'il appelle chrétienne? Le « monde des merveilles » de Claudel est-il si différent de celui de Rimbaud, le « monde des merveilles » de Jean-Paul si étranger à celui de Dante? Les conclusions de Carrouges ne sont-elles pas basées sur un certain parti pris : le monde poétique de l'athéisme moderne (on y découvre parfois de singuliers athées : Hölderlin, Jean-Paul, Baudelaire, Nerval, Dostoïevsky !) serait essentiellement individualiste et apparenté au magisme primitif, tandis que la poésie de certains grands génies chrétiens posséderait seule le privilège de l'objectivité et du réalisme cosmiques. Au reste, au cours de son étude comparée des symboliques, il rapproche assez souvent les intuitions des uns et des autres au point de les confondre. Sans doute les premiers ont (en principe du moins) « supprimé Dieu », et leurs aventures méta-poétiques sont bien souvent inspirées par les suggestions d'un certain satanisme. Mais n'y a-t-il pas là parfois un peu de « littérature »? Je ne suspecte pas la sincérité tragique d'un Lautréamont. Encore faut-il se souvenir que l'au-delà poétique fut irrémédiablement fermé

à François Coppée, artiste chrétien d'une ferveur profonde, tandis que dans ses moments authentiquement sataniques, Baudelaire est allé tout de même assez loin dans la connaissance des « mondes singuliers », porté par les ailes de l'Ange... était-ce l'ange des Ténèbres? qui le saura?

En somme la connaissance objective, la pénétration réelle dans certaines zones spirituelles de l'âme et du cosmos n'est peut-être pas nécessairement liée à la possession de la « foi » chrétienne, peut-être pas même, hélas! à l'amour de Dieu. Dante déborde de l'amour du Dieu Vivant. Peut-on en dire autant de William Blake? D'autre part il est évident que l'on ne conçoit pas de progrès spirituel fécond, ni cet élan vers l'universel amour des êtres, qui est la suprême vérité, sans un amour sincère et désintéressé du Créateur, sans une adhésion intime de tout l'être à sa volonté. Mais alors, pourquoi chez le révolté et l'athée Rimbaud « ces plages sans fin couvertes de blanches nations en joie »? Carrouges pourra-t-il nous convaincre que telle image est de Dieu, et que telle autre ne l'est pas?

Je réfléchissais à ces difficiles problèmes et je désespérais d'en trouver la clef lorsque, rouvrant le beau recueil des *Etudes Carmélitaines*, mon attention a été captivée par une page de l'étude sur *le Péché de Satan* du P. Philippe de la Trinité, où celui-ci résume la théorie du « bonheur naturel » de l'Ange et de l'Homme, d'après saint Thomas d'Aquin. Et il m'a paru que cette vue ouvre une perspective extrêmement intéressante au milieu de ces réalités si complexes et mystérieuses.

Il y a, dit saint Thomas, un bonheur dû à la créature, une destinée naturelle ultime de la créature spirituelle (par conséquent pour l'homme aussi bien que pour l'ange). La fin à laquelle les créatures sont ordonnées, est double. L'une excède la capacité et faculté de la nature créé : c'est la vie éternelle et la vision béatifique de Dieu. L'autre fin est celle que la créature peut atteindre par les forces de sa nature. Il existe donc une félicité naturelle ultime pour l'esprit créé (ange ou homme), au niveau de ses exigences naturelles, — indépendamment de la vision béatifique. 1° Pour l'Ange, c'est la contemplation de sa propre substance; 2° Pour l'âme humaine, c'est la connaissance des anges.

« L'ultime félicité naturelle de l'âme, bien sûr, est fort peu de chose si on la compare même à la connaissance parfaite des substances angéliques dont l'âme séparée, comme telle, ne jouit qu'imparfaitement. Faut-il s'en étonner? l'âme humaine

n'est-elle pas le parent pauvre des natures angéliques? » Cette ultime félicité naturelle de l'âme (privée de la vision béatifique tant que, par un sacrifice radical du moi, elle n'adhère pas à la volonté de Dieu) n'est-ce pas simplement la possession du « monde des merveilles »? Ainsi s'explique que l'ange, s'obstinant dans son refus de s'unir à la volonté de son créateur, subisse peu à peu la métamorphose satanique, si fréquente dans la poésie moderne, tout en restant essentiellement ange... Cette « félicité naturelle ultime » peut encore s'obscurcir de vanités ou d'impuretés, et être ainsi gênée en son épanouissement; elle peut aussi se dilater jusqu'à la conscience angélique, indirecte et réfléchie toutefois. Les horizons qui se referment trop souvent sur un Rimbaud s'ouvrent largement à l'âme d'un Jean-Paul. Nous demeurons ici toutefois dans le domaine de « la destinée *naturelle ultime* » de l'homme ou de l'ange, domaine qui se trouve situé bien en deçà de cette désappropriation totale par laquelle l'homme participe dans une humilité absolue à l'Amour souverain de Dieu.

Il me semble qu'à la lumière de cette intuition thomiste bien des questions restées sans réponse, malgré les fortes analyses de l'auteur de *La mystique du surhomme*, s'éclairent. J'ai été surpris du silence de Carrouges au sujet des Anges. Messagers franchissant sans cesse les limites du divin et de l'humain, ils ont pourtant leur mot à dire sur ces problèmes obscurs et délicats à propos desquels il ne faudrait pas que l'intelligence se raidît dans une obsession de satanisme. Encore une fois, compte tenu d'une certaine attitude littéraire (et il y aurait lieu d'étudier de près le satanisme comme jeu, comme travestissement et masque dans la poésie de nos jours) la « part du diable », si l'on va au fond des choses, à la source jaillissante de la sincérité poétique, est-elle si importante dans la métapoétique contemporaine? Carrouges va peut-être m'accuser d' « optimisme bremondien ». Tant pis. Mais je crois à une « prière de la poésie ». Ce fut la grandeur du surréalisme de chercher l'origine du poème, non seulement en deçà des modes conventionnels et des empreintes sociales, mais de « l'amour de la nature » et en dessous même du monde des instincts. On mit à nu la source de « la félicité naturelle ultime de l'homme. » C'est pourquoi on n'y aperçoit guère Dieu. Mais on y rencontre l'Ange.

GEORGES BURAUD.

BRÈVES RENCONTRES

UN ÉCRIVAIN.

Les Épées, de Roger Nimier. Des coups d'épée, si l'on veut, mais dans l'eau. Étant entendu qu'ils y font de beaux ronds. Ce qui veut dire que si ce roman juvénile est assez vain dans son cynisme forcé, et un peu trop apprêté dans sa désinvolture, il est l'œuvre *d'un écrivain*. Cela se rencontre de moins en moins fréquemment, *un écrivain*, un vrai. Nous suivrons avec sympathie les combats de Roger Nimier, dans la boxe où nous savons qu'il s'essaie, mais surtout dans la littérature où il est bien possible qu'il se fasse une place.

A MOTS PESÉS...

D'un envoyé spécial de *France-Soir* : « *Le sourire de Maurice Chevalier avait à peine paru à la portière d'un des wagons du train arrivant de Paris hier soir, qu'immédiatement tout Londres fut conquis.* » De M. Pierre Debray, dans *Témoignage Chrétien* : « *Je viens de lire les derniers poèmes d'Aragon et sur tout le reste je ne puis plus que me taire. Comment parler d'autre chose, comment penser à autre chose alors que ces vers, si pudiques bien que continûment lyriques, chantent dans ma tête la nuit comme le jour?* » D'Alexandre Astruc, dans *La Nef* : « *L'avenir du cinéma se confond dès aujourd'hui avec l'avenir de l'art. Il est au* XX^e^ *siècle cette forme unique et privilégiée, destinée à remplacer toutes celles qui l'ont précédée et en dehors de laquelle il ne sera bientôt aucune autre expression possible.* » Enfin, mais cette fois-ci je ne ris plus (car nous sommes à l'autre pôle, celui du sérieux) d'Albert Camus, expliquant dans *Combat*, à M. Gabriel Marcel, pourquoi il a situé en Espagne son « État de siège » : « *Aucun homme sensible n'aurait dû être étonné qu'ayant à choisir de faire parler le peuple de la chair et de la fierté pour l'opposer à la honte et aux ombres de la dictature, j'ai choisi le peuple espagnol. Je ne pouvais tout de même pas choisir le public international du* Reader's Digest *ou les lecteurs de* Samedi-Soir *et de* France-Dimanche. » (A propos des « digests », n'est-il pas significatif des temps actuels qu'une revue aussi grave que *Critique* s'intitule elle-

même, en une phrase où les lettres capitales sont de sa rédaction : *« A l'usage de qui veut être au courant,* UN CONDENSÉ *de la production imprimée du monde entier. »*)

GRANDEUR.

Dans la presse : « *Interrogée par les journalistes, Mme Tojo a déclaré : « Mon mari est mort spirituellement le jour de la défaite japonaise. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une question de mort physique. Je suis sûre qu'il désirait être condamné à la peine capitale. Tout ce qu'il peut désirer, les membres de sa famille le désirent aussi. Après tout, une personne ne meurt qu'une fois.* »

SUITE JAPONAISE (SANS GRANDEUR).

Pas fier le radio du *Great Artist,* l'une des trois superforteresses B. 29 qui participèrent aux raids sur Hiroshima et Nagasaki. Pas fier d'être un homme. Pas fier d'être un héros. Au point même que le traducteur de son livre *Nous avons lancé la bombe atomique* (éditions du Sillage) croit devoir l'interrompre au beau milieu de son témoignage, pour commenter : « *Le pessimisme plutôt défaitiste affiché ici par l'auteur, et qui cadre bien avec sa mentalité telle qu'elle ressort de l'ensemble du récit, ne doit pas être considéré par le lecteur français comme reflétant l'opinion générale des combattants de l'air américains. Le signataire, qui les a vus à l'œuvre, estime de son devoir d'en témoigner.* » Nous préférons à ce ton conventionnel la gravité sans forfanterie du radio qui avoue et sa peur et son horreur. Son livre nous procure bien des occasions de vertige. Par exemple lorsqu'il nous apprend :

— Que la bombe atomique était nommée *la bricole* par les équipages des trois bombardiers.

— Que le *Grand artiste* — appellation pourtant prédestinée — semblait un mauvais nom à notre auteur qui aurait préféré baptiser son appareil *Ma petite poupée.*

— Que le rapport du chef de bord au retour de Hiroshima se borna à ces quatre mots : « *Saw city, destroyed same.* »

— Que la plupart des savants qui avaient mis la bombe atomique au point étaient de très jeunes gens. « *Aucun d'eux, j'en suis sûr, n'avait dépassé la trentaine, et quelques-uns ne paraissaient guère plus de vingt ans.* » Ayant demandé à l'un de ces jeunes hommes « s'il n'éprouvait pas une légitime fierté d'avoir eu sa part dans la réalisation de ce prodigieux engin », un quidam se vit répondre : « Non, je ne me sens pas fier de moi maintenant. »

Et l'auteur commente : « *L'expression de ses traits était étrangement révélatrice, celle d'un jeune garçon écrasé de honte.* »

— Que si le temps n'avait pas été favorable sur Hiroshima, d'autres *cités de repêchage* étaient prévues. Et que c'était Kokura, lors du second raid, qui était l'objectif n° 1. « *Une ville japonaise n'en valait-elle pas une autre?* » Nuages sur Kokura? « *Et pourquoi ne pas tenter Nagasaki? Essayons Nagasaki!* »

— Que notre aviateur dut penser à sa propre maison pour bien comprendre ce qu'il avait fait : « *Et dans l'intervalle qui sépara ce moment de celui où je quittai l'armée, je réfléchis profondément. Voilà pourquoi, actuellement, j'emploie la presque totalité de mes loisirs à donner des conférences, m'efforçant de faire connaître au public que la bombe atomique a rendu impossible une nouvelle guerre, que, si elle survenait, n'importe quelle cité du globe pourrait être effacée de la surface de la terre, y compris New-York, avec ma maison, des milliers d'autres maisons dans mon quartier de Bronx et n'importe où ailleurs sur toute l'étendue des États-Unis.* »

LA DISCIPLINE FAIT LA FORCE DE L'ARMÉE (COMMUNISTE.)

Lu dans *L'Humanité* du 15 novembre 1948 (on se demande ce qui est le plus incroyable, du fait ou de la publicité qui lui est donnée) :

> « Les conscrits de la 48-II de Versailles ont fait, vendredi, le serment de « ne jamais faire la guerre aux peuples du monde épris de liberté, notamment aux peuples de l'Union Soviétique. »

BUCHENWALD, SUITE.

A propos « des peuples du monde épris de liberté, notamment des peuples de l'Union Soviétique », le *Tagesspiegel*, paraissant sous licence américaine, annonce :

> « Depuis le 14 septembre le camp de concentration de Buchenwald, en zone soviétique, reçoit de nouveaux détenus. Les nouveaux prisonniers sont arrivés à la gare de Weimar dans vingt-six wagons de marchandises. Chaque wagon contenait de quarante à cinquante hommes et femmes de tous âges, ainsi que des enfants et des vieillards. Les prisonniers se sont rendus à pied de Weimar au camp de concentration. Bien que les rues aient été évacuées sur l'ordre

de la police soviétique, les détenus cherchaient à ameuter la population en criant qu'ils étaient membres de partis « démocratiques » de Berlin. Les jours qui suivirent, quatre trains, comprenant trente à quarante wagons, ont conduit directement les détenus de Weimar au camp de Buchenwald. »

MEXIQUE D'HIER, HONGRIE D'AUJOURD'HUI.

De *La Puissance et la Gloire*, de Graham Greene : « *Une des choses les plus étranges dans ce monde nouveau, c'était qu'il n'y avait plus d'horloges. On pouvait passer une année entière sans en entendre une seule sonner. Elles étaient parties avec les églises et il ne vous restait plus pour mesurer la fuite du temps que les longues aubes grises et les chutes brusques du jour.* » Mais d'une récente dépêche *Figaro* :

« Le cardinal Mindszenty, prince primat de Hongrie, vient d'interdire l'usage des cloches dans les églises de la République. « J'entends appeler ainsi, dit-il, le peuple » magyar à la lutte contre le paganisme moderne. Les cloches » ne sonneront plus dans le pays avant la victoire de la chré» tienté. » Les églises protestantes se sont entièrement ralliées à la décision prise par le cardinal. »

A QUATRE PATTES.

Vercors explique aux lecteurs des *Lettres Françaises* « *pourquoi il est allé à Wroclaw* » :

« On pourra me demander, maintenant : Le Congrès a-t-il donné plus, ou moins, que ce que vous attendiez? « Je réponds fermement : plus. Je n'y étais point parti sans crainte ni appréhension. On sait assez que je ne suis pas communiste. Il m'est arrivé souvent de m'opposer à certaines vues de mes amis dans ce parti, et ceux-ci, quand je leur parais dans l'erreur, ne se gênent pas non plus pour le dire. Nous n'en restons pas moins amis. Tant que cela se passe en France, le danger pour cette amitié n'est pas grand. C'eût été une épreuve plus pénible si j'avais dû peut-être leur donner tort dans une assemblée internationale. Pour dire vrai, je me suis inquiété lors du premier discours, celui du grand écrivain soviétique Fadéiëv. Je n'ai pas caché que je le trouvais maladroit dans sa violence, car sa franchise brutale n'encourageait pas la conciliation. J'avais tort. La franchise en appelle une autre, et bientôt chacun discutait

en pleine clarté. J'avais oublié que nous n'étions pas des diplomates, mais des hommes qui n'ont pas peur de regarder la vérité en face. »

Au fait, qu'avait dit Fadéiëv? Notamment ceci : « *Si des hyènes savaient taper à la machine, si des chacals pouvaient tenir un stylo, ils écriraient comme Eliot et Malraux. La littérature impérialiste et réactionnaire tend à rabaisser l'homme et Sartre le fait marcher à quatre pattes.* » A propos de Malraux, M. Pierre Daix écrit (toujours dans *Les Lettres Françaises*), en cette fin d'une année où ont paru les deux volumes de la *Psychologie de l'Art* : « *L'avant-garde démontre que l'art est aujourd'hui indissolublement lié à la responsabilité personnelle des écrivains devant le peuple. M. Malraux qui ne peut, et pour cause, assumer une telle responsabilité, ne peut plus écrire de roman, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs.* » Titre de l'article de M. Daix : « Les Écrivains publics contre les Faussaires ».

AVANT-GARDE ET JEUNE GARDE.

De Mme Simone Téry, dans *L'Humanité*, à propos de l'accueil reçu par le tableau de Fougeron au Salon d'Automne :

> « Cette toile (crie la réaction), où l'on voit de vraies femmes acheter dans un marché de vrais poissons à une vraie marchande, c'est un scandale! Pouah! Ça sent le poisson! Ç'a été peint, c'est clair, sur l'ordre de Jdanov et du Kominform! On n'avait rien entendu de pareil depuis les cris de rage poussés par les bien-pensants contre les peintres impressionnistes du siècle dernier. C'est le meilleur des signes, cette fureur. Elle prouve que Fougeron, au contact vivifiant du peuple, au service du peuple, est dans la bonne voie : celle d'une grande renaissance réaliste de la peinture française. »

Mais Fougeron lui-même, au cours de la conférence de presse tenue à propos d'une certaine affiche et du sort qu'*elle faillit* avoir (« *Le Gouvernement a osé parler de poursuites contre le grand peintre Fougeron pour avoir illustré une affiche de notre Parti appelant à l'union et à l'action pour sauver la paix* », écrit *L'Huma*, du 2 décembre) :

> « *C'est un honneur pour moi d'appartenir à un Parti où l'on est accoutumé à ne pas voir seulement les choses lorsqu'elles se présentent mais au contraire à les percevoir avant les autres, inscrites dans les perspectives historiques, et à travailler pour que les événements soient avant tout conformes aux intérêts du peuple et de la France.* »

L'ARCHANGE FOUDROYÉ.

Belle et vengeresse caricature de Gœring dans *L'Humanité*, du 29 novembre. Mais à y regarder de plus près, l'on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas de l'ex-Maréchal du Reich mais de celui de l'actuelle Yougoslavie. Drôle de ressemblance et sur la signification de laquelle nul communiste orthodoxe n'a dû se tromper. Mais où est le visage d'archange dont nous parlait naguère amoureusement la même Mme Simone Téry à propos du même Tito?

LE TEMPS D'ÉMIGRER.

Lu dans *Une Semaine de Paris*, sous la rubrique « Soirs de Saint-Germain-des-Prés » : « *It is now fashionable to spend an evening in the Quartier Saint-Germain-des-Prés, where you can see Jean-Paul Sartre and the existentialists and various poets and painters.* » Suivent des indications publicitaires concernant respectivement « Les Soirées existentialistes » *(An evening with the existentialists)* et « Les Cafés littéraires ». Nous y apprenons notamment qu'il y a chaque soir des *dîners exotiques* à la Rose Rouge (celle de la rue de la Harpe) et des *conférences littéraires* chez Lipp les mercredi et samedi à 18 heures.

CLAUDE MAURIAC.

SPECTACLES

ANOUILH EST UN AUTEUR COMIQUE.

C'est une bonne idée qu'a eu Anouilh de vouer son théâtre au rose et au noir. Au moins le public a-t-il l'occasion d'occuper les entractes à résoudre cette grave question : est-elle rose, est-elle noire? Corneille a voulu écrire des comédies et Molière jouait la Mort de Pompée *qu'il eût rêvé d'écrire. Malgré* Antigone, *en dépit de* Médée, *en dépit de* Jézabel, *Anouilh sait bien qu'il est l'auteur du* Bal des Voleurs, *et il ne rougit pas de s'envelopper dans le sac de Scapin. C'est du côté de Feydeau, du côté de Labiche, du côté de Molière, qu'il cherche sa place. Son théâtre le montre, et lui-même l'avoue. Ces grands thèmes tragiques, celui*

d'Orphée, comme ceux d'Antigone ou de Médée, il les adopte et les renouvelle par le regard déformant qu'il porte sur eux. Les dieux sont absents de ses tragédies, et si le chœur paraît, il ne chante jamais. De même le langage d'Anouilh a-t-il moins la dureté et l'éclat du langage tragique que la précision et la rapidité d'un langage de théâtre. C'est l'évidence.

*Le malaise, la honte qu'éprouvent quelques spectateurs, parmi les moins sots, d'*Ardèle ou la marguerite, *comme le sérieux avec lequel un des comédiens risque de s'acquitter d'une partie de son rôle, demandent pourtant une explication. Quand Anouilh met en scène de vieilles douairières, riches, ridicules et au cœur bête, si méchant et bête lui-même que puisse être le public, il ne se tient pas pour solidaire des vieilles douairières. Leur advienne que pourra. L'hostilité au monde de l'argent à laquelle Anouilh donne cours lui acquiert d'ailleurs la sympathie de la quasi-majorité des salles (les riches fréquentant très peu le théâtre, surtout lorsqu'ils n'y sont pas invités), et par conséquent le public n'est pas engagé dans ce que le spectacle pourrait lui offrir de désagréable et d'odieux. Il rit* des autres. La Marguerite, *qui laisse de côté l'argent et traite d'une passion beaucoup plus largement répandue, prend moins le public à témoin que pour cible. Elle le force à rire de lui. Que le général libidineux soit un peu plus général et un peu plus libidineux que beaucoup de généraux, que le plus jeune de ses fils, qui commence à peloter la bonne, soit un horrible petit singe, que le ménage à trois (ou quatre) soit si exemplaire que bien peu de ménages à trois puisse prétendre à tant de perfection logique dans l'organisation de leur désordre, que la vieille fille soit bossue, et que toute l'aventure se déroule dans un salon rococo, au plus beau temps de la Belle Époque, quand les automobiles perdaient la tête à la vitesse de cinquante kilomètres à l'heure, ne change pas grand-chose aux intentions d'Anouilh. Il se moque de vous. Vous avez ri. Il a gagné. Mais l'erreur serait de prêter à Anouilh je ne sais quelle philosophie ou morale sommaire. Par exemple, le général en retraite, qui, au lendemain de* La Marguerite *se retiendrait de caresser sa bonne aurait encore un peu plus de sottise qu'on ne lui en prête. Il faudrait avoir les yeux dans la poche, et donner raison à Anouilh bien au-delà de ce qu'il souhaite, pour voir dans* La Marguerite *une théorie de l'amour au lieu d'y voir une théorie, remarquable-*

ment appliquée, du théâtre comique. La tragédie, sacrée (et non chrétienne) par nature, demande la participation des divinités du ciel et de l'enfer ; la comédie demande seulement aux spectateurs de bien vouloir approcher, par ce petit escabeau qui, pendans les répétitions, permet aux comédiens le passage de l'orchestre à la scène. Pour effeuiller la marguerite, ils viennent nombreux.

*Il se moque de vous. Se moque-t-il de lui? La présence de l'*Épisode de la vie d'un auteur *aux côtés de* La Marguerite *permet de se poser la question. Elle ne permet pas d'y répondre. « Qui veut comprendre le poète, dit Gœthe, doit aller dans la maison du poète. » Beaucoup plus solidement que nulle autre, la maison d'un poète dramatique est fermée. Il ne dit jamais : je. Comment il rit de lui-même, cela est son secret. Secret qui n'a pas fini de donner au rire de Molière (et non à son théâtre, quand on cesse, ainsi qu'on doit, de le rapporter à lui) sa gravité prodigieuse. Je m'aperçois que je connais de trop près le visage penché d'Anouilh pour vous entretenir de son théâtre. De cette habileté avec laquelle il sait maintenant faire entrer et sortir à point des personnages, rebondir une intrigue, ou de cette science avec laquelle il sollicite et déroute l'attention, quel usage fera-t-il?*

Il n'est pas d'autre écrivain français vivant qui soit exclusivement, comme lui, dévoué au théâtre. Si La Marguerite *signifie quelque chose, au delà du plaisir que le public y trouve, ce ne peut être que le sérieux avec lequel Anouilh a décidé de ne pas être « sérieux », et, ses doigts guidant les ficelles de ses marionnettes, de se tenir du côté des danseurs. Or, dans le succès que les critiques ont réservé à Anouilh, perce le regret qu'il ne soit pas un calculateur.*

MICHEL BRASPART.

LA RONDE DES BALLETS

I. — Cependant que l'O.N.U. dépossédait la musique et la danse du vaste cadre de Chaillot pour l'offrir à des vedettes d'un autre ordre, la réapparition au théâtre des Champs-Élysées du ballet londonien « Sadler's wells » allumait les

premiers feux de la nouvelle saison lyrique. La sympathie et la curiosité que les précédents spectacles des « Sadler's Wells » avaient suscitées leur assurait un climat très favorable. Or, il faut loyalement le reconnaître : leur programme de présentation n'a pas été sans décevoir pour partie. Et ceci, au moment même où nos propres ballets de l'Opéra remportaient, outre-Atlantique, de justes triomphes, après avoir, durant l'année, fourni à Paris un effort sans précédent.

Les troupes de danseurs se multiplient, les publications consacrées à la danse fleurissent : et le public témoigne d'une ardeur et d'un appétit insatiables.

II. — Ce qui nous a, pour bonne part, gêné lors de la première soirée des « Sadler's Wells », c'est l'absence presque continue du lyrisme (et ceci plus encore que certaines insuffisances techniques), surtout pour le ballet de Strawinsky et la mise à la scène des *Variations Symphoniques* de César Franck.

Les « Sadler's Wells » avaient précédemment réalisé des présentations infiniment intéressantes par le sens pittoresque, La qualité de la pantomime, et un style savoureux dans son originalité : ainsi : *Miracle in the gorbals* et *The Rake's progress*. On y décelait certes à plus d'une reprise l'influence des ballets Joos, mais avec une supériorité de métier et un sens de la diversité affirmés. Car l'art des Joos a créé un chef d'œuvre, — leur chef d'œuvre — : la *Table Verte*. Œuvre qui, d'ailleurs, reste plus que jamais d'actualité en ce temps où se multiplient les conférences internationales sous un ciel chargé d'angoisse : on se souvient du burlesque « tango des diplomates » brusquement interrompu par le claquement tragique des armes à feu et la mise en marche de l'espèce de robot monstrueux qui symbolisait la guerre. Cette stylisation d'événements présents, cette nouvelle « Danse macabre » lancée sur le monde en déroute a constitué une synthèse étonnante de l'art des « Joos » en dehors de quoi ils ne nous ont apporté que des réalisations de second ordre.

III. — Ce premier spectacle des « Sadler's Wells » s'ouvre sur les *Scènes de Ballet* de Strawinsky (1944). Je suis de ceux qui, s'étant battus avec l'ardeur de la jeunesse dans cette même salle des Champs-Élysées pour la création du bouleversant *Sacre du Printemps*, se demandent avec angoisse comment le compositeur du *Sacre*, de *Petrouchka*, des *Noces* a pu évoluer pour aboutir à des œuvres aussi décevantes que ces *Scènes de Ballet*? L'affirmation de banalités mélodiques,

presque agressives à force d'être banales, alternant avec des enchaînements de dissonances inutilement cruelles : tout cela n'offrait au chorégraphe qu'une pauvre matière. Frédéric Ashton n'en a effectivement tiré qu'un spectacle qui reste dépourvu d'attrait, malgré l'effort des artistes — la bien dansante et charmante Margot Fonteyn en tête — et leur discipline irréprochable.

Avec *Checkmate*, nous connûmes d'autres satisfactions, le plateau devenant un échiquier sur lequel les danseurs figurent les pièces et les pions (l'idée n'est pas nouvelle, mais a été heureusement utilisée), une partition développée et très riche en accents rythmiques d'Arthur Bliss, mise en valeur par le chef remarquable qu'est Constant Lambert, une chorégraphie infiniment intelligente et séduisante de Ninette de Valois, justifient un vif succès. D'une interprétation nombreuse et très « au point », se détachait Pamela May, la « Reine noire » aussi belle de corps que d'attitudes, et d'une personnalité dramatique frappante.

Hélas! le spectacle devait se terminer avec les *Variations Symphoniques* de César Franck... Pour aborder une œuvre de cet ordre et lui superposer une chorégraphie, il faudrait une sensibilité à la fois pudique et ardente. Je pense que cet être avant tout spontané, mais inspiré, et qui nous a prodigué de si nobles visions : Isadora Duncan, aurait pu nous émouvoir au service de telle musique. Au contraire, nous nous sommes heurtés à une parade géométrique et sans élan : trois garçons, trois filles, travestis en moniteurs de Joinville et en tenniswomen qui, imperturbablement, sur les grandes effusions franckistes ont figuré un divertissement sportif aussi éloigné que possible de la couleur et des aspirations de l'œuvre. Le grave, c'est que le programme annonçait avec sérénité : « C'est l'un des ballets les plus beaux et les mieux réussis de la compagnie. »

Eh bien, non! mille fois non! Sur ce terrain, et en loyale sympathie, n'hésitons pas à dire à Frédéric Ashton, chorégraphe de Strawinsky et de Franck : « Casse-cou! Vous nous semblez perdre un temps précieux et de sincères efforts en tâches stériles. Que vos recherches s'orientent à nouveau dans la voie que les moyens mêmes de votre troupe vous assignent. Ou, alors, n'hésitez pas à venir étudier des modèles d'esprit poétique en notre Opéra, qui, depuis la triomphante rentrée de Serge Lifar, a confirmé avec un éclat multiplié sa précellence chorégraphique. »

IV. — Car la supériorité actuelle des ballets de l'Opéra ne se discute pas plus que celle de notre vignoble. Quelle joie sans réserve de pouvoir le proclamer, en un temps où nous n'avons que trop perdu de nos anciennes fiertés, où, rien que sur le plan théâtral, nous assistons à la mise en sommeil de la tragédie, — faute de tragédiens; et où le grand répertoire lyrique manque constamment d'interprètes. Au contraire, notre troupe de ballet (et ceci bien qu'elle n'ait pu voir rentrer encore quelques-unes de ses plus brillantes étoiles : une Solange Schwartz, un Peretti, et cette belle Kergrist qui, à l'Opéra-Comique, connaît les plus légitimes succès) présente un ensemble incomparable à tous égards, et qui bénéficie de décors, d'éclairages, avant tout, d'un orchestre! conspirant à la perfection. C'est sans doute — René Dumesnil, avec son autorité avertie, a eu raison de le souligner à nouveau — ce qui rend, à nos yeux, toute comparaison dangereuse avec les autres troupes, quelles que soient leurs mérites respectifs. Et il en est passé, ces mois derniers, entraînées dans la ronde des ballets : Ballets de Paris, Ballets Russes de Basil, Ballets de Monte-Carlo!... etc., d'ailleurs toutes intéressantes par certains points.

V. — A l'Opéra, l'effort exemplaire et patient de Lifar et de ceux qui l'assistent si heureusement, Administrateur général en tête, a su conjuguer les plus heureuses traditions de la danse classique avec un esprit de renouvellement constant. Cet effort a porté des fruits d'or : aussi avons-nous, pour cette seule saison 1947-1948 qui restera mémorable dans l'histoire de notre Académie Nationale de musique et de danse, assisté à un épanouissement magnifique : cinq créations, (les *Mirages* de Sauguet, les *Malheurs de Sophie* de Françaix la *Pavane pour une Infante défunte* de Ravel, *Zadig* de Petit, *Escales* d'Ibert), des « reprises » considérables (le *Chevalier et la Damoiselle*, *Petrouchka*, *Daphnis et Chloé*, *Boléro*, les *Santons*, *Salade*, *Sylvia* avec une nouvelle chorégraphie... etc.), le répertoire étant maintenu et constamment réanimé.

Quatre étoiles femmes (Chauviré, Darsonval, Vaussard, qu'a rejointes légitimement Micheline Bardin dont les créations au cours de l'année ont été aussi diverses que remarquables), quatre étoiles hommes (Bozzoni, Kalioudjony, Renault, Ritz), suivis de près par les premières danseuses (Lafon, Bourgeois, Moreau, Guyot) et les premiers danseurs (Golovine, Andreani et Bari) brillent à la tête d'une troupe exceptionnelle. Qui a pu assister à ce triomphal « Défilé du Corps de Ballet », pré-

senté en utilisant les profondeurs additionnées de la scène et du foyer de la danse, édifiées à cette fin dans un même axe par Charles Garnier, a ressenti un choc réel devant cette présentation inégalable d'une véritable foule disciplinée, hiérarchisée par le talent tout en communiant dans la même ferveur.

Le retour de Serge Lifar a permis à son indiscutable génie de « choréauteur » de s'affirmer à nouveau sous tous ses aspects. Mais, dès à présent, il apparaît qu'il a rejoint avec les *Mirages* cette cime qu'était *le Chevalier et la Damoiselle*. Sur une partition très réussie de Sauguet, il a édifié un édifice chorégraphique sans faille : depuis la saisissante variation de l'*Ombre*, où Chauviré a fait une si belle création, jusqu'à cette vaste page de la fin de l'œuvre, le « lever du Jour », tout là dedans, est enchantement.

VI. — A propos de la très séduisante musique de *Mirages*, l'on peut constater une fois de plus qu'une bonne part du peloton de tête de nos compositeurs actuels (je parle de la génération « moyenne »), ayant depuis un quart de siècle abordé le théâtre lyrique n'y a guère connu que des « infortunes » diverses. Or, elle s'est affirmée nettement supérieure lorsqu'il s'agit de musique chorégraphique. La limite de leur souffle, l'orientation même de leurs recherches n'ont guère permis à ces musiciens, semble-t-il, d'être à l'aise dans le domaine du drame lyrique et de la fresque symphonique, — notre grand Honegger excepté. Par contre, ils ne cessent d'apporter aux chroréauteurs une matière dont on doit saluer la grâce et l'éclat. Ainsi donc, Sauguet, Poulenc, dont il est permis de préférer les délicieux *Animaux Modèles* aux *Mamelles de Tirésias*, Jollivet, qui a si bien réussi le commentaire humoristique de *Guignol et Pandore*... Milhaud lui-même, dont *Salade*, malgré la confusion du chant et de la danse, offre une autre saveur que *Maximilien*. Et l'on pourrait multiplier ces exemples. Mais n'oublions jamais le postulat légué par André Lerinson : qu'il faut « dans toute création chorégraphique, considérer la danse comme l'élément primordial. »

JACQUES FESCHOTTE.

MORALE ET TRAGÉDIE

Jean Turlais, caporal à la 1re Armée française, a été tué sur le Rhin quelques jours avant la fin des hostilités, à l'âge de 23 ans. Il laisse des poèmes, dont quelques uns ont été publiés sous le titre de Poèmes de Guerre, *un Journal, un fragment de roman et de nombreux essais.*

A l'occasion de la reprise de Fils de Personne, *nous publions celui que Jean Turlais avait consacré à cette œuvre de Montherlant.*

Nous parlons de *Fils de personne*, Montherlant prévoyait que sa pièce ne serait guère comprise. Elle a plu cependant. Certes, il y a beau temps que le public de Giraudoux a renoncé à comprendre, mais ici, c'est la plus dangereuse simplicité qui a pu coïncider avec le succès. Une pièce nue, linéaire, où chaque mot porte et blesse, a pu se concilier ceux qu'elle attaque. Le théâtre est familier de ces malendus : il était toutefois difficile d'en espérer plus bel exemple.

En vérité, le public aime tant à être trompé que ce serait péché de lui refuser cette satisfaction. Depuis que Racine a présenté *Phèdre* comme une apologie de la vertu, les auteurs se sont plu à embrouiller les pistes. Montherlant n'a pas voulu manquer à cet usage. Il laisse le spectateur libre de déterminer si sa pièce vise à présenter un cas ou au contraire à donner une leçon. Sa démarche coutumière l'incline à indiquer que l'une et l'autre hypothèses sont partiellement valables. Mais le Théâtre Saint-Georges, par la voix de sa directrice, prend parti entre les deux solutions, et nie que *Fils de personne* comporte une moralité. La pièce est donnée comme l'exposé d'un cas psychologique; le théâtre se défend d'être une école.

Cette précaution est remarquable. Non en ce qu'elle décèle une tendance du public à laquelle on se conformerait; le public n'a d'autres tendances que celles qu'on lui prête. Mais en ce qu'elle se plie à une présente orientation du théâtre, que l'on semble tenir à confirmer malgré tout. Le théâtre a ses lois, qui varient selon les époques, et que l'on feint de respecter lors même qu'on les tourne ainsi qu'il est fréquent. Au XVIIe siècle, il était convenu que la scène se plaçait au service de la morale. Racine même, offrant en ses tragédies le spectacle des passions les plus impures, ne défaillait pas à justifier son œuvre sur le terrain de la morale, avec une hypocrisie qu'il ne mesurait peut-être pas. Aujourd'hui, l'on tient qu'une pièce doit être amorale, c'est-à-dire pure de tout jugement de valeur, sous peine de tomber dans un genre mineur et méprisé. Le théâtre se refuse à servir, et referme sur lui-même la courbe

de son dessein, Montherlant, écrivant une pièce de moraliste, accepte de la renier en tant que telle.

Nous avons parlé ailleurs, à propos de *La Reine morte*, de la parenté qui unit Corneille et Montherlant. Cette parenté apparaît beaucoup plus éclatante encore dans *Fils de personne*. La volonté de hauteur qui anime les personnages de Corneille, nous la retrouvons chez Georges Carrion dans une tonalité à peine différente. Comme Rodrigue, comme Polyeucte, comme Sertorius, Georges, placé devant la nécessité d'un déchirement, choisit le parti le plus « inhumain ». Non plus qu'eux, il ne se voue au devoir le plus impératif, mais bien à celui qui lui permettra d'affirmer le plus hautement et de valoriser par son acte une certaine conception qu'il a de la noblesse humaine. La rigueur, la rigidité cruelles d'Horace et de la Cléopâtre de *Rodogune* renaissent chez Georges Carrion lorsqu'il se meurtrit dans son amour et meurtrit l'être qu'il aime pour se conformer à sa morale singulière. *Fils de personne* porte en sous-titre : *Plus que le sang*. Ce qu'il y a d'insupportable dans le geste de ce père est proprement ce qui, selon Corneille, doit provoquer « l'admiration ». De tels héros sont trop étrangers à l'humanité courante pour se gouverner selon ses lois. La morale qui dicte leurs gestes n'appartient qu'aux personnages royaux; elle est un égoïsme sévère qui constitue l'antithèse même de la lâcheté. Lorsqu'un prince cornélien a dit : « ma gloire », il a prononcé le nom du seul impératif qu'il se puisse reconnaître. Et Georges dit de son fils : « Je l'immole à un principe. Je l'immole à la gloire que j'en ai devant moi-même. » Il peut ajouter ensuite : « Ah! gloire affreuse! », il n'en maintiendra pas moins sa décision.

Il reste secondaire que Montherlant ait voulu ou non faire de sa pièce une leçon donnée au public. L'essentiel est que le ressort de *Fils de personne* soit constitué par une attitude morale, qui est celle du personnage de Georges Carrion C'est dans l'intervention de cette attitude que réside la grande insolence de l'auteur. Que les mobiles de Georges soient inaccessibles aux Français moyens suffit à donner à *Fils de personne* figure de protestation et de défi. Il est impossible de ne pas y voir une revendication en faveur de cette vertu mystérieuse que Montherlant nomme la *qualité* et dont avec passion nous reconnaissons les voies au travers de son œuvre, qui est, toute, celle d'un moraliste. Si *Fils de personne* nous a tant touché, ce n'est pas seulement à cause de sa violence dramatique, c'est d'abord pour ce que nous y avons trouvé de hauteur et de mépris. Cette pièce est destinée aux quelques hommes de notre peuple qui ont conservé le goût de respirer haut. Elle témoigne pour les solitaires, pour ceux qui partagent l'irrémédiable folie de Georges.

Et c'est pourquoi, bien plus que par son cadre accidentel,

elle est liée à notre temps. Elle lui appartient, comme l'envers d'une tapisserie, en contre-dessin, est encore cette tapisserie. Chez Corneille, la noblesse d'âme était naturelle, et partagée par tous les protagonistes. Ici, elle est réservée à un seul homme, en réaction contre l'atmosphère ambiante. Georges Carrion s'oppose à ce qui l'entoure; à Gillou et à Marie, mais aussi à l'ensemble de ses compatriotes. En face de la médiocrité, il pose la grandeur; en face de l'indulgence, il pose la sévérité. Les vertus dont nous allions contempler l'image dans notre Plutarque, Montherlant nous les montre en mouvement dans la France de l'armistice. Car c'est là qu'elles prennent tout leur sens, c'est là qu'elles sont urgentes.

Montherlant écrit de Georges dans sa préface : « Ce Jacobin (auquel j'imagine volontiers un passé politique; auquel, un instant, j'ai songé à faire dire : « Je suis la révolution »)... » Il règne dans *Fils de personne* un rude parfum de civisme. Le souci de la nation y affleure constamment. Nous retrouvons le ton et les préoccupations de l'*Equinoxe de septembre*. Mais il faut prendre garde de confondre le civisme qui apparaît parfois dans l'œuvre de Montherlant avec le patriotisme ou avec le nationalisme. Le patriotisme est un sentiment, le nationalisme est une opinion et une attitude; le civisme est une vertu et un comportement. Au même titre que l'honneur, il appartient aux âmes bien nées et reste affaire individuelle; ce n'est pas un mouvement collectif Le civisme de Georges doit donc être aussi incompris que sa hauteur. Lorsque Georges s'écrie : « Contrairement à ce qu'on ânonne de toutes parts, il n'y a plus aujourd'hui en France, pour sauver l'honneur, que les individus, et les individus tirant sur l'exceptionnel », le public applaudit, croyant entendre un éloge de l'anarchie; alors que Georges renvoie dos à dos les médiocres bêlants et les amateurs de désordre. Ce désordre que l'on appelle individualisme est la pire des facilités. En appelant aux individus d'exception, Georges songe à des visages durs, fermés sur leurs exigences. Il repousse en son fils le visage de la veulerie.

L'amour paternel a beau être un sentiment quasi universel, parfois très profond, sinon très vif, et jouer un rôle primordial dans une vie d'homme, il n'a jamais, ou presque jamais, reçu l'investiture littéraire. Il est resté défavorisé, nous ne disons pas par rapport à l'amour, mais par rapport à l'amour maternel, à l'amour fraternel, et même à l'amour filial (Antigone), alors que ce dernier est incomparablement plus rare et moins fort. Il semble qu'on ne sait quelle pudeur, on ne sait quelle crainte aient interdit aux écrivains de s'approprier cette passion trop simple, trop parfaite. Une tragédie de l'amour paternel déconcerte par son caractère insolite. Elle semble d'abord fausse au théâtre, tant ses données sont vraies et quotidiennes dans la réalité. C'est le propre des chefs-d'œuvre de surprendre en

révélant l'évidence. *Fils de personne* a cette audace et ce bonheur. La douleur du père restera longtemps couchée sur notre poitrine, et l'image de cet homme déchiré n'est pas près de quitter nos paupières. Il est un instant dans *Fils de personne* qui a fait monter en nous un bouleversement comme le théâtre en impose rarement. C'est à la fin du troisième acte, alors que Georges, repris par sa tendresse, s'ouvre à son fils et lui parle longuement; tout peut encore être sauvé; mais Gillou fait un simple petit geste, il tourne la page d'un magazine ouvert devant lui : il n'écoutait plus. Cette minute atroce et irrémédiable se conclut dans un terrible transport du père, dans quelques phrases d'une violence insoutenable, où la déception, la colère, une ironie désespérée composent un éclair unique et fulgurant. L'enfant est condamné.

L'on a reproché à Montherlant d'avoir fait de Gillou le bâtard de Georges, et non son fils légitime, disant que faciliter ainsi la séparation des deux êtres amoindrissait la tragédie. Il nous semble au contraire que cette circonstance restitue au drame sa pureté, en le plaçant au-dessus des contraintes sociales. Elle est conforme aux règles du théâtre. Georges ne pouvant matériellement se séparer de Gillou, leur scission morale eût créé entre eux une situation assurément intéressante, mais que seul le cadre d'un roman eût pu enserrer. Ce roman a d'ailleurs été ébauché par Montherlant dans *Paternité et Patrie*. Mais la tragédie exigeait une autre optique, des conventions particulières; elle imposait à l'action un autre déroulement. Georges aime Gillou autant que s'il était son fils légitime. Et au théâtre, cet amour seul, exclusivement de tout lien social, a le droit d'attacher l'un à l'autre les deux êtres. Il faut que ce qui a été noué par une passion humaine puisse être dénoué par une passion plus forte. Le conflit doit pouvoir être résolu dans les faits au moment même où il l'est dans le cœur et l'esprit du personnage moteur. Georges doit être libre d'agir selon son choix.

Plus profondément, il doit aussi être intérieurement libre de choisir. Ici revient l'opposition entre la tragédie racinienne, où l'homme subit son destin, et la tragédie cornélienne, où l'homme reste son propre maître. Un drame où la morale joue un rôle prépondérant doit laisser entière la liberté humaine. La fatalité est abolie là où l'homme se gouverne selon une attitude morale. Nulle part l'homme n'est plus libre que chez Montherlant. Et c'est encore en quoi il se manifeste moraliste. La tragédie du *Fils de personne* n'est possible que parce que, intérieurement comme extérieurement, Georges est maître d'abandonner Gillou. La liberté est sa condition et son ressort.

C'est contre Gillou que cette liberté s'exerce. C'est autour de Gillou que tournent le drame et ses thèmes. Comme Britannicus, son frère aîné (à peine : Gillou a quatorze ans, Bri-

tannicus en a quinze), l'enfant sera sacrifié par des volontés plus fortes que la sienne, et qui se le disputent. C'est tout le problème de l'éducation que pose *Fils de personne.* « La plupart des enfants, en France, sont des enfants abandonnés. Ou bien on ne s'occupe pas d'eux. Ou bien on s'occupe d'eux si mal. Ou bien on s'occupe d'eux pendant quelque temps, avec intelligence, et ensuite on les abandonne. » Dans sa médiocrité (mais qui sait? qui peut préjuger de son avenir?), dans sa bonne volonté aussi, l'enfant reste seul, irrémédiablement. Son père le sacrifie à sa gloire; sa mère le sacrifie à son amant. Fils de personne. Et autour de lui, nous apercevons le troupeau confus des jeunes Français, qui ne sont que des enfants abandonnés, « des enfants morts, les enfants morts sous les coups de leurs parents. »

JEAN TURLAIS.

PROMENADES

UN PONT DEMANDE UN GARDE-FOU

De ma fenêtre, je vois un pont de pierre qu'on répare. Il avait été écrasé en 40. On l'a réparé; mais redétruit en 44. Voici une bonne nouvelle : dans quelques jours il sera fin prêt.

Une autre bonne nouvelle : d'une étude publiée par un hebdomadaire français, mais dont l'auteur est américain, il ressort qu'en cas de guerre mondiale « nous n'avons rien à craindre ».

Je la connais très mal, l'histoire de mon pont. Sans doute, si on le cassa en 40, ce fut pour arrêter l'ennemi de la civilisation. Si on le recassa en 44, ce fut pour chasser l'ennemi de la civilisation. Enfin, l'ennemi de la civilisation étant écrasé, on s'est mis à rebâtir le pont.

A lire de plus près l'article de l'expert américain, la bévue que j'ai commise apparaît grossière. « Nous n'avons rien à craindre » figure bien dans le texte, mais « nous », ce n'est pas nous, ce sont les Américains.

La rue qui débouche vis-à-vis le pont, depuis quatre ou cinq siècles s'appelle : « Rue du Pont Neuf. » Un slogan qui, de nouveau, sera vrai dans quelques jours. Tout frais, d'un blanc à peine rosé, il ne rebutera pas le regard parce que, dans ce pays-là, il est impossible de faire vieillir la pierre et l'on risque toujours — de loin — de confondre une façade Renaissance avec le castel d'un B. O. F. mégalomane.

Il est probable que, le jour où l'on inaugurera ce pont, on se sera mis d'accord. Car autant ne pas se faire d'illusion : bien des détails clochent encore, et la presse ne peut le dissimuler. Il subsiste, entre les états-majors, des querelles de préséance, infimes peut-être, mais qui risquent toujours de s'envenimer : un incident est si vite arrivé. Néanmoins, sans pécher par excès d'optimisme, on peut espérer que d'ici l'achèvement du Pont-Neuf, les officiers généraux de Terre, Mer et compagnie de l'Occident atlantique et civilisé, se seront mis d'accord sur la coupe d'un front new-look et réparti, sans hésitation ni murmure, les G. Q. G., les P. C., les Cadillacs — et les droits de priorité sur les lignes de repli stratégique.

D'ici là, il faut espérer aussi que les Américains auront cessé de soupçonner nos chefs de cabinet de revendre les armes au marché noir, et qu'ils nous en auront expédié, au lieu d'un corned-beef qui mettait en péril les intérêts de notre paysannerie, des tonnes bien astiquées et pommadées, à faire monter le sang à la bouche. Puisque nous allons avoir l'honneur de combattre pour défendre le Reader's Digest contre le matérialisme dialectique, il est juste de nous donner de quoi faire du bruit plusieurs jours, de ne pas nous limiter à nos seuls éléments colombophiles, grossis peut-être du G. D. T. A. (Gang des Tractions Avant) (1).

Ce qui refroidit les Américains, c'est qu'armées ou non, nos vaillantes phalanges (anglo-franco-franquisto-bénéluxines) seront écrasées très simplement par la poussée russe. Sur ce point, l'expert américain dont je viens de lire l'article est formel. Il affirme même qu'il n'y avait en Europe qu'une armée de taille à résister, c'est feu la Wermacht, sans d'ailleurs préciser à la suite de quelle tragique méprise c'est cette brave petite armée-là qu'on a passée au laminoir. Donc, pour en revenir aux armes américaines que nous aurions reçues, elles tomberaient

(1) Depuis que cet article a été écrit, le G.D.T.A a fait, parait-il, un Kommando à Turin qui nous venge du coup de poignard dans le dos.

fatalement entre les mains de l'ennemi public (n° 2) de la civilisation; ce qui n'est pas le but proposé.

Je crois savoir qu'un arrangement est en cours, que la poire serait coupée en deux. On nous enverrait quelques armes démodées, et qu'est-ce qui serait bien attrapé, au moment de faire main basse dessus? L'ennemi de la civilisation (n° 2). Quant à nous, nous aurions tout de même fait figure honorable dans le baroud d'honneur. Les Américains peuvent d'autant moins nous refuser ce dernier petit plaisir, qui ne fait de mal à personne, que déjà, en 44, ils enjoignaient à leurs soldats de respecter, si cocasses soient-elles, les superstitions des Européens.

Après cette honorable partie de campagne, nous serons donc occupés par les Russes. « Alors, conclut l'expert, les États-Unis devraient détruire les villes d'Europe et d'Asie par les armes atomiques. » Il met en tête du futur palmarès Calais, Paris et Bruxelles.

Paris, Calais, Bruxelles et compagnie, on s'occupe de vous. C'est comme si vous les aviez, vous pouvez les sentir pendre au bout de votre nez, les décorations, les citations, les oraisons funèbres (optimistes, et avec le mot pour rire, façon E. U.). Jolie carrière pour le survivant, s'il y en a un, de l'une de ces villes : on se battra, Outre-Atlantique, pour l'adopter. Ah! ce survivant! Le Reader's publiera de touchantes anecdotes sur le chien de sa grand-mère. On l'arrosera de confettis dans les rues de New-York. Ses reins serviront de réclame à des bretelles, sa chance à un produit de beauté. Il incarnera Charles Martel dans un film où Hollywood mettra en valeur tous les châteaux et cathédrales de la vieille Europe qu'il a gardés prudemment en liège, en stuc, en staff et en carton.

Malheureusement, mon pont est trop modeste pour avoir là-bas son effigie, et trop baroque aussi, avec son arche qui date encore de François Ier, les deux arches 40 qui copient l'arche François Ier, et les autres, qui copient les arches 40. Certes, quand un aviateur nègre l'écrasera, il en tirera tout de même une décoration, et peut-être une prime. Ça n'ira pas plus loin que ça. Ça n'ira pas plus loin qu'une décoration sur une poitrine qui, les jours de permission, fera son effet dans une petite ville américaine. Car, pour peu que vous vous inquiétiez du sort de la statue de Lincoln, soyez rassuré, « si, en dépit de tout cela, une guerre éclatait, l'issue n'en serait pas douteuse, nous la gagnerions. Notre pays, nos villes et nos centres industriels ne seraient pas touchés ». « Nous », ce n'est toujours pas nous.

En bref, il s'agit pour nos alliés d'une expédition coloniale, meurtrière certes, mais qui ne touche pas le train-train (preuve qu'il y a plus de façon qu'on ne croit d'être isolationniste), quelque chose dans le genre de notre expédition de Madagascar.

Comme vous le voyez, si on discute encore sur les détails, on est d'accord sur un point : le champ de bataille. On l'a loué d'avance. On a loué le même parce qu'il a fait ses preuves. On paye la location avec des produits vitaminés et de la pénicilline.

*

J'en étais là quand il m'a semblé que la cadence cristalline des tailleurs de pierre qui besognent contre l'arche se ralentissait. Soupçonnant une grève perlée, je me suis penché à la fenêtre : le soleil tapait dur, l'heure du déjeuner approchait et l'ardeur des tailleurs s'en ressentait tout bonnement.

Mais ils tapaient toujours, et j'en fus tout à coup terrifié. D'abord, ce spectacle était absurde ! Est-ce qu'on fignole des pierres sur un champ de bataille? Outre le malaise que procurait ce numéro surréaliste, c'était mortellement dangereux ! Une telle provocation dépassait de loin tous les paris stupides. Pour peu qu'on laissât faire ces ouvriers, le pont allait être utilisable... vous voyez d'ici le résultat : ce petit bourg bien peinard servirait de cible aux bombes atomiques ou non. On le ratatinerait pour avoir la peau de son pont.

Évidence soudain aveuglante : partout en France on construisait des ponts, on édifiait des barrages, redressait des transformateurs et équipait des usines. Si c'était pur goût du risque, qu'on invite les candidats au suicide à aller jouer ailleurs pendant qu'il en est temps encore.

Car vous êtes bien d'accord? Notre dernier atout est de tout casser nous-mêmes bien proprement pour éviter que cela ne nous tombe sur la tête. En pièces les ponts, les barrages, les transformateurs et les usines. Ensuite, comme nous aurons des loisirs, nous les passerons à marquer, en quatre ou cinq langues (quatre ou cinq langues valent mieux qu'une) sur de grands écriteaux destinés aux avions : « Inutile de raser le pays, l'indigène s'en est chargé. »

*

La guerre est inévitable, nous laisse-t-on entendre chaque matin, et si guerre il y a, concluent les experts, l'Ouest-européen

y passera. Peut-être y aurait-il une solution. Je vous l'offre entre parenthèses, et pour ce qu'elle vaut; j'ignore en effet tout de la diplomatie, mon seul savoir se bornant aux souvenirs de quelques livres blancs, jaunes ou noirs, où les rapports des ambassadeurs me parurent si niais que j'en admire encore des gens capables de jouer les caves avec un pareil brio.

Ma solution est d'autant plus humble que des gens « compétents » se sont tordus d'attendrissement devant ma naïveté lorsque je la leur eus exposée. Elle préconise, au lieu d'aller pousser du nez dans les affaires de Berlin et de Palestine, de proposer aux deux grandes puissances la neutralisation de cet Ouest-européen dont elles prennent déjà les mesures pour les passer à Borniol.

Primo, m'a dit l'un, les deux grands n'accepteront pas, parce qu'ils sont sociables et aiment jouer avec les enfants. Sur ce thème, il a poursuivi en dégageant d'importantes vues politiques. La crise mondiale m'apparut proche parente de ces haines villageoises qui, en attendant de s'exprimer sur leur véritable objet, font des victimes parmi les animaux domestiques : ah! tu m'as empoisonné mon chien, voilà ce que je fais des reins de ton chat! Ah! tu as rétabli l'ordre à Varsovie! Attends que je le rétablisse à Athènes!

Secondo, m'assène un autre, si les deux grands acceptaient de reconnaître cette neutralité, cela ne ferait qu'un chiffon de papier de plus. Le troisième m'a parlé de l'honneur. Il paraît que nous avons déjà un curriculum chargé et que si, après avoir manqué, à Munich, une occasion superbe de faire la guerre, en juin 40, de la continuer sans armée, nous prétendions maintenant jouer les neutres, nous ne pourrions plus aller dans le monde.

Ils sont donc retournés à leurs discussions qui consistaient à savoir si l'ennemi de la Civilisation était ceux dont les sketches de Sartre dénoncent la méchanceté à l'égard des nègres, et « Le Mur invisible », la barbarie à l'égard des Juifs, ou ceux dont, chaque jour, les journaux bien pensants nous apprennent qu'ils donnent des directives à leurs compositeurs et censurent Walt Disney.

★

La rue du Pont-Neuf monte derrière l'église. J'y ai trouvé un petit garçon qui, un pot de lait à la main, désignait le clocher à un autre petit garçon.

— Tu vois, disait-il, derrière, beaucoup plus loin, il y a

l'Amérique. En ce moment, il est midi, pour eux, pendant ce temps-là, il est minuit. Nous, il fait clair, mais pendant ce temps-là, il fait noir chez eux, on voit le soleil, nous, et pendant ce temps-là, eux, ils voient...

Au-dessus des pois de senteur d'un petit jardin jaillit le visage d'une femme sans âge.

— Et pendant ce temps-là Guy parle, parle, parle, et pendant ce temps-là, sa maman attend le lait.

Pas de doutes là-dessus, aucun des trois interlocuteurs ne possédait un avion tout prêt à les mener là où « les villes ne seront pas touchées ». Ils se trouvent en France, et bien attachés. Bien attachés à cet Ouest-européen promis à l'implacable ravage de la B. A. (lisez Bombe Atomique, ou encore, Bonne Action, mais alors, avec l'accent américain), et sans fureur, tranquilles, souriants ils s'émerveillent de la rondeur de la terre et se préoccupent du retard d'un demi-litre de lait.

Devant pareille impavidité, les caïds du saut de la mort, les motocyclistes volants, les toréadors et les explorateurs sous-marins n'ont plus qu'à tirer les engins divers qui leur servent de couvre-chef.

Car cette guerre (une guerre dont tous les journaux m'entretiennent, que, dans tout discours, les chefs d'État se croient tenus d'évoquer — j'allais dire invoquer — comme jadis la démocratie, cette guerre que je n'ai tout de même pas inventée) serait mieux qu'atroce. Je m'excuse d'avoir l'air de faire une découverte en rappelant Iroshima, mais, à notre époque, les portes ouvertes sont les mieux défendues.

★

Pour arriver chez la marchande de journaux avant midi et demi, instant fatal de la fermeture, j'ai hâté le pas. Ma montre était pessimiste et, de loin, je cherchais à distinguer si le bec de cane était enlevé, mais le monument aux morts obstruait ma vue, un monument compliqué, comme les petits hôtels qui ont réussi, par de multiples annexes pour les déportés, pour les F. F. I., pour les F. F. L., pour ceux de 40, etc.

La librairie était encore ouverte, et ma demi-douzaine de quotidiens et d'hebdomadaires se prélassaient dans la guerre, pour ne pas changer. Il y avait tout de même d'autres nouvelles, accompagnées de photos : Mme Roosevelt, à Paris, enthousiasmant un auditoire savant par de jolis aperçus sur les droits de l'homme; Churchill, tantôt en slip, jouant avec un caniche sur une plage de Monte-Carlo, tantôt se faisant religieusement

applaudir dans un restaurant; de Gaulle acclamé par la foule.

J'ai poussé un rude soupir de soulagement, du genre de « c'était un rêve, je n'étais pas ligoté sur les rails, mais bien tranquille au fond de mon lit ». Car il était évident que si, demain, l'Europe devait être rasée, ces messieurs dames ne seraient pas au milieu de nous, occupés à faire des ronds de jambe et des sourires modestes de virtuose, à se taper sur les pectoraux comme Cerdan, à répéter avec une charmante simplicité : « Non, nous n'avons fait que notre devoir, ne nous remerciez pas. » Car il est bien évident que ces bienfaiteurs du monde civilisé n'auraient pas le front de venir se faire adorer par nous si le seul résultat des cinq ans de massacre auquel ils présidèrent n'était, après une horrible petite pause, et un changement de partenaires, qu'une reprise du massacre à la puissance *n*. C'est Roosevelt, Churchill et, mutatis mutandis, de Gaulle, qui ont pris la responsabilité de la politique alliée. Si cette politique menaçait d'aboutir, dans l'année qui vient, ou dans la suivante, à la réduction de l'Europe occidentale à ses caractères géologiques, vous pensez bien qu'ils ne seraient pas si fiers, que de Gaulle se serait engagé à la Légion Étrangère, que Mme Roosevelt serait entrée dans une maison de retraite, que Churchill se serait rappelé que Sainte-Hélène fait encore partie des débris de l'Empire Britannique. Car, pendant des années, ces personnages nous ont expliqué, parmi le fracas de nos ponts, de nos usines, de nos maisons et de nos parents écrasés, qu'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs. Si seuls les œufs étaient cassés, si l'omelette n'était pas faite, si dix fois plus d'œufs étaient encore nécessaires, non, il tombe sous le sens que ces cuisiniers criminels iraient jouer à la Mère Poulard ailleurs, ou bien sauraient se rappeler à temps que, bien qu'il ne fût pas japonais, Vatel...

Cela tombe sous le sens, cet expert américain dont l'article m'a agité le sang est un humoriste habile. Je suis joliment tombé dans le panneau! On ne m'y prendra plus. Je saurai, désormais, que c'est pour tromper l'ennui d'une paix trop prospère et trop douce que les sommités militaires américaines étudient l'anéantissement de nos villes, que Churchill chante un hymne à la B. A., que de Gaulle envisage notre rentrée en guerre, qu'en vieux copains, on se couvre d'injures à l'O. N. U.

D'ailleurs, tout concourt à dénoncer ce gros canulard de normalien. Il y a quelques jours, les représentants anglais et américains n'assenaient-ils pas sur la tête de M. Vichynski de terribles citations de Lénine, qui, selon eux, prouvaient suffi-

samment que l'U.R.S.S. voulait dévorer l'univers? Or, il y a un grand nombre d'années que Lénine est mort et que son œuvre est connue. Si l'argument, parfois employé, d'une Russie exquise qui serait brusquement devenue très méchante l'année dernière, était sérieux, on n'invoquerait pas, pour l'appuyer, un texte vieux de vingt ans. Un texte qui était classique quand les chefs anglais et américains envoyaient des armes à l'Armée Rouge, applaudissaient à ses victoires, lui livraient l'Europe. Au cas où l'on accorderait de la gravité aux éclats de voix de l'O. N. U., il faudrait donc soupçonner Churchill et Roosevelt, soit d'avoir utilisé l'Armée Rouge contre l'Allemagne avec l'arrière-pensée de l'écraser par la suite, et dans ce cas, ces deux gentlemen n'ont pas cessé de mentir de toute la guerre, soit d'avoir négligé de s'informer sur l'U.R.S.S. et de découvrir seulement aujourd'hui les ragots, qui, en 1930, traînaient déjà dans les réunions électorales. Si c'est la lecture de Kravchenko qui les a éclairés, qu'on le dise! Mais alors, de la plage où Churchill se baigne aux couloirs de la Maison Blanche, qu'une grande clameur chargée de remords s'élève. Que ces messieurs frappent non plus leurs pectoraux, mais l'emplacement prévu pour le mea culpa. Qu'ils apprennent à prononcer distinctement ces quatre mots : « Je me suis trompé », comme le sergent qui s'est trompé dans un ordre, crie « au temps pour moi ». Cela aura la vertu de clarifier la situation, sinon de faire oublier que, dans les multiples procès politiques engagés à la suite de la victoire en cours, reconnaître qu'on s'était trompé n'a évité le poteau à personne.

A propos de poteaux. Puisque les huit dixièmes de la presse anglaise, américaine, française, ne parlent plus que d'en découdre avec les Russes; puisque chez nous la Troisième Force et le R. P. F. s'acheminent gaillardement vers la création d'un front russe, pensons un peu aux pionniers : un petit sou s'ilouplait pour un colis aux petits pioupious de la L. V. F. : ils n'ont eu qu'un tort, celui de devancer l'appel.

Car j'aimerais tout de même qu'on m'explique pourquoi les ingénus de 42 sont fusillés ou incarcérés par ceux-là mêmes (1)

(1) Je dis bien « par ceux-là même qui ». S'il est à la mode de rejeter la responsabilité « des excès » sur les communistes (de même qu'il est bien vu de reconnaître qu'ils sont les premiers à avoir une ligne, à user d'une tactique, à pratiquer des retournements, comme si les chefs de tels grands partis n'avaient pas, en quatre ans, quatre fois changé de conscience), c'est tout de même un fait que M. de Menthon et ses successeurs ne sont pas affiliés au P.C.

qui se préparent à ranimer leurs bivouacs pour la Troisième Mondiale. On me l'a expliqué, d'ailleurs : il paraît qu'un bon Français, en 42, ne devait pas avoir les yeux plus grands que les poings et qu'il se devait d'exterminer d'abord le Teuton avant d'exterminer le Tartare. Dans ces conditions, s'il n'y a qu'un problème de tactique pour départager ces messieurs, avouons que douze balles, c'est beaucoup pour une leçon de priorité chronologique.

★

Mais pourquoi se gênerait-on! Le règne exclusif des partis, en politique comme en littérature, a dévalué toute opposition. Au dix-huitième, un écrivain d'esprit libre pouvait prétendre à troubler le sommeil d'un monarque; aujourd'hui, n'importe quel chef d'état démocratique peut recourir au système des otages sans risquer d'être critiqué efficacement. Parmi les écrivains qui comptent, à présent, beaucoup se taisent. D'autres, comme Sartre, s'évadent, et exploitent de l'exotisme ce que Loti leur a laissé : ils frémissent pour les combattants juifs du Proche-Orient et les nègres d'Amérique, en attendant de faire vendre dans les familles des timbres pour les petits Chinois. Car ceux qui ne se taisent pas sont engagés (c'est-à-dire, d'après le Larousse : « *retenus, laissés en gage, liés, attachés, attirés, enrôlés.* ») et n'ont la licence de critiquer que d'un seul point de vue, ce qui leur fait perdre l'audience d'un public libre qui sait trop qu'il a affaire à un produit d'origine d'indignation contrôlée.

Lorsqu'on relit ce qui s'écrivait tranquillement en 1928, on s'aperçoit que ce n'est pas vingt ans qui nous séparent de cette époque, mais des siècles vécus à rebrousse-poil.

C'est bien simple, si le Père Alain découvrait aujourd'hui la moitié de ce qu'il publia alors sur l'idée de guerre ou de patrie, on en ferait un chef anarchiste ou un disciple d'Antonin Artaud. C'est à peine si les plumes onctueuses du patriotisme à tous les étages consentiraient à repousser du pied ces divagations sacrilèges. Car nous sommes dans le sacré jusqu'au cou. Il n'est pas un scandale de vin ou un scandale de devises qui ne tienne à être plus patriote que son rival. Il n'est pas un écrivain qui ne soit occupé à chercher l'air le plus conformiste sur lequel chanter la *Marseillaise*. Il n'est pas un internationaliste qui ne soit prêt à vous donner une leçon de xénophobie. Plus un seul antimilitariste qui ne soit colonel quelque part.

Les plus grosses farces peuvent donc se jouer dans un silence religieux. Puisqu'il n'y a plus ni Paul-Louis Courier, ni Vallès, ni Bernanos pour nous protéger de la fureur de nos maîtres, n'en appelons qu'aux édifices de leur propre fureur. Avant de prendre des responsabilités, qu'ils se rappellent un procès de Nuremberg, dont un commentateur béat disait que les principes juridiques s'y étaient formés au fur et à mesure des débats, où un ministre des Affaires Étrangères allemandes fut condamné à mort pour le seul crime ne n'avoir pas trahi le gouvernement légal de son pays. Voilà qui devrait ouvrir des perspectives à ceux qui se croiraient encore en un temps où Ollivier, pour avoir déclaré la guerre d'un cœur léger, ne fut condamné qu'à l'Académie Française.

Maintenant, l'on tue les chefs vaincus, comme à l'époque où notre pays était couvert de vastes forêts. A défaut de considérations plus nobles, malheureusement rationnées, je propose ce détail à la méditation des candidats à la victoire; c'est tout ce que je peux faire pour mon pont.

JACQUES LAURENT.

« Il n'y a plus que deux peuples jeunes, dit-il, la Russie; là-bas; c'est barbare encore, mais c'est grand, et (Pologne à part) c'est respectable; la vieille Europe aura tôt ou tard à compter avec cette jeunesse, car la Russie est une jeunesse, comme dit le peuple. L'autre jeunesse, c'est l'Amérique, une démocratie adolescente et énivrée, qui ne connaît aucun obstacle. L'avenir du monde est là, entre ces deux grands mondes. Ils se heurteront un jour, et l'on verra alors des luttes dont le passé ne peut donner aucune idée, du moins pour la masse et le choc physique, car le temps des grandes choses morales est passé. Il n'y a plus qu'un rôle en France que j'envierais, mais je suis venu cinquante ans trop tôt. Après Alexandre, il n'y avait plus en Grèce qu'un rôle, c'était d'être Philopomen, de mourir avec son pays en le défendant héroïquement. La France a encore ce grand moment à passer avant de finir sous les coups du Nord. Quant à l'Allemagne, elle est finie... »

Propos de M. THIERS (19 déc. 1847)
rapportés par SAINTE-BEUVE.

NOTES DE HOLLANDE

31 *juillet*. — Het Paapje est le nom de la chaumière où nous sommes arrivés hier soir et où nous allons vivre. Mme Polak-Leyden, notre hôtesse, a mis ma femme au courant de quelques détails pratiques. Comment on emplit, par exemple, le réservoir d'eau. C'est très simple. Il suffit de manœuvrer la pompe électrique et d'attendre. D'abord, l'eau commence à déborder dans la cuisine, puis elle coule du plafond le long du mur, à côté de la porte d'entrée. Mais c'est surtout à l'extérieur, là où il y a les bancs de bois et où l'on prend les repas quand il fait beau, que le phénomène se manifeste avec le plus d'intensité. Justement, M. Polak et moi mangions à cet endroit charmant une excellente anguille fumée alors que ma femme écoutait les explications, et nous reçûmes sur les épaules une averse qui nous donna la satisfaction de penser que le réservoir était bien rempli.

Au lit de bonne heure à cause de la fatigue du voyage. J'ai cependant voulu savoir, avant de m'endormir, qui toussait de façon si désolante sous nos fenêtres. Je me suis penché, et j'ai vu dans la nuit, de l'autre côté du canal, l'ombre épaisse d'une vache assise sur l'herbe.

1^er^ *août*. — La vache enrhumée était une exception. La lumière du matin nous a révélé que des quantités de vaches, en excellente santé, séjournaient dans le champ. C'est aussi l'immense effigie de l'un de ces animaux que nous avons vu promener cet après-midi avec une ferveur reconnaissante dans les rues de La Haye, à l'occasion du sept centième anniversaire de la fondation de la ville.

Nos hôtes nous ont donc quittés en nous donnant la clé de leur maison. Ils nous laissent avec une servante et Bimbo. La servante est grande, mince et blonde. Bimbo est un petit fox qui a tout de suite compris que nous allions être ses nouveaux maîtres et qui se montre plein d'exubérance. Quant à la maison, c'est l'une des plus jolies que je connaisse. Elle a gardé son toit de chaume du temps qu'elle était une ferme. Mais les Polak-Leyden se sont appliqués à la rendre confortable, à la décorer, à la meubler avec un goût rare. Le contraste est surprenant entre la simplicité du paysage rustique que nous avons sous les yeux (vastes et vertes prairies, bordées

de canaux d'eau immobile) et le raffinement de cette demeure d'artiste où chaque objet, destiné à flatter le sens esthétique, est plein de signification. Ici, la recherche du beau n'est jamais froide ni ennuyeuse. Entre les choses s'établit une correspondance secrète, qui les fait vivre. Et notre Van Gogh est bien plus un chef-d'œuvre dans la profusion de fleurs de ce salon hollandais que s'il provoquait l'admiration des visiteurs d'un musée.

2 *août*. — Nous avons passé une partie de notre dimanche à regarder les Hollandais se servir de leur bicyclette, ce spectacle nous paraissant instructif. Il y a d'abord la forme de l'intrument, sa haute selle, son guidon majestueux qui donnent au cycliste un air de dignité qui sied à ce peuple sérieux. On va sur deux roues avec une extrême adresse et une prudence non moins grande. La machine a un but strictement utilitaire et ne se prête à aucune excentricité. Point de mains aux poches ni de pieds sur le guidon. La seule fantaisie que se permettent ses usagers, quand ils vont par couples dans la période des amours, est de poser une main tendre sur l'avant-bras de la voisine. Mais c'est à l'échelle familiale que ce mode de locomotion m'a semblé le plus intéressant. Il s'agit de transporter la progéniture qui prend place, suivant son âge, dans des berceaux, des paniers, ou à même le porte-bagages, et cela, tantôt sur une roue, tantôt sur l'autre, sur les deux quand elle est nombreuse. Quelques parents audacieux préfèrent remorquer la voiture d'enfants au bout d'une corde. Il n'a pas été prévu de bicyclettes à la taille des enfants. De sorte que ceux-ci, quand ils grandissent et se révèlent d'une charge trop lourde, enfourchent à leur tour la bicyclette standard qu'ils trouvent le moyen d'actionner assis sur le garde-boue arrière, en attendant que leurs jambes grandissent et leur accordent la faveur de se mettre en selle.

Avant de nous mêler à cette foule de sages et hauts pédaleurs nous la voyons longuement défiler sur la petite route qui borde le jardin. Nous avons installé deux transatlantiques sur la pelouse de paquerettes et de trèfles. Il fait bon nous laisser vivre avec, dans notre dos, de l'autre côté du canal, toutes ces vaches astiquées qui confectionnent lentement notre nourriture de demain, à notre droite des masses de fleurs dont les caractéristiques sont décrites dans les catalogues qui emplissent la maison, et devant nous des bicyclettes, toujours des bicyclettes.

Mon esprit s'était, je ne sais comment, égaré vers les possibilités de ce pays en pâtisserie, et le voilà tout à coup fixé par une variété de cycliste que je n'avais pas jusqu'ici remarquée : le pasteur impassible, lunettes cerclées de fer, basques de la redingote décollant derrière lui, et dont la raide silhouette s'anime pour découvrir des cheveux taillés courts et saluer ici et là, de son chapeau mou, les hommes et les femmes de bonne volonté.

4 *août*. — A cinq kilomètres de chez nous s'étend la plage de Wassenaar où nous avons voulu nous baigner. Mais la municipalité de ce pays, estimant qu'il est prudent en l'occurrence de séparer les sexes, a décrété que la mer serait masculine à droite et féminine à gauche. Je me laissais depuis quelque temps porter innocemment par les vagues lorsque je compris à divers signes d'agitation que je m'étais égaré dans la partie féminine. Paule s'étant aperçue au même moment que son maillot deux pièces n'aurait dû en comporter qu'une seule, nous avons trouvé plus simple d'aller ensemble loin des pancartes, là où rien de fâcheux ne peut arriver.

L'éditeur B., à qui je raconte l'incident, me parle d'un lac voisin au sujet duquel le problème de la baignade s'est révélé si angoissant qu'on a élevé pour le partager et le rendre inoffensif un grillage barbelé de trois mètres de hauteur. Mais cette barrière ne va qu'à une certaine distance au delà de laquelle pourraient fort bien se rejoindre les bons nageurs. Pour éviter à ceux-ci les tentations trop fortes, des policiers, armés de longues-vues, occupent des postes d'observation et sont prêts à verbaliser contre toute velléité de séduction aquatique. Comme M. B. s'aperçoit que la question m'intéresse, il me signale aimablement qu'en certains endroits les couples (mariés bien entendu) n'ont le droit de camper que s'ils sont seuls sur le terrain. Réciproquement, personne n'a le droit de dresser sa tente à côté de celle d'un couple marié, pas même un autre couple marié.

5 *août*. — La Haye : visite des musées où les motifs d'admiration, comme chacun sait, ne manquent pas. Prendre garde cependant à ne pas se laisser trop attirer par les œuvres d'art. Il y aurait quelque facilité à vivre dans leur familiarité. Ces peintres géniaux n'ont pas travaillé pour être vus côte à côte dans le déballage pompeux des musées. Il faut regarder quelques toiles, se promener, rêver, laisser le pays vous pénétrer douce-

ment, puis les revoir. Ne pas oublier, à ce propos, d'aller à Leyde le jour du marché aux vaches.

Je ne connais pas de contrée plus paisible. Certains coins de la campagne anglaise, peut-être. Il existe d'ailleurs plus d'une similitude entre Angleterre et Pays-Bas : dans le climat humide qui fait l'herbe si verte, dans la façon de vivre et les goûts très proches. Même amour de la maison confortable, même tendresse pour les bêtes et les fleurs. Je retrouve ici ce souci — qui m'amusait tant chez les Anglais — de passer régulièrement sur sa pelouse une belle tondeuse mécanique, de surveiller, arroser, transplanter, émonder tout ce qui pousse autour de la maison, cette tutelle amoureusement imposée à la nature satisfaisant en même temps leur intime besoin d'ordre et de propreté.

J'écris ceci dans ma chambre, avec devant moi le paysage auquel j'ai déjà fait allusion et qui est pour les yeux et l'esprit merveilleusement satisfaisant : une immense et plate prairie où vont et viennent des quantités de vaches noires et blanches, quelques moutons et une jument au flanc frissonnant de laquelle se frotte un poulain. Le canal qui la borde est coupé par un autre canal, moins large, qui vient longer notre maison et la ferme voisine. A la surface immobile de ces canaux se sont déposées, comme sur les mares, tant de minuscules plantes aquatiques qu'on les croirait faits d'une substance solide, d'un vert plus pâle que l'herbe, et où le pied pourrait se poser sans enfoncer. A droite du grand canal s'étend le domaine de la Reine, avec sa ligne d'arbres touffus et sombres, le mystère inviolé de ses taillis giboyeux d'où monte parfois le roucoulement des tourterelles.

8 *août*. — Un trait me frappe surtout chez les Hollandais; c'est leur réalisme. Ils jugent les choses selon leur essence et l'usage qu'ils peuvent en faire. La forme n'a aucune importance. Un fauteuil n'a pas besoin d'être élégant. Il suffit qu'on y soit bien assis. Les objets dont ils se servent tendent à une certaine neutralité esthétique. Ni beaux, ni laids (plutôt laids pour être franc). Aussi inspirent-ils confiance. On peut être certain, en les regardant, qu'aucune pensée folâtre ne les a détournés de leur but. Il existe pourtant peu de peuples plus profondément religieux. Le paysan que j'ai vu passer tout à l'heure avec sa charrette avait piqué des fleurs dans la crinière de son cheval...

Ici la mollesse de l'air est assez engourdissante et ne stimule

pas beaucoup l'esprit. On dort énormément. J'avais apporté mes notes pour une nouvelle et je crois bien que je n'y toucherai pas. Il se passe aussi ce que j'ai observé en voyage : le défilé des images, le renouvellement perpétuel des impressions empêche l'esprit de se fixer au delà de ce qui l'accapare.

10 *août*. — L'église Saint-Jean de Gouda ne possède pas seulement de beaux vitraux de la Renaissance (se référer aux manuels d'art si on désire des détails), elle est encore dotée d'un certain confort. J'y ai vu, par exemple, l'une des plus belles collections de chaufferettes du monde. Pour les longs offices d'hiver, vous pouvez vous procurer ce bien-être : un petit pot de terre empli de charbon de bois; et votre prière sera d'autant plus fervente et pure de tout souci que vous aurez placé votre bicyclette — car vous êtes naturellement venu à bicyclette, même si vous habitez à cent mètres — exactement sous vos yeux, là où les dalles ont été creusées de rigoles parallèles afin de caler sa roue arrière et celles des bicyclettes voisines. Et s'il pleuvait — car il pleut souvent et quoi de plus naturel que de pédaler sous un parapluie grand ouvert? — vous avez mis votre parapluie dans le porte-parapluie qui ressemble, avec ses protubérances tarabiscotées, à ceux que l'on voit encore chez nous dans certains vestibules de province. Mais le miroir qui le surmonte m'a semblé un peu exigu pour la corpulence des charmantes Hollandaises. Enfin, le lieu qui complète toutes ces commodités est indiqué par une plaque d'émail. On précise qu'il se trouve exactement sous la quatorzième arche. Et si quelqu'un s'estimait choqué par un tel soin des corps, je lui ferais remarquer la sagesse d'une église qui n'a point peur, au contraire, de rappeler ainsi discrètement à l'homme qu'il est poussière.

11 *août*. — La contemplation des taureaux, bœufs et vaches est vraiment agréable, et je comprends que les peintres flamands aient trouvé là une partie de leur inspiration. J'aime surtout ce petit veau que Paule a découvert sous nos fenêtres, sa tête blanche avec deux rondes taches noires où se sont logés les yeux. Il en est encore à la création du monde. Il ne fait pas partie du troupeau. Alors, il a sa manière à lui de brouter l'herbe en lançant sa tête vers la terre. Il remue aussi les pattes et la queue comme personne d'autre dans le champ. Toute cette grâce passera. Elle sera vite emportée par la suite des jours et des nuits qui coulent sur son dos, et bientôt il broutera l'herbe à la manière stupide de tout le monde.

Longue promenade en voiture jusqu'au village d'Otterlo. Le musée Kröller, avec ses Van Gogh et une collection importante d'impressionnistes. Merveilleux bouquets de fleurs dans chaque salle. Les fleurs sont d'une rare beauté; mais ce qui frappe plus encore, c'est la sûreté de l'assemblage, la nouveauté de la disposition, et cette façon de réunir les plus éclatantes là où sont exposés des dessins et des toiles sombres, et au contraire de rester dans les demi-teintes à côté des tableaux de couleur vive. Ainsi les Van Gogh de l'époque flamboyante sont-ils exaltés par la sévérité d'un bouquet qui mêle dans un savant désordre le lichen au sapin et aux feuilles sombres d'un arbre inconnu. J'ai demandé au directeur du musée, M. Hammacher, qui est l'auteur de cette décoration. « C'est le jardinier, me dit-il. Chaque matin il vient regarder les toiles et il cueille de nouveaux bouquets. » J'ai appris que les grands fleuristes d'Amsterdam et de La Haye avaient fait sans succès des offres énormes à cet homme modeste qui s'applique tous les jours à d'éphémères œuvres d'art, et ne les signe pas.

12 *août*. — Je fais peu à peu mienne cette maison étrangère que nous quitterons bientôt, lorsqu'elle me sera tout à fait familière. J'en connais les agréments et les défauts. Je sais trouver sans le chercher l'objet que je désire. J'ai mangé des fruits du jardin, retiré le bateau du canal afin de le laisser sécher, fait quelques taches sur les murs de ma chambre en écrasant des moustiques. Ce matin il y a de la gaîté dans l'air. En arrosant les fleurs à l'aide d'un arrosoir à très long bec, la servante Catherine fredonne *La Madelon*, seule chanson française qu'elle connaisse. Elle chante avec plus de conviction que d'habitude parce que le tondeur de gazon est là et qu'il arrête souvent sa machine pour lui parler. Alors ils s'assoient tous deux sur le banc en bordure de la pelouse. Bimbo participe à cette euphorie en venant frétiller dans mes jambes et je découvre enfin, après me l'être longuement demandé, à qui il ressemble. Il ressemble beaucoup à Kanters par la vivacité des yeux qu'il a, lui aussi, d'un beau brun très brillant et un peu bridés à l'extérieur. Là s'arrête la ressemblance, le critique de la Gazette n'ayant pas, à ma connaissance, l'habitude de sauter après les mouches, guêpes, papillons et autres insectes. En revanche, Kanters n'eût certainement pas refusé le genièvre que j'ai offert l'autre jour à Bimbo et qu'il dédaigna.

Déjeuner à Hilversum en compagnie de mon éditeur et du Dr R. Le Dr R. est ce critique éminent qui a fait à la radio

un si beau discours sur mon livre. Ce fut un déjeuner admirable. Par la qualité d'abord de ce qu'on y servit, par le contentement que cette causerie inspirait pour des raisons légèrement différentes à chacun de nous, par l'esprit enfin que le Dr R. déploya pendant tout le repas. R. est un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans qui a gardé, comme certains penseurs, une âme jeune et capable de s'emballer. L'un des emballements de sa vie, nous confie-t-il, fut pour les jolies Françaises. Il en a fait, semble-t-il, une grande consommation au temps de sa jeunesse parisienne. Mais cela ne l'a pas calmé. Au contraire. Voilà pourquoi il n'a pas de secrétaire féminine : vilaine, elle lui serait insupportable ; belle, elle le torturerait. Et il se soucie fort de savoir si son âme, lorsqu'elle aura quatre-vingt années, lui laissera assez de paix pour entreprendre les grands travaux auxquels il songe.

Le Dr R. a une autre particularité, un de ces détails physiques auxquels je suis très sensible et que je n'eusse pas remarqué en dehors de la table. Il s'agit d'une dent creuse. Cette dent est placée de telle façon qu'elle joue un peu le rôle d'un siphon et expédie hors de la bouche ce qui vient l'obstruer. La macédoine de légumes me permit d'observer ce phénomène en lui donnant toute son ampleur. Tantôt un petit pois jaillissait d'entre les lèvres exubérantes du Dr R. et roulait sur le revers de son veston noir, et tantôt c'était une carotte ou un navet, heureusement réduits à la dimension d'un petit cube. Le Dr R. essaya plusieurs fois de rattraper sur la nappe ou sur ses genoux ces légumes vagabonds, puis il pensa avec sagesse que ceux qui ne s'échappaient pas suffisaient largement à le nourrir. Nous avions détourné depuis quelques instants les yeux de ce spectacle lorsque notre interlocuteur s'arrêta brusquement de parler. Ce devait être une sorte d'avarie provoquée par l'encombrement du siphon, car nous le vîmes penché en avant, une main étalée devant la bouche tandis que l'autre, à demi engloutie, faisait de son mieux pour réparer le malheur.

Après ce déjeuner mémorable, mon éditeur nous emmena chez lui, à Blaricum, où nous fîmes la connaissance de sa femme et de R. H., peintre belge notoire. J'eus l'imprudence de raconter à ce dernier notre visite au musée d'Otterlo. Comme je disais, en effet, combien sympathique et homme de goût nous avait semblé le conservateur, je vis le visage de R. H. s'obscurcir et je compris trop tard qu'il n'avait pas de toile au musée d'Otterlo.

14 *août*. — Polak rapporte de France ce souvenir exotique : des coquilles d'escargots de Bourgogne, et celui de quelques repas prodigieux dont il parle avec émotion. Mais c'est avant tout un artiste, et il s'est mis généreusement en tête de nous procurer le maximum d'émotions esthétiques. Voilà donc les dix-neuf chevaux de la voiture lancés sous sa conduite à la découverte des plus belles prairies, des plus beaux moulins à vent, des plus belles rivières. Nous roulons, nous roulons, et soudain : stop! Il faut s'arrêter tout de suite. Polak a flairé de la beauté par ici. Déjà nous sommes un peu blasés. Nous hésitons : « Vous croyez vraiment que... » — « Si, si, il faut voir ça. » Il nous fait descendre de force, entrer dans un champ, et tombe en arrêt devant un troupeau de vaches. « C'est beau, n'est-ce pas », dit-il d'une voix plaintive comme si tant de beauté lui faisait mal.

C'est ainsi que nous sommes allés chez Benkenhof, le plus beau restaurant de Hollande, avec la salle dorée du premier et ses jardins pleins de fleurs et de ruisseaux. « Les riches Hollandais, dis-je à Polak, doivent amener ici leurs maîtresses. » — « Vous ne penseriez pas cela si vous connaissiez bien les mœurs hollandaises. Ce à quoi vous faites allusion est chez nous tout à fait inconcevable. Non, ils viennent seulement goûter ici des bonheurs paisibles et manger beaucoup de gâteaux en compagnie de leur épouse et de leurs enfants. Pour l'aventure, quand par extraordinaire cela leur arrive, ils préfèrent passer une frontière et retrouver leur conquête à Bruxelles. »

Soirée au Chateau Bleu (encore un restaurant; mais nos amis ont si peur que nous mangions mal qu'ils veulent nous les faire tous connaître) avec l'éditeur B. dont j'aime l'esprit caustique. Assistance rare et cérémonieuse. Maîtres d'hôtel impeccables, orchestre, tangos, etc... Un homme vient inviter Paule à danser après m'en avoir demandé la permission. Comme je n'ai pas d'objection, les voilà partis sur la piste, mais de façon beaucoup plus exubérante que les autres couples. Le cavalier de Paule dit à voix très haute quelques mots en français. Entraînant sa compagne dans des pirouettes un peu excessives, il dit par exemple plusieurs fois : « C'est joyeux » ou bien : « C'est la vie parisienne. » Mais son plaisir fut de courte durée, Paule ayant fait signe au chef d'orchestre d'arrêter sa musique, ce qui arriva en effet au plein milieu du morceau. « Pourvu que cet ivrogne ne m'invite plus », soupira-t-elle en regagnant notre table. Cela ne se produisit pas, car nous décidâmes bientôt de partir. Mais nous entendîmes en quittant

la salle l'ex-cavalier de Paule qui hurlait : « Je veux danser! Je veux danser! » Ce qui me donna à penser que les Hollandais avaient tout de même des passions.

18 *août*. — Sur le lac Kaag, au nord de Leyde, on fait beaucoup de bateau : voile et aviron pour les sportifs, canot à moteur pour les paresseux, et même, pour ceux qui veulent ne pas s'éloigner de la rive et cependant goûter le charme de l'eau, de curieuses maisons flottantes qui tiennent plutôt du bateau-lavoir que de la péniche puisqu'elles sont impropres à la navigation. Ces habitations aquatiques ont ceci de particulier qu'elles ne possèdent pas de fenêtres. Elles sont littéralement ouvertes sur le lac à la manière des boutiques de foire, et on peut voir leurs hôtes dans leurs occupations (ils prennent généralement le thé) comme s'ils jouaient une pièce à l'intention des barques qui passent et repassent lentement devant eux. Au bord du lac, ou plutôt sur l'un des canaux qui y aboutissent, se trouve le restaurant Meerust où nous avons déjeuné avec des femmes en pantalon et des hommes à gros chandail. Polak avait loué un voilier avec, heureusement, un marin pour le gouverner, le lac ne pouvant, selon lui, être décemment exploré que de cette façon. Le début de notre promenade fut sans histoire, et même un peu calme. Le vent nous manquait et nous avancions si lentement que Polak fut obligé plusieurs fois de ramer. Il était à la poupe avec le marin qui tenait la barre et manœuvrait la grande voile. Lui tirait avec une joie enfantine sur la corde du foc. Paule et moi lui faisions face, assis au fond du bateau, le dos contre le mât. Nous croisâmes ainsi dans notre lente avance de gros canots vrombissants dont le pilote nous saluait au passage d'un geste de la main, et qui soulevaient des vagues sur lesquelles nous dansions un moment. Il y avait encore des yachts de compétition qui nous dépassaient aisément grâce à leur haute voilure, de longs canoës où l'on ramait en cadence, des pirogues minuscules menées par quelque gamin qui faisait son apprentissage. Polak n'eut pas de mal à trouver de la beauté. Il y en avait réellement partout, à droite, à gauche, au-dessus, tellement que je renonce à la décrire. « C'est beau », répétait-il plaintivement en tirant sur sa petite corde afin d'arrondir la voile, de la rendre si accueillante que le vent finirait pas se laisser tenter. Et en effet le vent survint. Il souffla tout à coup si fort dans nos voiles que le bateau se coucha brusquement, que mon épouse et moi roulâmes l'un sur l'autre justement du côté où cela

penchait, et que nous nous fussions retournés si le marin n'avait rétabli la situation d'un coup de barre. J'ignore tout de la navigation à voile, et cependant j'eus l'impression que quelque chose n'allait pas dans notre barque, soit qu'elle eût trop de voilure, ou une quille insuffisante, soit qu'elle fût simplement trop chargée. Entre les coups de vent de plus en plus nombreux, Polak nous racontait, pour nous distraire, l'histoire de celui qui s'était retourné sous ses yeux avec toute sa famille et qui n'était autre que le commandant de l'un des grands paquebots hollandais. Je calculais pendant ce temps la quantité approximative de coups de vent que nous aurions à subir avant de retrouver la terre ferme (car le marin jugeait prudent de rentrer). « Ah! Ah! Ça va venir... ça vient! » disait Polak en levant un doigt en l'air. En effet la voile claquait; nous nous baissions brusquement pour la laisser virer au-dessus de nos têtes, et la barque filait, et elle penchait, penchait, et l'eau montait à quelques centimètres du bord tandis que nous nous cramponnions de l'autre côté. Devant Meerust où nous devions aborder, il y eut quelques bourrasques particulièrement vioentes. Je remarquai que nos évolutions étaient suivies avec attention par les clients du restaurant et le personnel au complet, y compris les musiciens et le chef avec sa toque blanche. Nous les privâmes du plaisir qu'ils attendaient, ce dont je me félicite encore, puisque les lignes de ma main me mettent en garde contre des risques de noyade.

21 *août*. — Nous allons partir. Tout ce que j'oublie, tout ce que je n'ai pas eu le temps de noter : le marché aux vaches de Leyde (déception), et celui d'Alkmar, spécialisé dans les fromages (très bien), et le charme de Delft, et les trois eaux-fortes de Rembrandt récemment découvertes par Stols chez un marchand de la rue de Seine et payées cent francs pièce, et les préparatifs pour le jubilé de la Reine, et le goût délicieux de certains gâteaux à la cannelle...

Demain, la France.

JEAN FOUGÈRE.

Dans Les lettres françaises :

CORRESPONDANCE

J. F., 23 a., cherche corresp. intel., gai, progressiste. Écrire 4.828.

LE PONT DES ARTS

III. — LA PREMIÈRE CRISE : DAVID.

Dans l'attitude des contemporains comme dans celle de la postérité devant la situation nouvelle des arts qui se dessine au lendemain des guerres napoléoniennes, ce qui étonne le plus, c'est l'absence d'étonnement. Faut-il croire que les changements qui se sont précisés alors étaient semblables à ceux que l'on avait toujours connus, n'affectaient que les modalités variables et non les conditions permanentes de la vie artistique? Ne faut-il pas admettre plutôt qu'ils sont à l'origine d'un état de choses que nous reconnaissons bien, parce qu'il existe encore, et dont nous sommes sûrs aussi qu'il n'a pas existé auparavant? A la fin de l'ancien régime, l'architecture et les arts décoratifs avaient encore un style; sous la Restauration ils n'en possèdent plus aucun, ce qui leur permet justement de se souvenir qu'ils en avaient connu plusieurs autrefois, tous également bons, et susceptibles d'être reproduits à volonté, grâce aux progrès de la Science et de l'Industrie. La peinture et la sculpture (celle-là traînant à la remorque celle-ci) ne pouvaient guère sortir indemnes d'une telle métamorphose : il suffisait d'une visite au Salon pour se rendre compte que les divers envois y formaient un ensemble beaucoup moins homogène que jadis et que la qualité moyenne du métier s'y trouvait en baisse. La seule raison pour laquelle les contemporains ne l'ont pas vu et ne nous ont pas appris à le voir, c'est qu'ils se passionnaient pour une querelle d'ateliers et de programmes, dont ils exagéraient l'importance, tout en oubliant de scruter son enjeu réel. Le classicisme davidien, qu'ils en fussent adversaires ou partisans, passait à leurs yeux pour un véritable art classique. Or, il ne l'est pas, et l'architecture qui lui correspond non plus. L'art de la Révolution et de l'Empire ne saurait être opposé en bloc à ce qui vient après lui. Par son caractère hybride il fait transition entre l'art des siècles précédents et celui que nous appelons encore le nôtre.

Le mouvement classicisant qui conquiert l'Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, revêt en France, où il se heurte à une tradition classique profondément enracinée, un aspect

double qu'on ne lui connaît point ailleurs. Il y prend, tout d'abord, non pas la forme d'un retour arbitraire, parce qu'uniquement raisonné et voulu, à l'art antique, tel qu'on l'entendait alors, mais celle d'une réaction toute spontanée contre certains excès du Baroque tardif, appelé localement style Régence et style Louis XV, réaction fort semblable à celle qu'avait suscitée, cent ans auparavant, une phase antérieure de ce même Baroque. Le passage du « Louis XV » au « Louis XVI » ne paraît pas moins naturel, dans l'art français, que celui de Vouet à Le Brun, du premier Mansart au second, ou du *Cid* à *Bérénice*. Qu'un développement pareil tende à s'appuyer sur l'exemple de l'Italie ou de l'Antiquité, il n'y a là rien d'inquiétant ni d'insolite. Que Gabriel, déjà, ne pense pas comme Boffrand, ni Clodion comme Pigalle, que la manière de Prud'hon fasse contraste à celle de Fragonard, et que celui-ci ne conçoive pas *la Fontaine d'amour* exactement sur le modèle de *la Chemise enlevée*, — autant de signes de vie, rien de plus; mais les choses n'en restent pas là. Le « retour à l'antique » proprement dit s'en mêle, qui est un courant d'idées assez puissant pour s'imposer à l'art, sans avoir trop souci de ses véritables besoins. Non que l'emprise des nouvelles découvertes archéologiques fût en elle-même néfaste; elle ne devint dangereuse que secondée par une idéologie dont les archéologues n'étaient pas responsables uniquement. Mis en présence des formes seules, l'artiste aurait su y faire son choix; ce qu'il supportait moins bien c'est d'avoir l'imagination encombrée de sublimités grecques et de vertus romaines : Plutarque, à cet égard, lui fut plus nocif que Winckelmann. L'enseignement de David, tel qu'il transparaît dans ses œuvres et dans celles de ses élèves, pèche moins par le pédantisme rétrospectif que par la prétention de subordonner l'art à une éthique qui, n'étant pas vécue, est incapable d'engendrer des formes vivantes et ne se traduit que par des gestes et des attitudes qui la désignent sans parvenir à l'incarner. Quant au « style Empire », c'est la manie des grandeurs, tout autant que les conseils des érudits, qui lui a suggéré ce parti pris de stylisation en obéissant auquel il cesse d'être un style.

Le succès retentissant des *Horaces*, en 1785, plus encore qu'il ne marque le triomphe du mouvement néo-classique, annonce, à l'intérieur de celui-ci, la victoire du classicisme abstrait sur le classicisme vivant, laquelle inaugure, à son tour, la crise la plus grave que l'art européen ait connue depuis la fin du monde antique. La peinture française qui seule parvint à la

résoudre, et à son seul profit, au siècle suivant, avait pris une part active à sa préparation. Si la manie antiquisante avait pu s'emparer de David et se propager dans son école, c'est que la « grande » peinture de laquelle il se réclamait était malade depuis longtemps. La mythologie décorative du Baroque, dont Tiepolo avait été le dernier génie, dont Fragonard dans *Corésus et Callirhoé* avait capté le dernier éclat, cédait le pas de plus en plus au tableau prêchant une morale ou narrant une histoire et dont la forme n'était destinée qu'à faire valoir le contenu héroïque ou sentimental. Non que le déterminisme sociologique y puisse trouver une confirmation. Les moralités larmoyantes de Greuze faisaient les délices du public bourgeois et de son porte-parole, Diderot, mais le tableau historique profitait du soutien de l'élite officielle, de l'Académie, du marquis de Marigny, du comte d'Angiviller, et c'est dans ce domaine-là que le style se désagrégeait de la façon la plus évidente et la plus rapide. Certes, il y eut quelques artistes, comme Doyen ou Lagrenée, qui, même lorsqu'ils s'y aventuraient, restaient fidèles à une certaine cohérence des moyens, ne perdaient pas immédiatement le bénéfice de leur apprentissage; mais d'autres — Brenet, Ménageot — étaient déjà tout mûrs pour le Musée de Versailles, tel que devait le concevoir Louis-Philippe, et le plus doué d'entre eux, Vincent, lorsqu'il peignait, en 1779, *le Président Molé arrêté par les factieux pendant les troubles de la Fronde* (Palais Bourbon), anticipait, tout en montrant des qualités de coloriste et de dessinateur, sur ce que seront, cent ans plus tard, les équivalents picturaux du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand. La mécanique de la déchéance est partout la même. Tout peintre, lorsqu'il traite un « sujet » (et même lorsqu'il dispose sur sa table les éléments d'une nature-morte) doit remplir d'abord, ne serait-ce que dans son imagination, l'office d'un metteur en scène. Chez l'artiste authentique cette activité est subordonnée à l'instinct formateur, au pressentiment de l'œuvre dans son unité définitive; chez ceux dont nous parlons elle tend à s'isoler, à devenir la seule chose qui compte : ils ne peignent plus un tableau, ils copient un « tableau vivant ». Les personnages qu'ils représentent sont chargés de représenter à leur tour une action, dramatique à souhait. Leur mimique s'exaspère dans la mesure même où la forme cesse d'être expressive; les appels au pathétique s'accumulent, parce qu'elle n'est plus porteuse d'aucune émotion. La couleur se flétrit, le dessin se banalise, la composition n'est qu'un mot qui désigne la mise en scène. Et c'est ainsi que l'on s'achemine, en peinture, vers

ces deux révélations des années révolutionnaires : le mélodrame et le panorama.

« Le fier Cimabue du genre dit classique », comme il a plu à Baudelaire de le qualifier, s'avance triomphalement sur ce même chemin et entraîne à sa suite toute son école. Sa mission, à ses yeux, n'était-elle pas de marier le « genre classique » et le « genre historique », comme il l'avait fait dans la grande toile qui fut à l'origine de sa gloire. Les deux conjoints se ressemblaient assez pour se plaire dans l'union, et leur progéniture répondit exactement à ce qu'on avait pu attendre d'elle. Ni les *Sabines*, ni *Léonidas* ne s'éloignent beaucoup du mélodrame ou de la pantomime du théâtre populaire, malgré la double aspiration de leur auteur à l'épopée et à la tragédie. Quant au *Sacre*, il relève nettement, bien que sans doute inconsciemment, de l'esthétique du panorama et de celle du tableau vivant, car ce qui s'y trouve ordonné ce ne sont pas en premier lieu les formes peintes, comme chez les grands maîtres classiques, et aussi bien baroques, mais la cérémonie même et les personnages qui y prennent part. Il est vrai que la nudité spartiate, la catonienne raideur que David s'impose confèrent une certaine dignité à ses parades greco-romaines, ainsi qu'à celles de ses disciples tant qu'ils n'ont pas échappé à sa férule. Mais l'ennui n'est pas un remède indéfiniment efficace contre la vulgarité, et celle-ci, peu visible encore pendant les années maigres de la Révolution, bientôt éclatera au grand jour, s'étalera irrésistiblement, après le 18 Brumaire, dans la peinture officielle ou seulement à la mode auprès de la société nouvelle. Le tableau d'histoire (contemporaine d'abord, puis troubadour ou mousquetaire), qui est son lieu d'élection, n'est pas son séjour unique. Elle s'installe à demeure dans les déhanchements et les roulements d'yeux de Gros, les pâmoisons ossiano-soldatesques de Girodet, les moustaches, cravaches et sabretaches de leurs émules et successeurs jusqu'à Horace Vernet, et au delà ; mais elle envahit aussi le portrait, où le modèle se présente comme s'il voulait sortir du cadre et jouer la Galatée pour autant de Pygmalions qu'il trouve de spectateurs, la peinture dite de genre qui ne compte plus que sur la vertu éprouvée de l'anecdote, et jusqu'au modeste tableau de fleurs dont les lys sont plus blancs que céruse et les roses plus roses que les roses. La Restauration, la monarchie de juillet n'auront plus grand'chose à ajouter à ce qui s'établit et se propage sous l'Empire. Dès le début du siècle tout y est : le chic et le poncif, signalés par Baudelaire mais qui sont là avant lui,

la grandiloquence et la sensiblerie, l'esthétique du parfumeur et celle du musée Grévin. Une exposition fort instructive à cet égard fut tenue en 1936 au Petit Palais : *Gros, ses amis, ses élèves*. On eût pu l'appeler aussi — les origines du style pompier.

La vérité, cependant, une vérité plutôt paradoxale, mais dont cette exposition témoigna une fois de plus, c'est que le pompiérisme naquit sur le même sol que la peinture française moderne, dans ce qu'elle a de plus sain, dans ce qui constitue sa valeur unique. Non seulement sont-ils nés tous deux dans le même milieu, à la même époque, mais les peintres qui ont frayé la voie au meilleur sont les mêmes qui ont préparé l'avènement du pire. Des épis de froment poussaient dans un champ d'ivraie; il n'était pas facile de les distinguer; de grands artistes comme Ingres et Delacroix s'y trompèrent de temps en temps; mais il fallait les cueillir là où ils se trouvaient. Certaines traditions, il est vrai, surtout dans le domaine du paysage, suivaient leur propre chemin, celui qu'avait déblayé Louis Moreau, celui où s'avançait l'obscur Georges Michel, celui qui, par Bertin, ralliait Valenciennes à Corot. Certaines influences directes de l'étranger ne devaient pas tarder à se faire sentir, non plus. Mais ni les unes, ni les autres n'eussent pu jouer leur rôle si la continuité avait été entièrement rompue dans la partie régnante de la peinture, si l'école de David n'avait participé elle-même à sa préservation. Lorsque cette école fut devenue odieuse à une nouvelle génération de peintres, l'un de ceux-ci, Paul Huet, l'accusa d'avoir « étouffé toute tradition pratique ». En réalité, s'il y eut tentative de strangulation, elle avorta, et cela parce que la tradition s'était maintenue dans la pratique de ceux mêmes qui ne l'admettaient pas en théorie. Bien malgré lui, malgré tout ce qu'il voulait obtenir de sa peinture, David, le premier d'entre eux, reste le plus grand peintre de son temps.

Sa grandeur, on aurait tort de la chercher seulement dans des œuvres isolées : dans le paysage humble et poignant qu'il peignit de la fenêtre de sa prison au Luxembourg, dans l'irréelle et somnambulesque vérité du croquis qu'il fit de Marie-Antoinette conduite à l'échafaud, dans cette extraordinaire effigie de Mme Chalgrin (ou si l'on veut de Mme Trudaine) où l'expressivité de la structure et du dessin, secondée par la couleur, fait penser à Fouquet, à Dürer, et davantage peut être à Van Gogh. On ne saurait non plus la limiter, comme on le fait souvent, aux seuls portraits, car elle éclate parfois n'importe où, au gré de l'exécution, dans la manière dont un concept

formel, indifférent en soi, prend vie en passant à l'état de forme peinte. Plus ce peintre pense à son tableau, et plus il s'éloigne de la peinture, mais qu'il s'oublie un peu, pinceau en main, et voici qu'il y replonge merveilleusement. Cette capacité d'engendrer la vie picturale, il la tient, en dernière analyse, de deux sources : du Caravage et de Rubens (Vien, Hamilton, Mengs et le dessin d'après l'antique n'y sont pour rien, bien entendu). Il la tient du Caravage, pour avoir étudié certains reflets de son art chez les premiers Bolonais et chez le Valentin dont il avait copié une *Cène*, apprentissage dont témoigne le grand tableau des *Pestiférés de Saint Roch* (qui malheureusement ne figure pas à l'exposition de l'Orangerie, bien qu'il soit mentionné dans le catalogue). Il la tient de Rubens, non pas directement, bien qu'il ait compris la valeur de sa leçon, mais par l'intermédiaire de toute cette peinture française qu'il avait répudiée et dont il s'était quand même approprié la « cuisine » picturale héritée de Rubens à travers Largillière et Watteau. Cette double filiation fut d'autant plus importante pour tout ce qui s'ensuivit que Rubens lui-même descendait en partie du Caravage, et que le recours de David à celui-ci lui permit de rectifier ce que le rubenisme de Fragonard, par exemple, avait d'inadaptable à une époque nouvelle. D'autre part, David n'imita jamais le Caravage ni Rubens intégralement et pour eux-mêmes : son esthétique personnelle était là pour le lui interdire. Le commerce qu'il avait entretenu avec eux ou avec les tenants de leur tradition n'influença sa manière de peindre que dans ce qu'elle avait de plus spontané, dans ce que ses admirateurs et lui-même s'attendaient le moins à trouver chez l'auteur des *Sabines* et des *Horaces*. La contrebande a pu passer; nous en retrouvons les traces dans ces étonnants morceaux de chair picturale que ce fanatique du dessin a disseminés un peu partout, et dans des œuvres plus intimes, moins délibérement « achevées » que les autres, comme les portraits de sa femme et de ses deux filles exposés actuellement aux Tuileries, des œuvres qui, par leur facture, par le maniement de la couleur, — comme matière, sinon comme pigment, — se situent dans la principale ligne de développement de cette peinture européenne dont la France seule, à partir de David, sera capable d'assumer la succession.

D'autres trésors encore furent accumulés par ce grand accapareur dans son œuvre génial par éclairs, qui s'ouvre, tel un lourd portique, sur la croisée des siècles. Ingres y puisa cette grâce autonome de la ligne que son maître avait cherché dans

les groupes féminins des *Horaces* et de *Brutus*, dans *Pâris et Hélène*, et qu'il n'avait trouvé sans doute que dans le portrait de Mme Récamier et dans *Barra*. Il en fit, en l'intensifiant, la dominante, le principe régulateur de son art; mais un élément subsidiaire de cet art, son élément pictural proprement dit, lui vient encore de David, et c'est cela seul qui le rapproche, lui, le grand isolé, du courant central de son époque. D'autres élèves du même maître, Gros en premier lieu, bien qu'infiniment moins doués, y plongèrent davantage et transmirent à la jeune génération, sous une forme bien impure, il est vrai, un peu de contrebande davidienne. La « pratique » de Gros, de beaucoup inférieure à celle de David, avait l'avantage sur la sienne d'être plus apparente, plus facilement assimilable et amendable. L'influence de son métier pouvait être bienfaisante là-même où celle de son art aboutissait aux résultats les plus fâcheux. Henri Focillon a écrit : « Les naufragés de la Méduse sont les morts d'Eylau, dépouillés de leurs uniformes. Les massacrés de Scio sentent le lazaret de Jaffa ». L'observation est juste; l'éloge de Gros qu'elle implique est sujet à caution. Pour autant que les jeunes peintres le suivent de près, ils peignent des cadavres et des moribonds un peu trop documentaires et qui « sentent » non seulement le lazaret de Jaffa mais aussi le musée Dupuytren. Cette odeur, assez perceptible dans le *Radeau de la Méduse*, l'est à peine dans le *Massacre de Scio*; et c'est seulement lorsqu'elle disparaît de l'œuvre de Géricault comme de celle de Delacroix qu'il devient possible de saisir l'utilité réelle de ce que Gros leur avait transmis, car c'est de là, finalement, que leur est venue la force de ne pas suivre son exemple.

Le témoignage de ce cas particulier vaut pour l'époque tout entière. David, contre son gré, et assez mal secondé par son école, a fait le nécessaire pour assurer aux grands peintres du XIX[e] siècle la possession d'un héritage sans lequel leur œuvre eût manqué d'un point d'appui et de départ. Mais pour que cet héritage fructifiât, il fallait le débarasser de la gangue qui l'enveloppait; il fallait rejeter presque la totalité de l'art adultéré, pour qu'un art authentique pût prendre racine et vivre. Bien des choses devaient être abandonnées en cours de route, auxquelles jadis personne n'eût songé à renoncer. Les fables et les fastes allaient périr. La peinture allait être réduite à l'état de peinture pure.

WLADIMIR WEIDLÉ.

LES LIGNES DU MOIS

1. Psychanalyse et politique. Mystère des impulsions collectives. — 2. La pression russo-communiste de Berlin a Moukeden. Action russe en Europe, action communiste en Asie. — 3. Le Kominform et la France : il prend les occasions qu'on lui donne. Les grèves. Échec moral pour le communisme, mais succès matériel : appauvrissement de la classe ouvrière. Le premier besoin du pays : la stabilité.

1. La psychanalyse américaine, remplie de cette confiance en elle que donnent la jeunesse, la faveur publique et quelques brillants succès, a conçu, dit-on, une généreuse ambition; non contente de traiter les individus, elle va appliquer des méthodes aujourd'hui éprouvées à un plus grand objet; elle va leur soumettre les nations, les empires, et espère ainsi libérer les communautés humaines de ces complexes obscurs qui trop souvent sont à l'origine de ces poussées rationnellement inexplicables qui les jettent contre leurs voisins. Ne sourions pas trop. Le champ de l'âme collective reste encore peu exploré. La volonté des grands hommes, princes et chefs d'État, les besoins matériels, les instincts et les réflexes élémentaires, déterminés par les seconds, utilisés par les premiers, ne suffisent pas à expliquer le destin des peuples.

L'âme des nations, comme l'esprit des révolutions, garde bien des secrets. La psychanalyse nous en livrera-t-elle quelques-uns?

Considérons le peuple russe. Le fait est que sur toutes ses frontières et bien au delà la poussée, insidieuse ou violente, du communisme bolchevik russe se fait sentir plus que jamais. L'impérialisme national se confond avec la mystique révolutionnaire, l'un relayant l'autre. La psychanalyse arrivera-t-elle à isoler les éléments de ce complexe, comme le prisme le fait des éléments lumineux? Verrons-nous avec l'extension même du communisme les forces sentimentales qui le composent, et dont l'union peut n'être que contingente, se décomposer, se désagréger? Le peuple russe est-il un instrument entre les mains d'une minorité qu'inspire l'esprit révolutionnaire? Ou la doctrine communiste un instrument entre les mains des

chefs du peuple russe animés par les aspirations séculaires qu'ont autrefois servies les Tzars? Un avenir lointain peut dissocier ces forces. Dans les années qui viennent, la prévision politique doit reconnaître leur union. Il en résulte une menace pour la paix et la liberté du monde que ne sauraient expliquer les causes économiques ou sociales. Le peuple russe a fait sa révolution et apparemment il en est satisfait. Il a à sa disposition des espaces, des ressources presque infinies. La mise en valeur des terres qu'il occupe est encore une œuvre de longue haleine. Il n'a pas besoin de débouchés, ni de conquérir des matières premières. Il ne souffre pas d'un excédent de population. En somme il fait lui-même la preuve que l'explication matérialiste de l'histoire est insuffisante.

2. Entre l'Elbe et l'Oder c'est le gouvernement russe, la diplomatie russe, l'armée russe qui agissent. Avec persévérance et une brutalité qui sait cependant se retenir au bord de l'aventure.

Les tentatives d'accord direct ont échoué. La médiation du conseil de l'O.N.U. dont la proposition fort raisonnable ménageait également les intérêts et les amours-propres des deux parties a été paralysée par le veto soviétique. Il est quand même assez vraisemblable que l'on en viendra à quelque compromis de ce genre. La diatribe que le Maréchal Staline a confiée à la *Pravda*, et dont le ton violent et personnel est si insolite dans la bouche d'un chef d'État le laisse presque entendre. Le pont aérien réalisé par les Américains avec une ampleur et une exactitude qui ont dépassé les prévisions les plus optimistes permet d'attendre.

Mais à quel accord aboutira-t-on? Un accord sur Berlin, plus ou moins semblable à celui préconisé par le conseil de Sécurité? Accord alors essentiellement provisoire, car il est évident que l'occupation des trois quartiers de Berlin par les troupes occidentales au milieu d'une zone occupée, administrée par les Russes, graduellement bolchevisée par eux, ne durera pas toujours. Il faudra bien en arriver à régler le sort de l'Allemagne. Pourquoi donc ne pas en venir tout de suite à cet accord fondamental sans lequel il n'est pas de paix concevable en Europe? C'est qu'ici gît toute la difficulté. Les positions prises par les États-Unis et les démocraties occidentales d'une part, la Russie d'autre part sont fondamentalement opposées. L'objectif de Moscou ne peut faire aucun doute : au minimum intégrer définitivement au système qu'elle contrôle l'Allemagne orientale, au mieux, faire de l'Allemagne un état satellite. Or les Occidentaux ont manifesté aujourd'hui que même l'objectif minimum était inacceptable. Ils se sont accrochés à Berlin dans des conditions telles qu'une reculade serait maintenant une cruelle défaite morale, une perte irré-

médiable de prestige. Cette obstination signifie bien que Berlin est toujours la capitale de l'Allemagne, par conséquent que l'Allemagne doit retrouver l'unité perdue (qu'elle soit fédérale ou non).

Il est vrai que l'on parle beaucoup d'un projet machiavélique des Russes : proposer l'évacuation conjointe de l'Allemagne, traiter avec celle-ci; la laisser maîtresse de ses destinées. Et certains conseillent de la prendre au mot. Mais qui ne voit qu'il n'y aurait là qu'un accord purement apparent, et que la lutte continuerait sous une autre forme, plus insidieuse peut-être, non moins dangereuse? On dit que le gouvernement russe a déjà constitué les cadres administratifs et militaires, qui prendraient en charge l'Allemagne libérée. Il n'a pas craint pour cela de faire appel au prestige de l'ancienne armée. C'est déjà un officier de l'État-Major du Maréchal Paulus, le colonel Markgraf, qui commande à Berlin une police placée entre les mains des communistes. Un des généraux qui se sont battus contre les Russes avant de devenir leurs prisonniers, Walter von Seidlitz, héritier d'un des grands noms des guerres frédériciennes, vient d'être chargé d'un mission en Allemagne orientale, celle, semble-t-il, d'y organiser une police militarisée qui suppléerait l'armée russe si celle-ci était amenée à un repli diplomatique, et qui assurerait l'ordre dans l'Allemagne occidentale si les alliés la quittaient. Police communiste, armée communiste. L'Allemagne indépendante jusqu'au Rhin serait mûre pour devenir un IVe Reich bolchevik. Rêveries que cela, peut-on évidemment penser. Les Allemands connaissent aujourd'hui trop bien les Russes pour se livrer à eux le jour où les Occidentaux seraient enfin partis. Les Russes seront joués par ceux-là mêmes dont ils auront cru habile de se servir. C'est possible, comme il est possible que le gouvernement de Moscou n'ait nullement le projet qu'on lui prête ou qu'il ait cessé de l'avoir. Mais que l'on songe bien que si l'on veut prémunir l'Allemagne contre le communisme il faudra lui assurer et les moyens de vivre et les moyens de se défendre, Or les Russes ne seront pas assez naïfs pour donner les mains à la liberté d'une Allemagne destinée à s'armer contre eux. S'ils voyaient cette évolution se dessiner ils seraient conduits à intervenir et cette intervention mènerait fatalement à la guerre.

Si l'on ne peut plus partager l'Allemagne, si on ne peut lui rendre la liberté d'un accord commun, faudra-t-il obliger les Russes à l'évacuer? Cela demanderait une supériorité de forces écrasante. Aussi le plus vraisemblable est que le statu quo, si incommode, si dangereux soit-il, va se prolonger.

Le péril russe en Europe est pour nous le plus pressant. Mais cependant qu'il est contenu ici, le communisme semble prendre sa revanche en Orient. Les écoles de cadres, les ins-

tituts communistes de Canton et d'ailleurs, les efforts de Borodine et de ses collaborateurs portent leurs fruits. Ici l'action que Moscou inspire a un caractère bien différent de celui que nous lui voyons en Allemagne, et que nous avons vu dans les États satellites, au fur et à mesure qu'ils ont perdu les derniers vestiges de leur indépendance : en Europe l'armée russe a tout fait. Les partis communistes nationaux n'ont même pas été les avant-gardes. Ils sont généralement intervenus après la victoire. Une seule exception, mais bien intéressante, la Yougoslavie de Tito. En Extrême-Orient l'ignorance, les conditions précaires de la vie, pour mieux dire la misère des masses, l'ébranlement causé par l'industrialisation, la ruine des anciennes structures patriarcales ou religieuses, a libéré de grands mouvements populaires, xénophobes et prolétariens. Le riche et l'étranger sont associés dans la haine publique, comme ils le sont dans les affaires et le confort. Les communistes apportent aux masses des mots d'ordre simples et généraux, l'explication et la justification de leurs aspirations, l'expérience de la guerre civile, la pratique des techniques modernes. Nous les trouvons devant nous en Indochine avec Ho-Chi-Min, les Hollandais les trouvent en Insulinde, les Anglais en Malaisie. Abandonnée par la Grande-Bretagne la Birmanie leur appartient. Évacuée par les Russes, la Corée a vu les communistes locaux se substituer aussitôt à eux, et de bons observateurs considèrent qu'il n'est pas douteux que dans la Corée du Sud les maladresses de l'administration américaine leur préparent la voie.

Enfin dans toute la Chine un immense mouvement agraire, révolte des paysans contre les propriétaires, les usuriers, le fisc, paraît sur le point d'engloutir ce qui reste de la puissance de Tchang Kai Chek. Ces centaines de millions de paysans ne savent pas ce que c'est que le marxisme, mais leurs chefs le savent, Mao Tse Tsoun a été formé à la doctrine et à la tactique du parti et ses collaborateurs, peut-être jusqu'à des grades relativement subalternes, l'ont été comme lui. Ils savent où ils vont et par quelles voies ils veulent y parvenir. Il y a bien parmi eux quelques seigneurs de guerre vénaux qui ont rallié le parti le plus fort, en lui portant l'armement américain qu'ils venaient de recevoir, mais ce ne sont pas eux qui donneront son orientation au mouvement. Certes, chefs et troupes ne sont peut-être pas destinés à se soumettre étroitement à Moscou. Ici et sur un plan plus vaste, l'aventure de Tito peut un jour recommencer. Ce n'est pourtant pas sûr. Car Moscou saurait peut-être se montrer plus souple avec des centaines de millions de Chinois qu'avec quelques millions de Slaves du Sud. Surtout ce n'est là qu'hypothèses encore lointaines. Bien plus grave est le péril d'une Chine de 500 millions d'hommes alliée à la Russie, pesant du poids de sa population, de ses richesses

minérales mises en valeur par des ingénieurs russes, de ses innombrables émigrants, sur toute l'Asie méridionale, sur l'Océan Indien, sur le Pacifique.

Nous saurons bientôt comment les États-Unis envisagent de réagir. Jusqu'ici le soutien à Chang Kai Chek n'a servi qu'à enrichir une clique de profiteurs et à renforcer indirectement les communistes. Le général Marshall, qui fut ambassadeur des États-Unis en Chine et fit un courageux effort, malheureusement sans résultats, pour mettre fin à la guerre civile, le sait mieux que personne. Un changement de méthodes semble s'imposer. Mais lequel? Le secrétaire d'État qui fut l'initiateur de l'aide à l'Europe doit songer que l'aide à la Chine, si l'on ne veut ne pas qu'elle reste un gouffre sans fond pour les dollars et les munitions américaines, est une tâche singulièrement ardue.

3. Cependant c'est contre le plan Marshall que sur notre propre territoire l'action du Kominform s'est dernièrement donné cours. Il faut le reconnaître, avec un certain succès. Et il faut reconnaître aussi que l'incapacité dont nous faisons preuve lui avait donné une belle occasion.

Demander aux ouvriers la patience, c'était nécessaire, et cela reste nécessaire. Les ouvriers peuvent le comprendre. Ils ont, malgré les excitations des cadres communistes, montré beaucoup de bons sens et de sagesse. L'expérience s'est chargée au surplus de les éclairer. Pas d'amélioration réelle de la situation économique du pays sans que, dans une assez large mesure la production des biens de consommation soit sacrifiée à la production des biens d'équipement, sans que d'autre part des exportations importantes nous permettent de financer les importations indispensables. Une partie de l'effort de l'ouvrier français ne peut donc lui revenir immédiatement en profits utilisables. La reconstruction; et naturellement l'augmentation même de la production ne peuvent se traduire par une amélioration équivalente du niveau de vie. Les augmentations de salaires sont fictives, tant que la masse des biens de consommation ne s'accroît pas parallèlement. Et nous n'en étions pas à la Libération, nous n'en sommes pas encore au point où la masse des biens de consommation peut s'augmenter dans la mesure où s'accroît le travail.

Tout cela les ouvriers le sentent. Mais ils s'inquiètent parce qu'il leur paraît que leur situation empire. Si du moins les mêmes sacrifices étaient demandés à tous? Peut-on reprocher à l'ouvrier français de manquer de confiance quand il voit ceux qu'on lui demande devenir plus lourds chaque jour, alors, que, dans la nation certaines catégories privilégiées paraissent profiter de la détresse publique? Peut-on lui reprocher de croire ces privations injustes, puisqu'elles le frappent plus que d'autres,

et inutiles, puisqu'il ne voit pas sa situation s'améliorer? Le fait est bien qu'elle empire et que le Gouvernement qui pose en principe le blocage des salaires, maintient en fait à l'agriculture le privilège de l'échelle mobile. Il n'y a pas de raisons pour que la classe paysanne soit mieux traitée que la classe ouvrière.

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'il y ait dans la population ouvrière quelque amertume, ou quelque écœurement. L'on fait ainsi la part belle aux communistes, exploiteurs de la misère et de l'irritation. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. Les représentants du Kominform en France ne pouvaient laisser passer l'occasion. Les mesures ordonnées par M. Lacoste, Ministre de la Production Industrielle, un des plus capables de l'équipe actuelle, et dont la participation, déjà longue, aux affaires, s'est manifestée sur le terrain technique par d'excellents résultats — ne pouvaient qu'être approuvées par les esprits pondérés. Il s'agissait de remédier, dans une certaine mesure, à la gabegie dont souffre l'exploitation charbonnière et notamment à l'absentéisme des mineurs. Ceux-ci devaient en fin de compte en profiter eux-mêmes. Mais les ouvriers du charbonnage sont restés en grosse majorité à la C.G.T., et la Fédération du sous-sol est à direction nettement communiste. Il faut noter d'ailleurs que les étrangers y sont très nombreux, plus nombreux sans doute que dans toute autre fédération, même celle de la Métallurgie. D'autre part, il s'agit d'ouvriers qui, depuis la Libération, ont été traités avec une faveur particulière. Ils ont d'abord obtenu, avantage moral auquel ils semblaient attacher une valeur extrême, mais qui peut-être les a déçus, la nationalisation des mines. Ils n'ont plus de patron. Ils travaillent pour la nation, pour le peuple entier. Dans l'ordre matériel, l'importance que présente ce secteur de l'économie leur a fait accorder en augmentations de salaires, en avantages sociaux, beaucoup plus qu'à n'importe quelle autre catégorie de salariés. Ils sont les seuls dont, semble-t-il, le niveau de vie se soit amélioré depuis 1939. En même temps le travail diminuait, la discipline se relâchait, l'autorité s'effritait. Reste dans cette vue rapide des différents aspects du problème, que leur vie est dure et que les traditions de la lutte ouvrière sont particulièrement vivantes parmi eux.

Bref, les meneurs communistes ont été suivis. Au moment où nous écrivons, plus d'un mois de grève déjà. L'arrêt du travail a été suivi, au bout de quelques jours, de l'occupation des puits et des installations par des équipes de choc, des « commandos spécialisés » qui ont interdit tout travail à leurs camarades, et ont suspendu les soins d'entretien et de sécurité. On sait notamment que les puits ont besoin de travaux réguliers de pompage pour ne pas être envahis par les eaux. Un régime de terreur a été imposé dans les corons. Le gouver-

nement est alors intervenu avec calme et avec résolution. Il n'a pas engagé de discussion avec la C.G.T. en état d'insurrection. Il a fait occuper militairement, peu à peu, les exploitations. Il a assuré la liberté du travail. Et cela a suffi pour que, en nombre grandissant chaque jour, les mineurs redescendent dans les puits. La grève paraît avoir échoué.

Il y a là, c'est un point à reconnaître, un succès moral pour le gouvernement, un échec pour le communisme. Succès gouvernemental et échec communiste sont dus notamment à ce, que les vrais motifs de la grève étant clairs, l'ensemble de la classe ouvrière n'a pas suivi. Les grèves dites « tournantes » n'ont eu qu'un caractère sporadique. Le fait est très intéressant et, disons-le encore, tout à l'honneur de la classe ouvrière qui a montré sa clairvoyance et sa patience.

Malheureusement les conséquences matérielles sont désastreuses. La perte journalière, correspondant au charbon non extrait, près de 200.000 tonnes, a été évaluée à 500 millions environ. Des industries, installées dans les régions minières, cokeries, verreries, ont été arrêtées à leur tour. De longs travaux de réfection seront nécessaires dans certains endroits. Bref, au bout d'un mois, le coût de la grève était déjà évalué à 50 milliards. L'aide Marshall, on le sait, en représente 300. Peut-être est-ce là le but essentiel visé par le Kominform? Paralyser l'effort de redressement du pays, l'atteindre dans sa vie même, le précipiter par la misère et le désespoir dans le communisme.

Mais les malheurs mêmes sont profitables. Ici les yeux les plus prévenus s'éclairent. Que le problème des revendications ouvrières, des grèves ne puisse plus se poser dans une économie centralisée et nationalisée, comme dans un régime de libre concurrence; que les relations entre l'État, souverain économico-politique, et son personnel, ne puisse plus être réglées par les mêmes principes qu'entre ouvriers et patrons, libres sous le contrôle de l'État indépendant; que des minorités, maîtresses de positions-clés, ne puissent imposer leur volonté à la nation. Voilà des évidences qui apparaissent de plus en plus comme apparaît celle de l'intervention d'un organisme étranger, obéissant à des ordres de l'étranger; comme apparaît celle de la responsabilité syndicale dans tous les domaines. Comme apparaît enfin la nécessité pour le gouvernement de s'établir sur une solide base nationale et d'assurer au pays ce qui lui est indispensable avant tout, l'unité de la direction, la continuité de l'effort, enfin pour le résumer d'un mot, au sens à la fois politique et monétaire : la stabilité.

FRANÇOIS NICARD.

UNE ENQUÊTE SUR LES TENDANCES ACTUELLES DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

La *Partisan Review* a publié dans son numéro du mois d'août 1948 une enquête, faite parmi de jeunes écrivains, sur les tendances actuelles de la littérature aux États-Unis.

Nous sommes un peu blasés sur l'intérêt et la signification d'enquêtes de ce genre, où l'écrivain interrogé cherche plus souvent à briller par quelque ingénieux paradoxe, qu'à répondre avec sincérité et exactitude aux questions posées. L'enquête de la *Partisan Review* ne fait pas entièrement exception à cette loi du genre. En plus de considérations générales sur l'art d'écrire — souvent intéressantes, d'ailleurs — on nous offre un certain nombre de remarques qui répètent toutes celles qui ont été faites par des générations d'écrivains, depuis que la chose littéraire est devenue un métier. Quand M. John Berryman se plaint qu'il y ait un manque d'autorité dans la critique, qui ne sait pas faire le choix qui s'impose entre les œuvres, nous ne pouvons nous empêcher de nous souvenir de Flaubert faisant le même reproche à la critique de son temps (« rôti, bouilli, même chose ») et à Voltaire qui déplore que son siècle préfère *Les Écosseuses* et *Mignapouf* à ses tragédies. D'autre part, l'un des problèmes soulevés par la *Partisan Review*, auquel les écrivains consultés ont prêté l'attention la plus vive, est celui de « l'engagement ». L'écrivain doit-il entrer dans les débats politiques de son temps? La question a cessé de nous passionner, depuis que J.-P. Sartre l'a posée, voici quatre ans.

Ceci dit, l'enquête de la *Partisan Review* me paraît intéressante, ne serait-ce que par les questions qu'elle pose : à travers elles on voit se manifester les tendances nouvelles qui s'affirment aux États-Unis.

Je crois bon de donner tout d'abord au lecteur quelques précisions sur l'esprit de la *Partisan Review* (1) et la place qu'elle

(1) Le grand poète anglais Stephen Spender, au cours d'une conférence récente sur les lettres américaines donnaient de la *Partisan Review* la définition suivante, injuste, mais drôle : « Un grand nombre d'articles, par un groupe de petits écrivains, exprimant leur haine pour tous ceux qui n'en font pas partie. » O chapelles!

occupe dans la vie littéraire du pays : elles ne seront pas inutiles pour apprécier la portée de l'enquête.

La *Partisan Review* est une revue littéraire mensuelle qui tire probablement à douze ou quinze mille exemplaires (ce qu'on appelle en Amérique un « little mag »). Elle commence, après quinze ans d'existence, à prendre rang à côté des revues de plus grande importance, comme *Harper's*. Très à gauche, et très combative (son titre même l'indique), elle a évolué, à travers un trotskysme désenchanté, jusqu'à des positions sociales-démocrates. Aujourd'hui, elle s'oppose à la Russie stalinienne, comme elle s'est opposée au fascisme. Au point de vue littéraire, elle est résolument d'avant-garde (quoique non surréaliste), et prête une grande attention aux écrivains et aux choses d'Europe. (Le même numéro où paraît l'enquête contient la deuxième partie d'une étude très documentée sur Malraux et sa récente « évolution » politique : question qui passionne tous les intellectuels américains, au moins autant que nous.) La revue publie Eliot et Pound, Cocteau et Gide. Je dirai volontiers qu'elle m'évoque la N. R. F. des années 30-35, — tout au moins telle qu'elle apparaissait à mes yeux de jeune provincial.

La *Partisan Review* a toujours soutenu les écrivains révoltés et non conformistes, et a violemment combattu les critiques défenseurs d'une « culture moyenne », anti-marxistes, pro-américains, comme Bernard de Voto et Van Vyck Brooks. Ce problème d'une acceptation ou du rejet d'une « middlebrow culture » est un aspect du problème essentiel des lettres américaines, qui s'est posé à tous les grands écrivains, de Poe à Witman jusqu'aux « émigrés » contemporains : Henry James, Ezra Pound, Eliot ou Gertrude Stein : le problème de la réconciliation de l'écrivain américain avec son pays.

Les questions posées

Sept questions étaient posées aux écrivains consultés. Comme la plupart d'entre eux n'ont pas pris la peine de répondre à chaque question en particulier, — et comme plusieurs de ces questions sont connexes — je crois préférable de les résumer comme suit :

— Quelles sont les nouvelles tendances littéraires qui se sont manifestées dans les années 40 ; peut-on dire que la « culture moyenne » a gagné en pouvoir dans la dernière décade, menaçant (ou aidant) les « œuvres sérieuses » ?

— Quelle est la signification des renouveaux littéraires de

Henry James, de Forster, de Fitzgerald? Correspondent-ils à un besoin?

— L'attention exclusive de a critique envers la poésie; l'analyse, l'interprétation qu'elle en donne, alors que la poésie elle-même a moins d'audience, a-t-elle influencé la littérature? Est-ce que la littérature en général n'aurait pas profité d'une attention analogue, accordée par la critique à d'autres genres littéraires?

— Que penser du fait qu'un grand nombre d'écrivains gagnent aujourd'hui leur vie en enseignant dans les universités, — alors que leurs aînés furent des « cavaliers seuls »?

L'influence de la vie universitaire sur la production littéraire n'a-t-elle pas contribué à donner à celle-ci un caractère académique?

— Quel est l'effet, sur la littérature, de la tension croissante entre l'U.R.S.S. et les pays démocratiques? L'écrivain doit-il (en tant qu'écrivain, en tant qu'homme) « s'engager » jusqu'à aliéner sa liberté?

Je disais que la plupart de ces questions sont connexes. En effet : c'est le fait qu'un grand nombre d'écrivains enseignent aujourd'hui dans les universités qui a suscité, en partie, des œuvres de critique esthétique, très détachées de toute contingence sociale et politique. D'où, étant donné l'influence des critiques, ce qu'on pourrait appeler un « nouvel académisme (1)». Celui-ci s'accompagne tout naturellement du succès d'écrivains comme James et Eliot. On le voit : c'est ce procès d'un académisme poétique et universitaire que la *Partisan Review* tente d'introduire.

Les neuf auteurs interrogés, dont les noms suivent, sont des critiques, des poètes connus qui appartiennent à la direction ou à l'équipe de la revue. Ce sont : John Berryman, R. P. Blackmur, Robert Gorham Davis, Leslie A. Fiedler, Clement Greenberg, H. L. Mencken, John Crowe Ransom, Wallace Stevens, Lionel Trilling.

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DES QUINZE DERNIÈRES ANNÉES

La plupart des écrivains interrogés commencent par analyser l'évolution des écrivains d'avant-garde, depuis quinze ans,

(1) Je dois noter que, pour Lionel Trilling, « l'académisme de la nouvelle littérature américaine n'est pas dû à l'entrée des écrivains dans la vie universitaire ».

et leur position actuelle en face des problèmes politiques et sociaux.

Les jeunes écrivains, aux alentours des années 30, sont entrés dans la vie littéraire la révolte à la bouche. Ils avaient redécouvert l'Amérique, avec l'aide des écrivains continentaux, dans un esprit antipuritain, antiphilistin, antiprovincial (R. Gorham Davis). Devenir écrivain, c'était une manière de devenir communiste; s'abandonner au prolétariat et s'abandonner à son art, c'était la même chose (Leslie A. Fiedler). Ce radicalisme n'a pas duré. Les procès de Moscou, le pacte Molotov-Ribbentrop ont détaché très vite les écrivains de toute alliance directe avec le communisme. Seulement, ayant perdu la foi marxiste, ils ne l'ont remplacée par aucune. « Le principal phénomène de la dernière décade, dit John Berryman dans une phrase qui résume cette évolution, a été probablement la désertion des intellectuels du marxisme. Je ne vois pas par quoi ils l'ont remplacé. »

Ce vide a provoqué chez les écrivains une angoisse, une mauvaise conscience à l'égard des choses politiques et sociales. Au contact du marxisme, l'écrivain avait pris de son art la conception suivante : il était pour lui un expédient, un moyen de se consoler de l'exploitation sociale. Même combattue, abandonnée, cette idée continue plus ou moins à nous poursuivre, avoue Leslie A. Fiedler, et à cause d'elle nous nous sentons « coupables de nous être occupés de notre métier, au lieu de réformer le monde. » « L'angoisse » de la génération actuelle est avant tout un sentiment de culpabilité sociale.

Cet abandon des positions révolutionnaires s'est accompagné de ce que Clement Greenberg appelle une « stabilisation de l'avant-garde ». « L'avant-garde, dit cet écrivain, a été professionalisée, organisée en carrières profitables. » Il n'hésite pas à mettre en avant les noms de Henry Miller et de John Crowe Ransom, ce qui me semble assez injuste, tout au moins en ce qui concerne le premier, quand on connaît la vie qu'il mène en Californie et comment il a résisté aux sollicitations des Universités.

L'une des causes de cette « académisation » de l'avant-garde est, en effet, — avec les propositions des grands magazines, les invitations à participer à des débats publics, etc. — les postes profitables offerts par les Universités. « Académisme », conclut Clement Greenberg — et la formule me paraît convenir

à d'autres écrivains que les Américains — parce qu'« à présent, on peut prédire la carrière et l'œuvre de chacun ».

Mais n'y a-t-il pas aussi un académisme de la révolte?

CONTRE LA « CULTURE MOYENNE ».

C'est ici que se pose le problème de la « middlebrow culture ». Cette sorte de reniement ou de désertion des écrivains marxistes d'avant-garde, leur embourgeoisement dans les carrières professorales ont-ils profité à cette « littérature moyenne » défendue par certains critiques? La question, telle qu'elle est posée, appelle sans aucun doute une réponse affirmative. C'est John Crow Ransom qui prend le plus vigoureusement à partie des critiques comme de Voto et Van Vyck Brooks qui ont lutté contre les tendances révolutionnaires de l'avant-garde et bataillé pour une littérature « qui soit une affirmation plutôt qu'une attaque ». Leur influence a profité surtout aux œuvres non engagées; ils se sont satisfaits d'une littérature médiocre. Peut-on dire que les anciens marxistes ont fini par les rejoindre? Ce serait trop simple, et trop injuste, de prétendre que l'évolution de l'avant-garde a été provoquée surtout par l'appât des postes universitaires et autres considérations « économiques » (il me semble que l'esprit du questionnaire suggère un peu cette hypothèse). Après tout, c'est là l'évolution classique de toute avant-garde, dans tous les pays. Et je ne suis pas sûr que des œuvres que la *Partisan Review* rangerait certainement dans la catégorie « middlebrow » — celle de Stephen Vincent Benèt, par exemple, avec son américanisme naïf et savoureux — soient si méprisables.

RÔLE DES ÉCRIVAINS ISRAÉLITES.

Dans l'histoire de ces quinze années, les écrivains israélites ont joué un rôle important que Leslie A. Fiedler est le seul à analyser.

Pour lui, Kafka et son héros proposent une sorte de mystique nouvelle : celle de la qualité de juif considérée comme une condition de l'état d'artiste. Leslie A. Fiedler cite une liste de sept écrivains israélites, appartenant tous à la « seconde génération de Juifs, typiquement citadine » et ex-stalinistes (1).

(1) Ce sont : Delmore Schwartz, Alfred Kazin, Karl Shapiro, Isaac Rosenfeld, Paul Goodman, Paul Bellow, H.-J. Kaplan, qui sont tous parmi les collaborateurs de la revue.

Ces écrivains sont intervenus avec efficacité dans le conflit traditionnel où se débat l'artiste américain, entre la culture européenne à laquelle il a conscience d'appartenir, et la tradition, la « scène » américaines. L'écrivain israélite est parvenu à s'incorporer immédiatement à la vie américaine, et à faire sienne la tradition du pays. Mais il a su échapper au tiraillement entre un chauvinisme défensif et une abnégation maladroite en face de la culture continentale. En lui se sont réconciliées l'Europe et l'Amérique.

L'écrivain israélite a joué aussi un rôle de médiation entre l'écrivain et l'intellectuel. L'écrivain américain, au cours de plusieurs périodes littéraires, a été presque violemment anti-intellectuel : Marc Twain, Melville ou Hemingway. Il n'a trouvé devant lui que les tristes partisans d'un académisme médiocre. L'écrivain juif, lui, ne méprise pas les idées. Il a joué — aux côtés des « grands exilés » : James, Eliot, et des écrivains agrariens du Sud — un rôle de liaison entre l'écrivain d'avant-garde et l'intellectuel.

Influence de l'Université.

Quiconque a voyagé aux États-Unis et a fréquenté les milieux universitaires a été frappé des rapports étroits qui existent entre la vie littéraire (si tant est qu'il y ait en Amérique ce qu'on entend à Paris, aux alentours de Saint-Germain-des-Prés, par « vie littéraire ». Disons donc plutôt : entre les écrivains) et les grandes Universités du pays.

Les écrivains français les plus en vue de la nouvelle génération d'après-guerre — Sartre, Simone de Beauvoir et une bonne partie de l'équipe existentialiste; mais aussi de jeunes romanciers comme J.-L. Curtis et J.-L. Bory; mais aussi Armand Hoog et Paul Gadenne et Paul Güth — viennent de l'Université. Ils s'empressent, le plus souvent, de la quitter, dès que leurs revenus d'écrivains le leur permettent. Les écrivains américains vont à l'Université. Recevoir d'un grand collège une invitation à enseigner la littérature ou l'art d'écrire est, pour eux, une consécration. C'est aussi un moyen d'échapper aux vicissitudes de la bohème littéraire et aux servitudes du journalisme.

Que résulte-t-il de cette situation?

Tous les écrivains consultés par la *Partisan Review* — et dont la plupart, on le devine, ont eux-mêmes enseigné ou enseignent dans une université — mettent en valeur les dangers que l'enseignement fait courir à l'écrivain créateur. L'un des mieux disposés en faveur de la vie universitaire, R. P. Black-

mur, insiste sur les « précautions » que l'écrivain doit prendre, s'il veut conserver ses facultés créatrices : prendre garde que le temps consacré au travail scolaire ne soit pris sur le temps réservé pour le travail littéraire; éviter de céder à la tentation d'accepter trop de cours (ce qui signifie : de gagner plus d'argent). Mais un jeune écrivain, assez mal assuré encore de son talent, évitera-t-il facilement ces dangers?

John Berryman ne le pense sûrement pas. « Écrire, dit-il, requiert tout son esprit et tout son temps; une université est l'endroit idéal pour ne pas écrire. » La répétition monotone des cours engourdit. Il est évident qu'il est plus difficile pour le romancier et le poète, que pour le critique, d'enseigner et de vivre dans une université. Mais on ne comprend pas assez, dit John Berryman, que la critique littéraire est une activité qui n'a pas de relation nécessaire avec un bon enseignement. Et il conclut : « L'énergie employée dans l'enseignement est l'énergie même exigée pour écrire. »

Il est impossible de comparer une université américaine avec l'Université française. Certes, il est vrai de dire avec Leslie A. Fiedler que l'« Université américaine moyenne n'est pas du tout ce que fait suggérer le mot *académique* ». On y respire un air plus libre, j'imagine, que dans une faculté de province, en France. Mais, d'un autre côté, on peut dire que la vie universitaire américaine est beaucoup plus « close » que la vie française. Beaucoup plus absorbante aussi, par les obligations professionnelles et sociales qu'elle impose aux professeurs. En fait, je dirai presque sans paradoxe que l'Université américaine est faite, surtout, pour les professeurs, et que ce sont eux qui y travaillent le plus. Trouvent-ils le temps d'y vivre?

On comprend fort bien la tentation que représente, pour l'écrivain créateur, l'expérience universitaire, — en dehors de toute considération matérielle. Leslie A. Fiedler la définit fort bien. Il s'agit dans bien des cas, pour l'écrivain, de chercher à « combler la brèche qui existe entre la critique et la création »; de « faire de l'enseignement de la littérature une discipline pour le lecteur éclairé ». Seulement, l'écrivain qui enseigne doit faire un effort très lourd pour s'accommoder de la routine et du peu d'intérêt *(black vacuum)* de ses étudiants. L'enseignement donne certes de vraies joies, des satisfactions d'amour-propre très vives (et très dangereuses), mais il peut entraîner assez tôt un dégoût, voire un « désespoir » chez l'écrivain qui se sent vidé de sa substance créatrice.

L'œuvre créatrice conçue et écrite dans un milieu univer-

sitaire risque d'être limitée, subtile, destinée avant tout à un public de professeurs. La vie académique est pleine de rivalités, de jalousies hargneuses, de complexes (il est plus facile de les ignorer ou d'en triompher dans la vie littéraire « libre »). En bref, « la vie universitaire semble moins riche pour l'écrivain d'imagination que les vicissitudes mêmes de la vie de bohème » (Robert Gorham Davis).

Avec des nuances, sur lesquelles je n'ai pas le loisir d'insister, c'est bien, me semble-t-il, la conclusion à laquelle en arrive l'enquête sur ce point.

Le renouveau de Henry James, de Forster, de Fitzgerald. Procès de la nouvelle critique.

Ce renouveau est apprécié très diversement par les écrivains de l'enquête, les uns y voyant la réponse à un besoin important, les autres n'y attachant aucune signification particulière.

« La question est posée de telle façon, dit avec humour John Berryman, que l'on attend de moi apparemment que je dise que ces écrivains connaissent un renouveau surtout parce que nous n'avons plus de romanciers; je le dis donc; mais cela est évident. »

Pour plusieurs des correspondants de la *Partisan Review*, cependant, la renaissance des grands écrivains des années 20 est un signe de la fuite devant les réalités politiques et sociales qui avaient été — et sont encore — au premier plan de leurs préoccupations. Ils continuent à penser — Lionel Trilling — que la meilleure façon pour la littérature de traduire notre époque est de confronter le lecteur avec elle, aussi directement que possible.

Le « revival » d'un écrivain comme Henry James accompagne tout naturellement le mouvement de critique « esthétique » qu'un certain nombre d'écrivains voient fleurir avec impatience. C'est Robert Gorham Davis qui s'en prend le plus vigoureusement à cette critique, responsable selon lui du dessèchement de la littérature d'imagination (il n'est pas le seul à faire ce reproche) et du « nouvel académisme ». La critique poétique actuelle, dit-il, est « basée sur une théorie de la littérature qui rejette le caractère historique, social et psychologique de celle-ci ». Le critique académique n'étudie les œuvres que par rapport à une vaste hiérarchie artistique, — non par rapport aux idées, aux actes, aux sentiments qui correspondent à une société donnée. Le critique nie l'action et les caractères dans le roman et au théâtre. La littérature peut admettre les pro-

blèmes religieux et éthiques, mais seulement si ce sont des problèmes immuables et si leur solution est surnaturelle. « L'influence de T. S. Eliot est plus forte qu'elle ne l'a jamais été. Le libéralisme, le naturalisme sont rejetés comme faux et incapables de donner une compréhension de la littérature. »

De telles tendances sont évidemment favorables à une poésie difficile, fragmentaire, hautement subjective, pure de toute action dramatique. Robert Gorham Davis y voit, avant tout, le résultat d'une « réaction contre le marxisme », — et nous sommes ici au point de rencontre des théories littéraires et de l'évolution politique des années 40, esquissée au début de cette étude. Une émigration progressive, hors du social, dans l'académisme, la poésie obscure et la critique purement esthétique : telle serait donc, d'après la *Partisan Review*, la tendance de la littérature américaine dans les quinze dernières années. Pour les Français qui en sont à Hemingway, à Dos Passos et à Faulkner, il y a là une vue qui peut surprendre.

« L'ENGAGEMENT ».

Ces jeux académiques ne pourront d'ailleurs plus durer très longtemps, estiment la plupart des écrivains consultés. Des combats politiques vont venir, dans lesquels l'écrivain se trouvera fatalement impliqué. Il y a, sur ce point, unanimité. Tous les correspondants de la *Partisan Review* constatent que le poète, le romancier, en tant qu'hommes, mais aussi en tant qu'écrivains, se trouvent (ou plutôt se trouveront, car la conjoncture politique paraît moins pressante aux U.S.A. qu'en Europe, et la question même de l'enquête semble concevoir « l'engagement », avant tout dans le cas précis du conflit avec la Russie), se trouveront donc obligés de prendre part à la lutte. Mais — car tous les correspondants ajoutent ce *mais*, et la plupart d'entre eux le soulignent vigoureusement — l'écrivain doit d'abord rester fidèle à son art, à la nécessité intérieure qui lui dicte son œuvre. « Il (l'écrivain) ne subit aucune obligation morale ou esthétique à le faire (s'engager), en tant qu'écrivain. » (Clément Greenberg.) « Le sens profond de l'effort d'un homme qui cherche à exprimer son expérience dans sa poésie, est de produire de la poésie, non de la politique. » (Wallace Stevens.) « Ce n'est pas notre devoir en tant qu'écrivains de nier notre vocation pour un fusil [...] ou de nier l'autonomie de nos œuvres d'imagination par des proclamations dogmatiques et des gages d'allégeance. » (Leslie A. Fiedler.) John Berryman reprend les termes mêmes de la question posée et répond avec humour

et laconisme : « L'effet de la tension est *déprimant.* » Les intérêts culturels sont affectés, « malheureusement ». L'écrivain devrait « faire tout ce qu'il peut faire pour continuer à écrire, à écrire bien ».

La conclusion de l'enquête, s'il fallait tirer une conclusion, semble bien être en faveur de l'autonomie totale de l'artiste, en face des conflits politiques, des partis et des guerres à venir.

L'OPINION DE H.-L. MENCKEN.

Je me suis efforcé de rendre le plus fidèlement possible la pensée des écrivains de l'enquête, et j'ai cru y parvenir plus aisément en ne m'astreignant pas à une traduction littérale de leurs propos (même pas dans les quelques phrases citées entre guillemets). Le lecteur y perd certainement plusieurs expressions pittoresques, mais il y gagne, je crois, une meilleure compréhension des problèmes discutés (1). Mais je m'en voudrais d'ajouter le moindre commentaire à la lettre de H.-L. Mencken. Si l'auteur ne s'est pas astreint à répondre avec soin à chaque question posée, on verra qu'il ne manque pourtant pas d'idées précises sur les tendances de la littérature, sur l'engagement, sur le communisme et sur l'Amérique...

« Il est impossible, dit-il, pour un bon écrivain, de faire du bon travail s'il reste dans l'obédience communiste de même qu'à l'ombre de la Sainte Église. Une œuvre de valeur demande d'abord la liberté.

« Mon idée est que nous en viendrons aux mains avec la Russie, tôt ou tard, et que la plupart des écrivains qui demandent actuellement un rapprochement se trouveront alors derrière les barbelés. Ce n'est certainement pas une agréable perspective. Personnellement, je suis partisan de la plus grande liberté pour tous les temps, mais la liberté n'a jamais existé en Amérique et je ne vois pas qu'elle soit sur le point d'apparaître. Les Américains sont un peuple extraordinairement ignorant et stupide, et donc aigrement dogmatique. Leur philosophie moyenne suit des voies qui évoquent fortement celles de la théologie de l'Armée du Salut. »

MICHEL MOHRT.

(1) Ai-je besoin de dire qu'il s'agit ici surtout d'un résumé et que je suis loin d'épuiser les richesses des quarante pages de la revue.

UN INÉDIT
DE
GEORGES SOREL

En 1910 Sorel qui, depuis deux ou trois ans, regardait mourir le syndicalisme révolutionnaire, décidait d'abandonner l'étude des problèmes du socialisme et de consacrer toutes les forces de son esprit à d'autres investigations. Au cours de l'été et de l'automne de cette année, il caresse le projet de faire paraître avec son ami le plus intime, Édouard Berth, une revue où se rencontreraient des hommes venus de l'extrême droite royaliste et de l'extrême gauche syndicaliste, mais que rapprochaient une certaine tournure d'esprit sociale et une même critique des idées démocratiques. En novembre 1910 Sorel écrit à son disciple italien, Agostino Lanzillo (1) pour lui expliquer sa nouvelle position. Ce dernier reproduisit la lettre de Sorel dans le *Giornale d'Italia*, pour répondre à tous ceux qui allaient proclamant en Italie que Sorel était un « traître » :

« Je cherche à faire comprendre à mes critiques, écrivait-il, que les études spécifiquement socialistes ne forment pas la partie la plus considérable de mon œuvre et que j'entends maintenant me consacrer à ces études étrangères au socialisme qui m'ont toujours préoccupé. Il est vrai que la libre recherche devient de plus en plus impossible en France mais je n'ai jamais accepté de joug intellectuel et ce n'est pas maintenant que j'en subirai un.

» On me reproche d'avoir signalé la renaissance du patriotisme après avoir dit que le syndicalisme que je défends est antipatriote, mais ce sont deux faits également certains, qu'il faut bien reconnaître. Pour bien juger il faut se mettre dans le mouvement et acquérir pour lui une sympathie intellectuelle (2). »

(1) Lanzillo est l'auteur d'un excellent petit livre sur Sorel, *Giorgio Sorel*, qui n'a pas été traduit en français.

(2) Au sujet de la « sympathie intellectuelle » que Sorel croyait nécessaire pour bien saisir l'esprit d'une doctrine ou d'un mouvement, lire les pénétrantes remarques de Jules Monnerot, dans *Les faits sociaux ne sont pas des choses* (p. 95-100). D'ailleurs

Finalement la revue ne se fit pas, pour des raisons assez mesquines, les caractères de deux des principaux protagonistes, Valois et Variot, se heurtant trop violemment, mais Sorel avait déjà écrit pour *La Cité française* plus de cent pages — papier ministre, grand format. Après l'échec, il remit ses manuscrits avec tout un lot d'autres textes inédits (originaux d'articles publiés en Italie) à Édouard Berth. Il songeait alors à réunir ces divers textes et à les publier en volume. La correspondance inédite de Sorel à Berth nous éclaire pleinement là-dessus. Le 27 novembre 1910, il lui écrit : « Êtes-vous d'avis que nous réunissions en un volume, comme je vous en avais parlé, les articles que nous y aurions publiés? J'ai déjà le volume de 100 pages et je pense d'ici peu pouvoir en ajouter encore cent, en utilisant des esquisses que j'ai dans un cahier et que je transformerai en articles. » Le 5 décembre, il écrit à nouveau : « Je vois par votre lettre qu'il me faudra me résigner à faire mon volume tout seul. J'ai un peu plus de cent pages faites; il me faudra en faire au moins cent cinquante, ce qui me prendra jusqu'à l'été. » Sorel n'écrivit jamais ces cent cinquante pages nouvelles. Il fut, d'abord, emporté dans la bousculade de l'*Indépendance*, la revue fondée pour lui, en mars 1911, par Variot, qui lui demanda, pendant les années 11 et 12, un énorme effort de rédaction presque quotidien — il remplit les premiers numéros de la revue presque tout entiers de sa prose — puis une fois l'*Indépendance* abandonnée, il ne se sentait plus, dans les années 13 et 14, comme dans les années 09 et 10, au seuil « d'une œuvre nouvelle ». Il pensait alors que si son œuvre ancienne était morte et s'il répétait toujours avec Benedetto Croce, dans la préface des *Matériaux*, que le socialisme était mort, il n'était plus question pour lui de produire dans l'enthousiasme une « œuvre nouvelle » puissamment entée sur un mouvement pour lequel il eût éprouvé de la « sympathie ». Dès avant août 14, le nationalisme avait rejoint, dans l'esprit de Sorel le socialisme dans son tombeau. La guerre survint, là-dessus, le rejettant cette fois dans une solitude totale. Mais Édouard Berth avait conservé ces textes, il les conserva toujours et Mme Berth les a découverts récemment,

Proudhon n'écrivait-il pas déjà, répondant à un de ses contradicteurs : « Ignore-t-il, ignore-t-il donc que pour juger à fond d'un système, il faut en quelque façon *y croire*, parce que l'on ne conçoit bien que ce que l'on étudie avec passion; que celui-là sait le mieux en philosophie qui s'est fait le plus de ces croyances artificielles et que varier de la sorte, ce n'est pas faire preuve de légèreté, mais de persévérance. » (Cité par Sainte-Beuve, dans son *P. J. Proudhon*.) Sorel tenait le *P. J. Proudhon* de Sainte-Beuve pour le meilleur livre écrit sur le grand socialiste français. On sait que M. Daniel Halévy n'a pas hésité à en faire un chapitre de sa *Vie de Proudhon*.

au hasard d'un déménagement, enveloppés dans un vieux papier. Elle a eu l'extrême amitié de me les remettre. Si l'on met a part les articles parus dans les journaux italiens, dans les années 10 et 11, dont l'intérêt historique reste considérable — notamment un article sur *Notre Jeunesse* de Péguy — mais qui, suscités par l'actualité, ont subi naturellement un vieillissement considérable, nous trouvons surtout deux études importantes : *Préface pour une œuvre nouvelle* qui devait paraître, en tête de *la Cité française* et la *Trilogie de l'esprit.* Dans ces deux œuvres Sorel se montre passionnément intéressé par les problèmes religieux — dans la *Préface pour une œuvre nouvelle,* il fait même état, pour la première fois de sa vie, de son « expérience personnelle ». Il y examine la possibilité d'une renaissance religieuse à la lumière des œuvres de Bergson et de William James qui lui paraissent dominer l'un et l'autre de très loin, le monde philosophique contemporain. La religion, sous l'influence de l'expérience religieuse véritable, transforme la philosophie, et la philosophie transformée fournit à la religion un secours nouveau. « C'est la religion, écrit-il, dans la *trilogie de l'esprit,* qui fait le succès de Bergson. »

Nous détachons ici la conclusion de la *Préface pour une œuvre nouvelle* dont nous pensons que le puissant intérêt n'échappera, pour employer une expression de Sorel, à aucun lettré.

PIERRE ANDREU.

PRÉFACE POUR UNE ŒUVRE NOUVELLE

(*Conclusion.*)

En terminant cet article, je voudrais montrer, d'une façon sommaire comment le métaphysicien qui réfléchit attentivement sur la pratique des études chrétiennes, peut avancer beaucoup dans l'investigation de l'âme. Les exemples que je vais employer pour justifier ma thèse auront, je crois, une force toute particulière pour produire la conviction dans l'esprit de mes lecteurs, parce que je les emprunte à mon expérience personnelle.

A) Bien peu d'écrivains peuvent se résoudre à admettre que l'Histoire soit condamnée éternellement à se contenter de raconter des faits : conflits des factions, manœuvres des

hommes d'État, action des grands capitaines; plus d'un philosophe doué d'imagination a cru possible de s'élever à des vues d'ensemble embrassant les destins du genre humain. Extrêmement nombreux ont été, dans tous les siècles, les gens qui ont prétendu puiser dans l'analyse du passé des enseignements propres à éclairer les chefs des nations. Ils soutiennent qu'on pourrait, au moyen de règles convenables, projeter sur l'avenir des prévisions très vraisemblables, en partant d'une connaissance exacte du présent. Il y a eu, depuis les Grecs, d'innombrables raisonneurs qui ont considéré l'Histoire comme une science; de nos jours, l'idée d'assimiler l'Histoire à une science a pris une importance toute particulière, en raison du prestige acquis par les découvertes de l'érudition; la consécration suprême d'un genre de savoir consiste à lui attribuer le titre de science; l'emploi de ce mot a une grosse portée, parce qu'il évoque immédiatement l'hypothèse de connexions certaines qui devraient exister entre les choses données par l'observation. Ces raisons se sont, en quelque sorte, coalisées pour agir, d'une manière plus ou moins obscure, sur l'esprit de nos contemporains, qu'elles ont poussé à chercher avec une ardeur extrême, des lois historiques.

On pourrait dire que les résultats de ces travaux ont été désastreux à force d'être merveilleux; on a eu, en effet, sous la main un nombre si énorme de formules que les gens sérieux ont fini par ne plus attacher qu'une valeur fort minime à des produits si aisément multipliables. Tout le monde connaît la boutade de Droysen, affirmant qu'il lui serait facile de fabriquer, chaque jour, une douzaine de lois aussi intéressantes que les quelques lois dont l'énoncé était alors regardé comme devant assurer une gloire immortelle à Buckle. Les dénicheurs de lois historiques ne jouissent plus aujourd'hui d'aucune autorité auprès de l'historien.

Il y a peu d'années, un professeur d'histoire ancienne, attaché à la Sorbonne, déclarait, devant la Société française de Philosophie, qu'il ne voyait point la possibilité d'énoncer de lois en dehors des cas où il s'agit « de faits historiques très simples et très grossiers, comme, par exemple, des faits de géographie humaine ». Il expliquait sa pensée en donnant le type suivant d'une loi historique : les agglomérations s'établissent toujours dans des lieux où elles peuvent se procurer l'eau nécessaire à leurs besoins, parce que, de tous temps, les hommes n'ont pu vivre sans boire. Réduire les lois historiques à des constatations de ce genre, c'est évidemment réduire à l'absurde

les entreprises ambitieuses qu'on avait formées pour conquérir ce qu'on peut nommer le monde de l'histoire idéale.

Lorsqu'on s'applique à examiner les vicissitudes par lesquelles a passé le christianisme, on aperçoit sans peine les raisons qui ont rendues vaines toutes les formules dont je viens de parler. C'est qu'elles portent sur les mots qui servent à établir des classifications souvent commodes pour l'exposition, mais plus ou moins artificielles; on laisse ainsi complètement de côté la foi qui domine tout dans l'immense majorité de ces aventures; la foi est la grande réalité vers laquelle doit se tourner le philosophe qui veut comprendre l'Église.

Nous sommes ainsi amenés à penser que, pour trouver dans les suites des événements profanes une matière à laquelle puissent s'appliquer les lois, il faut chercher une réalité analogue à la foi et s'adresser au sentiment qui soulève les masses. L'essentiel de l'histoire est donc formé par les croyances, les espoirs, les passions que l'on rencontre dans les sectes, dans les partis, dans les peuples. L'étude de ces forces touche d'un côté aux récits dramatiques dont Augustin Thierry a donné des modèles si parfaits, et d'un autre côté à la psychologie qui étudie les transformations de l'esprit collectif.

Il me semble que le grand mérite de Vico a été de mieux sentir qu'aucun de ses prédécesseurs l'importance des lois psychologiques; sa psychologie est souvent fondée sur des observations de médiocre valeur et il est fort loin d'être affranchi de la superstitution des lois historiques; mais son œuvre constitue, encore aujourd'hui probablement, un trésor très abondant d'inspirations fécondes auquel aura recours tout homme qui veut devenir un véritable historien (1).

B) Dans *La Vie de Jésus*, tout à la fin de l'introduction, Renan présente ces ingénieuses réflexions : « Si l'amour d'un sujet peut servir à en donner l'intelligence, on reconnaîtra aussi, j'espère, que cette condition ne m'a pas manqué. Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine); en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère. Mais l'amour va sans la foi. Pour ne s'attacher à aucune des formes qui captivent

(1) Michelet a déclaré dans sa vieillesse que la lecture de Vico lui avait été fort utile durant toute sa vie. (Sorel avait publié lui-même une étude sur Vico, en 1896, dans le *Devenir Social*.)

l'adoration des hommes; on ne renonce pas à goûter ce qu'elles contiennent de bon et de beau. »

Comme cela lui arrive le plus souvent, Renan maintient volontairement sa pensée à la surface des choses et il cherche, même ici, à atténuer la force de son discours en employant de la rhétorique de séminaire. Il paraît ne demander que le droit pour l'historien d'user largement du scepticisme. En examinant les nombreux travaux faits par des érudits catholiques, on arrive, sans peine, à trouver une règle bien plus satisfaisante que la sienne. Nous dirons que, pour faire l'histoire du christianisme, il faut pouvoir faire vivre en son âme tous les sentiments qui ont contribué à assurer la grandeur du christianisme et ne pas être soumis à la surveillance d'une police préoccupée d'assurer le respect absolu des pratiques de l'autorité. Cette attitude ne saurait être prise par tout le monde et elle exige un réel effort chez les hommes qui sont capables de l'adopter; mais l'expérience prouve qu'elle est possible (1); — et cette possibilité suffit au métaphysicien.

Il est facile de passer du christianisme aux grands mouvements sociaux : l'historien doit éprouver les passions qui ont fait agir les protagonistes du drame qu'il étudie; mais il ne doit jamais être tenté de sacrifier l'exactitude des tableaux qu'il découvre, les combinaisons tactiques adoptées par des chefs de partis. Son attitude rappellera beaucoup celle que Bergson conseille au philosophe de prendre en présence des êtres vivants.

La science s'occupe de la nature pour y trouver de nouveaux moyens d'enrichir le domaine de l'homme. « La vérité où l'on aboutit ainsi, dit Bergson, devient toute relative à notre faculté d'agir. Ce n'est plus qu'une vérité symbolique »; le vivant est alors transformé en inerte, parce que nous ne pouvons agir « que par l'intermédiaire de la matière inerte ». Mais la philosophie n'a point pour but une utilisation pratique. « Son objet à elle est de spéculer, c'est-à-dire de voir. » Le politicien dénature, lui aussi, l'histoire, parce que, cherchant partout des moyens propres à augmenter les chances de succès de son parti, il ne reconnaît dans l'histoire que des aspects qui sont utilisables; mais l'historien qui opère comme je l'ai indiqué plus haut, voit des réalités profondes et les décrit en termes saisissants.

La démocratie ne parvient pas à comprendre que l'historien

(1) Si l'expression : « être catholique sans être clérical » n'avait pas été si fréquemment employée par les ennemis actuels de l'Église, ce serait le cas de l'appliquer à la situation dont je parle.

puisse avoir regardé en philosophe spéculatif un drame qui a éveillé en lui de vives sympathies; elle explique ces sympathies par un esprit de parti : elle suppose que l'auteur obéit à des sentiments vils quand il traite avec sympathie un nouveau sujet qui est odieux au parti dans lequel les journalistes ont prétendu l'enfermer. Cette erreur de la démocratie tient à une insuffisante éducation esthétique; l'expérience nous apprend que les artistes peuvent avoir successivement de l'admiration pour les œuvres les moins conciliables; l'architecte qui comprend le mieux les monuments grecs, deviendra un très intelligent appréciateur des églises gothiques, lorsqu'il aura l'occasion de s'occuper du Moyen Age. Je crois que l'éducation classique est très propre à nous ouvrir ainsi les voies sentimentales les plus diverses (1).

C) L'expérience religieuse, étudiée par William James, nous montre que nous pouvons atteindre l'absolu par deux voies bien différentes : il y a un absolu fondé sur des raisons de conviction personnelle; il y en a un autre fondé sur des raisons de démonstration universelle. Les Grecs, en raison de leur goût pour la géométrie, étaient disposés à regarder ce dernier comme ayant seul droit au nom d'absolu; Aristote fit ainsi de la métaphysique un complément de la physique. Les théologiens ayant, très généralement, adopté les vues péripatéticiennes, ont considéré les arguments des apologistes, les appels éloquents des orateurs, les récits édifiants de l'hagiographie, comme ayant seulement la valeur d'une propédeutique, à laquelle devraient succéder des argumentations scientifiques qu'eux seuls peuvent donner. Aujourd'hui, l'idée de la conviction l'emporte, d'une façon bien visible, sur l'idée de démonstration dans le monde chrétien; beaucoup de personnes pieuses seraient même disposées à trouver la scolastique plus gênante qu'utile; les seuls enseignements qui auraient, à leurs yeux, une véritable valeur, seraient ceux qui appartiendraient uniquement à l'ordre psychologique : ainsi présenter à des hommes éloignés de l'Église, l'exemple d'une conversion mémorable, leur paraît être le meilleur moyen de les instruire sur la religion.

Nous sommes, dès lors, conduits à transformer la métaphysique pour la mettre en harmonie avec les conceptions religieuses actuelles. La métaphysique cherchera donc, elle aussi, la conviction plus que la démonstration; elle sera bien plus apparentée à la psychologie qu'à la physique, on pourra

(1) J'ai déjà émis ces idées dans une lettre dont la traduction italienne a paru dans le *Giornale d'Italia*, du 20 novembre 1910.

la regarder comme étant, presque tout entière, enfermée dans une méditation qui a pour objet de nous faire connaître le fond de notre conscience. L'histoire de la philosophie se compose aujourd'hui d'un amoncellement de formules biscornues, dont le sens est presque toujours devenu douteux, en sorte qu'elle constitue l'étude la plus inutile qui se puisse imaginer; elle doit devenir psychologique et par suite capable d'intéresser.

Les hommes d'une intelligence commune empruntent leurs idées, avec plus ou moins de discernement, aux livres dont ils entendent vanter les mérites; ils organisent ces idées en imitant des systèmes devenus célèbres; ils ne se privent pas de commettre d'innombrables contresens en cherchant à adopter à leurs manières vulgaires de penser des doctrines trop hautes pour eux. Ces contresens ont eu parfois une importance très considérable dans l'histoire des mouvements sociaux (1). Je crois bien, par exemple, que les trois quarts des idées que les écrivains socialistes attribuent à Marx, sont des interprétations fautives de ses doctrines; mais l'historien de la philosophie ne s'occupe point des conséquences que les agitateurs ont pu tirer des systèmes métaphysiques, mal entendus par eux. L'historien de la philosophie regarde le passé en spectateur rigoureusement spéculatif; écartant tout le fatras qui a plu aux gens du commun, il entend ne retenir que des choses ayant une noblesse extraordinaire; il interroge donc les penseurs qui ont acquis assez de gloire pour être regardés comme étant les têtes de l'humanité.

Le vrai philosophe, aux yeux de l'historien de la philosophie, est celui qui, après avoir fait de longues études sur les diverses branches du savoir, a élaboré son butin de manière à le rendre méconnaissable, a construit une architecture spirituelle qui est bien à lui, et a expliqué à ses contemporains quelles sont ses conceptions du monde. Pour bien entendre une métaphysique, il faudrait pouvoir suivre, nans ses détails, le processus de la conviction chez des personnages exceptionnels dont la pensée a mérité d'être conservée; on peut, tout au moins, chercher à connaître quelques-unes des raisons qui ont dirigé ce processus; on arrive ainsi à verser quelque peu de vie dans des

(1) Renan a dit, à propos des conséquences que devait avoir le *Recueil des Prophètes* : « L'histoire religieuse de l'humanité se fait à force de contresens ». (*Histoire des Peuples d'Israël*, t. IV, p. 193.) Cette observation doit être généralisée. (Sorel attirait l'attention de Berth sur cette remarque de Renan dans une lettre du 3 mai 1911.)

formules qui sont d'ordinaire peu intelligibles sous la forme abstraite que considère seule l'érudition. Il serait souvent impossible de procéder à une critique psychologique des doctrines très anciennes; aussi convient-il de se résoudre à rayer ces doctrines du livre de l'histoire.

On trouverait un très grand profit à appliquer aux systèmes socialistes contemporains la méthode dont je réclame l'emploi pour l'étude de la métaphysique (1). Beaucoup de leurs auteurs, craignant d'être confondus avec les utopistes dont les hommes d'esprit s'étaient amplement moqués, ont prétendu être des hommes de science; ils ont accablé le capitalisme sous le poids d'arguments aussi vains que sont les arguments employés par les théologiens pour prouver l'illégitimité du prêt à intérêt; leur scolastique barbare devrait être remplacée par les raisons psychologiques de leur propagande.

La réputation de Proudhon souffre beaucoup de la forme volontairement saugrenue qu'il a donnée à sa pensée; il n'a jamais pu s'affranchir de l'idée que le socialisme était tenu d'apporter des démonstrations de droit; jamais homme n'a asservi son génie à des règles qui lui fussent moins adaptées. Son œuvre donne lieu aux jugements les plus contradictoires : les professionnels de la dispute l'accusent d'avoir été un sophiste sachant habilement embrouiller les questions; de nombreux lettrés, habitués à chercher l'homme derrière le livre ne se lassent pas d'admirer en Proudhon le plus extraordinaire moraliste du XIX^e^ siècle. La méthode psychologique prouve ici sa supériorité d'une manière évidente.

GEORGES SOREL.

(1) Dans les articles publiés dans le *Divenire Sociale* et réunis en brochure sous le titre : *Le Confessioni*, j'ai essayé de justifier le syndicalisme par une méthode purement psychologique en racontant comment j'avais été amené à adopter une doctrine si éloignée de celle qui m'avait paru jadis devoir être le dernier terme du socialisme. (Sous une forme remaniée, cet essai, sous le titre *Mes raisons du syndicalisme*, figure dans les *Matériaux d'une théorie du prolétariat*.)

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1948 — N^{os} 1 à 12

		Pages	N^{os}
PIERRE ANDREU	Rue de la Montagne	345	2
	Un inédit de Georges Sorel	2128	12
RAYMOND ARON	Discours à des étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe	63	1
	Paix impossible, Guerre improbable	411	3
ALEXANDRE ASTRUC	Note sur Orson Welles	330	2
AUDIBERTI	La prière du musulman	1346	8
MARCEL AYMÉ	Le Monument	741	5
EMMANUEL BERL	Lettre	380	2
	L'ère des fétiches	1111	7
	La révolution nègre	1280	8
JEAN-MICHEL BERNARDIN	A propos des Pieds Nickelés	847	5
BIEVILLE-NOYANT	Lettres de Lyautey	1222	7
CHARLES DU BOS	Nietzsche	563	4
ANTOINE DE BOUCQ	Le livre de raison	1764	10
EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE	Bleu et blanc	1732	10
PIERRE BOURDAN	Alceste, Arnolphe, Don Juan communistes	1423	8
ANDRÉ BOURIN	*L'accident*, par Armand Hoog	499	3
	Les morts vivants, par Paul Vialar	499	3
	Confiteor, par Jacques Rastier	500	3
MICHEL BRASPART	*La poésie médiévale*, par Régine Pernoud	124	1
	Les responsabilités des dynasties bourgeoises, par Beau de Loménie	125	1
	Écrits sur l'art, par Ingres	125	1
	Retour inattendu de Raymond Radiguet	141	1
	Ne pas passer à la gravité	172	1
	Baptiser les rues	173	1
	Deux portraits de notre galerie	304	2

		Pages	Nos
	Sur *La difficulté d'être* (post-scriptum)	475	3
	Voyages	531	3
	Tirésias	533	3
	De l'âge ingrat du cinéma à son âge d'homme	687	4
	Toujours le Jansénisme	837	5
	Le train d'Avignon	861	5
	Notre alcool et notre tabac	1246	7
	L'œil d'Uranus	1544	9
	Anouilh est un auteur comique	2073	12
GEORGES BURAUD	Satan et la mystique du surhomme	2059	12
JEAN-CLAUDE BRISVILLE	*Le raisin de maïs*, par Raymond Dumay	494	3
JOHN HORNE BURNS	Le pied gelé de Michael Patrick	616	4
ROGER CAILLOIS	Le langage et la littérature moderne	237	2
ALBERT CAMUS	Les meurtriers délicats	42	1
CALVIN	Textes choisis par Albert-Marie Schmidt	187	1
GILBERT CESBRON	La civilisation de plexiglass	1939	11
ANDRÉ CHASTEL	Le sens de l'art « naïf »	844	5
	Humilité de la critique	1951	11
JEAN-GÉRARD CHAUFFETEAU	*Les écrivains du peuple*, par Michel Ragon	490	3
	Port-Royal, par Henri Perruchot	491	3
	Monorail, par Audiberti	498	3
	Tous comptes faits, par Georges Ballandier	498	3
	Dialogue dans un escalier	699	4
JEAN-YVES CHEVALLIER	Offres d'emploi	1930	11
YVAN CHRIST	Raphaël à Tombouctou	859	5
MAURICE CLAVEL	Le dialogue est-il possible?	604	4
	Jean Vilar, proconsul	1748	10
JEAN COCTEAU	Maurice Barrès	1883	11
PIERRE COPIN	La rentrée	362	2
JEAN-MARIE CREAC'H	Force espagnole de l'honneur	166	1
JEAN-LOUIS CURTIS	Impressions de Londres	155	1
	Note sur les Jeunes	848	5
MICHEL DÉON	Italie du Sud, dans les Pouilles	1056	6

	Pages	Nos
EVE DESSARRE : Le monde des souvenirs amers..	1594	9
JEAN DESTERNES : De Venise à Naples.........	159	1
Ne cacciatore, ne cacciato...	476	3
Poésie de la Grèce..........	671	4
Ci-gît Antonin Artaud......	692	4
Le chant du bienheureux....	1565	9
Rêve aux deux sens........	1763	10
Orson Welles..............	1925	10
JEAN DUCHÉ : Du rocher de Sisyphe au rocher de Brighton..................	306	2
The most interesting character i met.....................	698	4
Cinq Français moyens parlent aux Américains...............	1068	6
NATHALIE DUCHÉ : La manucure..............	348	2
RAYMOND DUMAY : Les jours..................	173	1
FRANCIS DUMONT : Les leçons de l'histoire........	1550	9
T. S. ELIOT : Milton...........................	926	6
Edgar Poe et la France...........	1973	12
CLAUDE ELSEN : Petite musique de nuit.........	1066	6
Notre peur qui êtes aux cieux...	1068	6
Homo eroticus...............	1903	11
MAURICE FALARIQUE : Avec la marmotte........	537	3
HUGUES FAVART : Chien méchant..............	1591	9
JACQUES FESCHOTTE : La musique française au festival de Strasbourg.	1236	7
La ronde des ballets.....	2075	12
JEAN FOLLAIN : Monsieur Verdoux...........	691	4
JEAN FOUGÈRE : Notes de Hollande...........	2094	12
FÉLIX GARAS : Si l'Allemagne doit trouver sa résurrection.................	1612	9
ANDRÉ GIDE : Feuillets d'automne..............	917	6
Préface à *Confession du pécheur justifié*.........................	1443	9
HUBERT GIGNOUX : Dépositions..............	138	1
JEAN GIONO : Le hussard sur le toit (I)........	1197	7
Le hussard sur le toit (II)........	1357	8
Le hussard sur le toit (III)......	1522	9
Le hussard sur le toit (*fin*).......	1691	10
J.-F. GRAVIER : *Restaurations*, par C.-J. Gignoux.	487	3
GRAHAM GREENE : La civilisation chrétienne est-elle en péril?.............	225	2
Routes sans lois (I)..........	1797	11
Routes sans lois (II)..........	2018	12
ROBERT GUILLAIN : Chez Gandhi...............	515	3
GILBERT GUILLEMINAULT : L'opéra de quat'sous d'Henri Calet....	1739	10

	Pages	Nos
HENRI HELL : A propos des romans de Maurice Blanchot	2051	12
ÉMILE HENRIOT : Pétrone	1326	8
JAMES HOGG : Confession du pécheur justifié (I)	1451	9
Confession du pécheur justifié (II)	1663	10
Confession du pécheur justifié (*fin*)	1846	11
MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (I)	95	1
Le livre de mon père (II)	281	2
Le livre de mon père (*fin*)	446	3
Ménagerie domestique	1267	8
Le géant des Flandres	1509	9
Doudou	1679	10
ERNST JUNGER : Lettres	1081	6
ROBERT KANTERS : De l'art de la mise en scène considéré comme un assassinat	133	1
Le comédien peut-il jouer la comédie?	502	3
De Bergson à Bourvil	840	5
La leçon de Lorca	1232	7
Pour une Troisième Force	1921	11
JACQUES LAULERQUE : Les États-Unis échapperont-ils à la crise?	179	1
Babbitt vu par Gallup	530	3
JACQUES LAURENT : *Aphorismes*, par Lichtenberg	310	2
Tumulus	350	2
Paris et le désert français, par J.-F. Gravier	489	3
Pour une stèle au docteur Petiot	789	5
Paris-secret 1948	1063	6
Un pont demande un garde-fou	2084	12
JEAN LEBRAU : Passages	526	3
RAYMOND LEFEVRE : A propos du colonialisme	1614	9
FERNAND LEMOINE : Littérature sportive	1912	11
CURZIO MALAPARTE : Du côté de chez Proust	1956	11
MALCOLM DE CHAZAL : L'Homme et la Vie	1784	10
ROBERT MALLET : Deux rencontres	1760	10
ARNOLD MANDEL : La machine à écrire	704	4
L'univers-ghetto	1019	6
Quotidienne	1587	9
Le 22 juin à Tel-Aviv	1758	10
JEAN-JOSÉ MARCHAND : Réflexions sur *La morale de l'ambiguïté*	1024	6

		Pages	Nos
DENIS MARION :	La crise du cinéma français.....	507	3
CHARLES MAUBAN :	Les fruits verts............	171	1
	Le romantisme de six heures.	347	2
	Un homme heureux.........	529	3
	De la Terreur............	857	5
	Le civilisé..............	1062	6
THIERRY MAULNIER :	La violence révolutionnaire.	51	1
	Jean-Paul Sartre et le suicide de la littérature....	195	2
	Les écrivains de police....	494	3
	Le monde de la Terreur...	591	4
	De l'utilité des cadavres...	779	5
	Note sur M. Pierre Hervé..	901	5
	Douze balles dans la peau.	981	6
	La crise de culture.......	1021	6
	Le faussaire maladroit....	1258	7
	Ce que la littérature n'est pas..................	1481	9
	La cause générale.......	1654	10
	La mystification dirigée...	1883	11
	Le parti du mépris.......	2006	12
CLAUDE MAURIAC :	Cocteau et Jouhandeau en quête d'eux-mêmes.......	120	1
	Surréalisme et Révolution...	716	4
	Surréalisme et Révolution (*fin*)	862	5
	Brèves rencontres..........	1574	9
	Brèves rencontres..........	1742	10
	Brèves rencontres..........	1914	11
	Brèves rencontres..........	2068	12
FRANÇOIS MAURIAC :	La pierre d'achoppement (I)...................	7	1
	La civilisation chrétienne est-elle en péril?.........	225	2
	La pierre d'achoppement (II)..................	393	3
	La pierre d'achoppement (III).................	581	4
	La pierre d'achoppement (IV)..................	956	6
	La pierre d'achoppement (*fin*).................	1102	7
	Lettre.................	1824	11
	Lettre (II)............	1993	12
FRANCIS MEAULNES :	Saint-Sylvestre à New-York.	343	2
MICHEL MOHRT :	Enquête sur les tendances actuelles de la littérature américaine....	2118	12
HENRY DE MONTHERLANT :	Carnaval sacré......	251	2
HENRY MULLER :	Déposition.................	1244	7
FRANÇOIS NICARD :	Les lignes du mois........	369	2
	Les lignes du mois........	545	3

	Pages	Nos
Les lignes du mois	705	4
Les lignes du mois	1249	7
Les lignes du mois	1415	8
Les lignes du mois	1775	10
Les lignes du mois	1943	11
Les lignes du mois	2111	12
BRICE PARAIN : Le temps des conférences	401	3
Paradoxes	2000	12
AIMÉ PATRI : La personne et la pensée de Simone Weil	312	2
Une nouvelle philosophie de l'histoire	464	3
Sur la critique marxiste des idéologies	679	4
Sur la pensée philosophique de Sade.	824	5
Sur la question juive	1894	11
JEAN PAULHAN : Trois notes à propos de la patrie.	20	1
La peinture moderne ou l'espace sensible au cœur	267	2
Le silex de Juva ou la sculpture à l'état naissant	1885	11
LOUIS PERCHE : Échantillons	1937	11
GAËTAN PICON : Bernanos et le Combat surnaturel.	1396	8
ARMAND PIERHAL : Vaincre la Terreur?	1434	8
BERNARD PINGAUD : Le théâtre et le monde réel.	1033	6
GUIDO PIOVENE : Les gardiens de phares	1633	10
MATHILDE POMÈS : *Le Maître de Santiago* et l'Espagne	1429	8
PIERRE QUÉMENEUR : Sur les routes de Grèce ...	161	1
DOMINIQUE RAMON-FERNANDEZ : L'amour sorcier	1407	8
JACQUES RASTIER : Un jour à Rome	339	2
Une absence de Louis Jouvet.	1037	6
ANDRÉ ROUGON : Province	169	1
Notes	530	3
JULES ROY : Amour des armes	87	1
Le Métier des Armes (I)	760	5
Le Métier des Armes (II)	967	6
Témoignage pour Ernst Jünger	1079	6
Le Métier des Armes (III)	1144	7
Le Métier des Armes *(fin)*	1307	8
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : Seigneur Berbère	1091	7
JEAN-CLAUDE SALEL : Molière et l'Ange	322	2
A propos du Baudelaire de Jean-Paul Sartre	470	3

		Pages	Nos
PAUL SALLERON :	Au cœur de la chance........	335	2
	Van Gogh, le suicidé de la société, par Antonin Artaud..	492	3
	Claude Luter, réformateur d'une jeunesse grave.......	533	3
	L'enfer organisé, par Eugen Kogon	674	4
	De la « religion unique » à « l'unité des religions ».....	1558	9
	A propos du colonialisme.....	1612	9
JEAN SCHLUMBERGER :	Pierres de Rome.........	1495	9
ALBERT-MARIE SCHMIDT :	Choix de textes de Calvin	187	1
	Choix de textes de Madeleine de Scudéry	555	3
	Mémoires-Journeaux..	663	4
	Un beau livre clos : *Obermann*	1028	6
	Valéry l'encyclopédiste.	1890	11
MARCEL SCHNEIDER :	Printemps parisien........	1058	6
	Le triomphe de la métaphore	1411	8
	Faubourg Saint-Antoine....	1755	10
MADELEINE DE SCUDÉRY :	Conversation de l'ennui sans sujet.....	555	3
GILBERT SIGAUX :	*Goya*, par André Malraux.....	123	1
	Je vivrai l'amour des autres, par Jean Cayrol..........	126	1
	La leçon de D. H. Lawrence...	300	2
	L'ange dans la brume, par Robert Speaight	309	2
	La toile et le roc, par Thomas Wolfe	493	3
	Études américaines	669	4
	A propos du *Musée imaginaire* d'André Malraux..........	833	5
	La place de Cendrars.........	1017	6
	Roman policier..............	1220	7
	Les Deux Royaumes..........	1405	8
	Une aventure plastique : Edy Legrand	1598	9
	Histoire, roman, roman historique...................	1728	10
	Le sens du Grand Schisme.....	1910	11
	Guerre.....................	2056	12
GEORGES SIMENON :	le costume...............	1864	11
GEORGES SOREL :	Préface pour une œuvre nouvelle.	2130	12
ROGER STÉPHANE :	Sur le Colonialisme.........	1071	6
ANDRÉ SUARÈS :	Vues	1619	10
JULES SUPERVIELLE :	Shéhérazade............	1171	7
CLAUDE SYLVAIN :	Bourgeoisie...............	350	2

	Pages	Nos
MARCELLE TASSENCOURT : Crime passionnel.....	702	4
MAURICE TOESCA : Fragments d'un journal en Angleterre	1043	6
JACQUES TOURNIER : • *La maison, un dimanche*, par Pierre Boutang.....	127	1
• *Les forêts de la nuit*, par Jean-Louis Curtis......	128	1
Du témoin............	143	1
Paris 1900............	338	2
Les reposantes, par Jean Faurel	501	3
Nineteen Stories, par Graham Greene............	501	3
Algérie	519	3
L'honnêteté paie.........	544	3
Notes sur le Luxembourg..	1241	7
Le chemin de Port-Royal..	1403	8
M. E. Coindreau découvre la littérature américaine.	1547	9
Place du cinéma anglais...	1752	10
HENRI TROYAT : Carnets de bal................	146	1
Révolution à Pétrograd (I)....	638	4
Révolution à Pétrograd (II)...	798	5
Révolution à Pétrograd *(fin)* .	989	6
JEAN TURLAIS : Morale et tragédie...............	2080	12
BERNARD ULLMANN : Les nouveaux Dialogues des Morts..............	1580	9
PAUL VALÉRY : Esquisse d'un éloge de la virtuosité	387	3
WLADIMIR WEIDLÉ : L'unité littéraire de l'Europe	1011	6
Le Pont des Arts	1601	9
L'Europe et la peinture française	1768	10
La première crise : David...	2104	12
Abbé X... : A propos de *La pierre d'achoppement*....	910	5

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

La gérante : SIMONE TOURNIER.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Décembre 1948.

Dépôt légal : 4e trim. 1948.

COLLECTION CATHOLIQUE

R. P. DANIELOU

DIALOGUES

L'EXISTENTIALISME - LE MARXISME
LE PROTESTANTISME
LE JUDAÏSME - L'HINDOUÏSME

195 fr.

GAÉTAN BERNOVILLE
DANIEL ROPS
R. P. SERTILLANGES
ETC.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE AU SERVICE DU PAYS

150 fr.

CAMILLE CIANFARRA

LA GUERRE ET LE VATICAN

LA POLITIQUE ROMAINE
PENDANT LA GUERRE

225 fr.

L'HOMME ET LA CITÉ

ROBERT ARON
ALEXANDRE MARC

PRINCIPES DU FÉDÉRALISME

LE FÉDÉRALISME FRANÇAIS

200 fr.

LOUIS SALLERON

SIX ÉTUDES SUR LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE

AU DELA DU CAPITALISME
ET DU SOCIALISME

150 fr.

J. F. GRAVIER

PARIS ET LE DÉSERT FRANÇAIS

LE LIVRE LE PLUS IMPORTANT
DE CES DERNIÈRES ANNÉES

405 fr.

CHATEAUBRIAND

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

CHOIX PRÉSENTÉ PAR M. ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

295 fr.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

ALBÉRIC VARENNES

QUAND LA FRANCE OCCUPAIT L'EUROPE

UN OUVRAGE CAPITAL SUR LES ANNÉES 1793-1814

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140
PARIS

★

le portulan

*

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

PAUL CLAUDEL

de l'Académie française

SOUS LE SIGNE DU DRAGON

Parvenu au terme d'une longue carrière, il m'arrive de faire, non sans mélancolie, le compte de tous ces empires que j'ai vus, l'un après l'autre, péricliter et périr, à la manière d'un édifice où par le fait d'une obscure solidarité le dommage d'une des composantes architecturales peu à peu entraîne la ruine de tout l'ensemble. C'est la Chine qui ouvre la marche, et j'ai encore dans les yeux le cortège incohérent et dépenaillé qui, en 1909, conduisit à la demeure suprême, avec les cadavres simultanés de la vieille Goule et de sa victime, le dernier Empereur, toute une antique civilisation. Combien différentes, dix-huit ans plus tard, dans leur majesté immémoriale, les funérailles du souverain en qui le pays du Soleil levant devait connaître la fin, probablement irréparable, de son étonnante ascension !

J'entends encore, par ce jour d'hiver, le grincement aux dix-huit notes rituelles du chariot barbare attelé de deux taureaux noirs où reposait le descendant falot d'une lignée de demi-dieux.

Et c'est aujourd'hui à cette vieille Chine, quittée par moi à la veille même de son écroulement, et où, quinze ans de suite, j'ai vécu la partie, peut-être la plus importante, en tout cas la plus dramatique, de mon existence, que se rapporte ma contemplation.

Peut-être les lecteurs actuels de cette année 1948, qui ne refusent pas de déchiffrer d'un œil amusé par exemple l'obscure chronique dérobée au tombeau d'un scribe égyptien, ne trouveront-ils pas dénué de tout intérêt l'honnête regard d'un petit consul de France sur un site disons prédiluvien.

Voici donc, lecteur, Sous le signe du Dragon, cette vieille Chine que j'ai si profondément sentie et si passionnément aimée.

Paul CLAUDEL.

PAUL CLAUDEL, de l'Académie française. — Sous le signe du Dragon. Un volume in-8° couronne de 250 pages .... 350 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE, parue dans la collection *LE CHOIX*, dans le format in-16 jésus, ornée d'un frontispice gravé par G. POILLIOT, et limitée à :

— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot .... épuisé
— 500 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais .... 750 fr
— 1.200 ex. numérotés sur alfa Navarre .... 500 fr

RAPPEL : du même auteur :

— Les révélations de la Salette. Un vol. in-4° carré orné d'illustrations de Jean CHARLOT (tirage limité) .... 390 fr.

— Partage de Midi. Édition de grand luxe dans le format in-4° raisin ornée d'eaux-fortes de D. GALANIS.

Les conditions de vente sont fournies sur demande.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

HIVER 1948

Élisabeth BARBIER ... LE JOUR NI L'HEURE

Maurice DRUON .... LES GRANDES FAMILLES

René LAPORTE :

I. MA DERNIÈRE VOLONTÉ II. CHACUN POUR SOI

Pierre LARTHOMAS . RENCONTRE

Édouard LAVERGNE.. JUSQU'AU BOUT DU MONDE

Jean ROUSSELOT.... SI TU VEUX VOIR LES ÉTOILES

J.-C. YOURI......... ÇA DEVAIT FINIR COMME ÇA

ET

Maurice CHEVALIER. TEMPES GRISES

JULLIARD

LOUSTAUNAU-LACAU.... MÉMOIRES D'UN FRANÇAIS REBELLE

Collection " PAVILLONS "

Havk ALDAVOV.. LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Covado ALVAVO.. LA BRÈVE ENFANCE

Clarence DAY .... MON PÈRE ET NOUS

Robert GOODYEAR. Mrs LOVEDAY

Graham GREEN .. LA PUISSANCE ET LA GLOIRE
préface de François MAURIAC, de l'Académie Française

Guido PIOVENE.. LA GAZETTE NOIRE

Evelyn WAUGH .. HISSEZ LE GRAND PAVOIS

LAFFONT

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Un important inédit de

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française.

VUES

« Un important ouvrage posthume de l'illustre académicien. »

Collection de textes originaux "LE CHOIX", orné d'un frontispice dessiné par l'auteur et gravé sur bois par Gilbert Poilliot.

Tirage limité à :

— (Exceptionnellement) 80 exemplaires numérotés sur vélin vergé Montgolfier, réimposés dans le format in-4° tellière (16,5 × 21,5) .... épuisés
— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot épuisés
— 300 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais .... 1.400 fr.
— 1.800 exemplaires numérotés sur alfa Navarre..... 875 fr.

FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie Française.

PASSAGE DU MALIN

« Cette édition de la nouvelle pièce de l'auteur d'ASMODÉE est un grand succès. »

Un volume in-8° couronne broché........................ 225 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot. 950 fr.
— 200 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais .... 850 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LE MUSÉE VIVANT

REVUE DE L'ASSOCIATION POPULAIRE DES AMIS DES MUSÉES (A.P.A.M.)
Musée du Louvre.

PUBLIE UN NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ A L'AFRIQUE NOIRE, ENVISAGÉE DU DOUBLE POINT DE VUE AFRICAIN ET EUROPÉEN

Ce numéro spécial, présenté par le célèbre écrivain noir-américain RICHARD WRIGHT et par MICHEL LEIRIS, Directeur du Département de l'Afrique Noire au musée de l'Homme comprend trois parties :

1°. — L'AFRIQUE ANCIENNE, danse, littérature, arts plastiques, etc.

2°. — RENCONTRE DE L'AFRIQUE NOIRE ET DE L'EUROPE. — Influence des valeurs nègres sur la danse, la littérature et les arts plastiques européens.

3°. — QUAND POURRA-T-ON PARLER D'UNE RENAISSANCE AFRICAINE ?

40 magnifiques photographies inédites illustrent cet album qu'une présentation agréable rendra accessible au grand public comme aux spécialistes des questions africaines.

Tous ceux qui pressentent quelle source étonnante de richesse spirituelle recèle l'AFRIQUE NOIRE voudront lire ces articles pleins de science et de passion qu'ont su réunir pour vous :

MADELEINE ROUSSEAU, Européenne
et
CHEIK ANTA DIOP, Africain.

Ce numéro spécial est en vente à la librairie « PALMES », dépositaire exclusif, au prix de 150 fr., 3, place Saint-Sulpice, Paris-6e. Pour l'étranger : 20 % en sus.

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

HENRY DE MONFREID

LA TRIOLETTE

« Ce nouveau roman du célèbre auteur de "LES SECRETS DE LA MER ROUGE" connaît un éclatant succès »

Un volume in-16 jésus sous couverture illustrée....... 295 fr.
ÉDITION ORIGINALE limitée à :
— 20 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma... 850 fr.
— 50 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre 750 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

YPSILON

STALINTERN

PATTERN OF A WORLD REVOLUTION

Traduit de l'anglais.

Ypsilon est un pseudonyme sous lequel se cache l'un des membres les plus importants du feu Komintern. Pour des raisons bien évidentes son identité ne peut être aujourd'hui dévoilée.

Ce livre conte l'histoire, la vie et la mort et la métamorphose de l'Internationale Communiste.

Pour la première fois l'on voyait une association de révolutionnaires mondiaux s'appuyant sur un État, soutenus par un gouvernement, guidés par un état-major, en marche vers la conquête du pouvoir au nom de la classe ouvrière.

Les sans-patrie avaient trouvé une patrie, un havre, un asile. Les sans-Dieu avaient rencontré une Église faite à leur image, impitoyable aux tièdes, implacable aux traîtres, une Église qui demandait parfois plus que la vie car il fallait lui sacrifier jusqu'à son honneur individuel, une Église qui ne promettait rien sauf le martyre immédiat et le futur socialiste lointain.

Ce livre conte, par la bouche d'un homme qui fut dans le secret des dieux, comment les dieux de Moscou sacrifiaient les héros, comment ils s'entredévoraient, comment l'Église a failli à sa tâche.

Elle ne pouvait pas ne pas faillir. Du jour où l'organisation révolutionnaire s'avéra incapable de faire naître un autre État révolutionnaire que celui qui lui avait donné le jour, il fallait bien que l'État soviétique s'organisât en dehors d'elle. Les militants révolutionnaires devinrent des fonctionnaires appointés, des bureaucrates liés à l'État soviétique par un contrat unilatéral. Ils avaient des engagements envers l'unique État socialiste du globe. Sa survie commandait tous les sacrifices jusques et y compris le sacrifice de leur propre idéal révolutionnaire et de leur révolution nationale.

Et c'est ainsi que l'on vit se répéter l'éternelle histoire des communistes allemands se rendant à Hitler sans combat, des communistes français votant les crédits militaires, des communistes espagnols égorgeant les non-communistes qui se battaient contre Franco, comme on avait vu les communistes chinois tendre le cou au bourreau de Tchang Kai Chek, comme l'on voit aujourd'hui les communistes grecs engagés sans aide et sans alliés dans une lutte sans espoir contre le gouvernement d'Athènes.

« Le délégué de Moscou l'a dit » était la parole suprême et l'argument sans réplique. La question reste de savoir si Moscou valait de tels sacrifices?

La transformation du Komintern en Stalintern répond à cette question. La décimation systématique du parti révolutionnaire de Lénine et sa transformation en un parti stalinien nationaliste se proposant l'instauration d'un monde basé sur la terreur policière et le travail forcé sont minutieusement décrites par Ypsilon.

Mais toutes ces choses sur lesquelles tant de gens ont intérêt à garder le silence, il faut qu'on les dise, il faut qu'on les sache. Il faut que ce soit en connaissance de cause que nos contemporains acceptent ou rejettent le Stalintern. Ypsilon rend au lecteur français le service immense de démonter par le menu l'idéologie qui prétend s'imposer en s'affublant du masque du progrès.

La déposition d'Ypsilon, sans passion et sans faiblesse, ne permet plus de nier que le Stalintern soit d'abord et surtout la contre-révolution. Au lecteur de juger et de choisir en conséquence.

Un volume in-8° carré de 448 pages........................ 600 fr.
ÉDITION ORIGINALE limitée à :
— 10 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais.. 1.000 fr.
— 30 exemplaires numérotés sur alfa mousse............... 900 fr.

4, rue Jules-Cousin **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

HENRI TROYAT

TANT QUE LA TERRE DURERA

LE SAC ET LA CENDRE

Roman

L'auteur avait laissé les personnages de *Tant que la Terre durera* au seuil de a guerre de 1914.

Dans le *Sac et la Cendre* il les reprend un à un et les place au cœur de l'événement. Tania, Volodia, Michel, Akim, Nina, Lioubov, Kisiakoff, Nicolas, chacun subit cette épreuve selon son caractère, sa situation sociale et sa chance. La violence même de l'action historique révèle les tempéraments en même temps qu'elle bouleverse les vies. Dans le danger et la privation, certains que l'on croyait forts s'effondrent, d'autres qui manquaient de décision découvrent subitement la volupté amère du devoir, des êtres superficiels gagnent du poids, dégagent une lumière; des créatures habituées au confort aspirent à de plus solennelles délices; des hommes désespérés trouvent un signe dans l'étendue même de leur dénuement; bref, chacun sort de son alvéole protectrice et se montre nu, dans une aurore de cataclysme. Et la Révolution de 1917, qui fait suite à la guerre, précipite encore cette danse des âmes à la recherche d'elles-mêmes. Qu'ils soient pour ou contre l'insurrection populaire, qu'ils la servent ou la combattent, les héros de ce livre en resteront marqués juqu'à leur dernier jour. Henri Troyat a su les mêler intimement, charnellement, au tumulte de la Nation. Il a concilié leurs aventures particulières avec l'aventure unanime. Éclairant tantôt le fond, tantôt les visages, tantôt les masses, tantôt l'individu, il a voulu que ce roman ne se présentât pas seulement comme l'évocation d'une époque, mais comme le tableau d'un groupe humain, que les gestes des peuples et les gestes des individus fussent unis dans le même cadre, bref que le tout éclairât chaque partie et que chaque partie servît à l'explication du tout. Dans cet esprit les scènes de guerre et d'émeute, d'intimité et de foule, de déchaînement politique et de paix familiale alternent selon un rythme entraînant.

A la fin du volume, certains des héros demeurent sur le sol de cette Russie neuve, sanglante, tournée vers un destin que rien ne permet de préciser encore, tandis que d'autres s'embarquent pour vivre la longue et grise tragédie de l'exil. Le titre de l'ouvrage s'inspire de la vieille coutume hébraïque selon laquelle, en signe de deuil contre la colère de Dieu, les hommes se vêtaient d'un sac et se couvraient la tête de cendre.

Un volume in-8° carré de 760 pages.......... 690 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE est épuisée.
Elle comprend :
— 40 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais.......... 3.000 fr.
— 180 ex. numérotés sur alfa.......... 2.000 fr.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

A paraître prochainement :

JEAN DANIÉLOU

ORIGÈNE

Collection ***LE GÉNIE DU CHRISTIANISME***

sous la direction de

FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie française.

Un grand *désordre* spirituel est à l'ordre du jour.

Voilà pourquoi, sous l'autorité de François MAURIAC, nous avons ouvert la collection : « Génie du Christianisme ». Nos contemporains ne savent plus où donner de la tête, et il y avait bien longtemps que Dieu, les Anges, les Saints, le Boudha, Lao-Tseu n'avaient pas éprouvé une aussi nombreuse ferveur. Dieu y gagne peut-être, mais aussi les fakirs et les cartomanciennes. Voilà pourquoi nous avons décidé de mettre à la disposition du public des textes, (théologiques ou historiques — témoignages ou récits) qui *répondent* à son impatience, mais qui refusent de flatter son goût du charlatanisme.

Les plus grands théologiens, les plus grands historiens, des philosophes, des écrivains, tâcheront, dans cette collection, d'*éclairer* les aspects les plus divers, les plus anciens comme les plus nouveaux, du Génie du Christianisme.

Le R. P. DANIÉLOU ouvre cette série en présentant la vie et la théologie d'*ORIGÈNE*. A une époque où l'unité de l'Église est un problème crucial, le regain d'intérêt que suscitent les Pères de l'Église n'a pas besoin d'explication. *ORIGÈNE* n'a pas la célébrité d'*AUGUSTIN*. Les gens d'Église connaissent seuls jusqu'alors le prix de son enseignement exemplaire. Nous offrons au public l'occasion de s'approcher d'une ferme et lumineuse pensée.

Un volume in-8° carré sur alfa bouffant Navarre .... 500 fr.

ÉDITION ORIGINALE :

— 15 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma.. 1.000 fr.

— 30 exemplaires numérotés sur vélin alma Marais ... 850 fr.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Une formule originale et vivante :

LA REVUE FRANÇAISE

chaque mois :

- Les grands problèmes français et mondiaux,
- La vie intellectuelle, artistique, économique, scientifique, etc.
- Des études, des enquêtes, des reportages, etc.
- Les provinces françaises, l'Union française, les pays étrangers.
- Les chroniques de l'actualité.
- La vie parisienne, etc.

par les meilleurs écrivains français et étrangers

Nº 13 (novembre)

— **Le 30e Anniversaire de la Victoire de 1918,** par le Général Weygand, le Général Dufieux, Louis Madelin, Pierre Renouvin, Firmin Roz, Maurice Genevoix, André Chaumeix, Jacques Chastenet, Emile Henriot, G. Ramon, J. M. Bernard, Roger Vercel, Pierre Varillon, etc.

— **L'œuvre de Georges de La Tour.**

et les chroniques habituelles de :

Philippe ARIÈS - Maurice BARDÈCHE - Henri CLOUARD - Pierre DU COLOMBIER - Claude DELMAS - René HENER - Edmond JALOUX - Frédéric LEFÈVRE - Jules MAROUZEAU - Thierry MAULNIER - Serge MOREUX - Pierre MORNAND - J. M. J. OGLIASTRO - Georges PILLEMENT - Maurice POURCHET - F. P. RAYNAL - Jean-Claude RENARD - Firmin ROZ - Louis SALLERON - Georges VALLY - P. L. VERGNES, etc.

Une luxueuse présentation
De nombreuses photographies et reproductions en couleurs

UNE GRANDE REVUE UNIVERSELLE

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

17, Avenue de l'Opéra - PARIS-1er

*

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

SOUS LE SIGNE DU DRAGON

Parvenu au terme d'une longue carrière, il m'arrive de faire, non sans mélancolie, le compte de tous ces empires que j'ai vus, l'un après l'autre, péricliter et périr, à la manière d'un édifice où par le fait d'une obscure solidarité le dommage d'une des composantes architecturales peu à peu entraîne la ruine de tout l'ensemble. C'est la Chine qui ouvre la marche, et j'ai encore dans les yeux le cortège incohérent et dépenaillé qui, en 1909, conduisit à la demeure suprême, avec les cadavres simultanés de la vieille Goule et de sa victime, le dernier Empereur, toute une antique civilisation. Combien différentes, dix-huit ans plus tard, dans leur majesté immémoriale, les funérailles du souverain en qui le pays du Soleil levant devait connaître la fin, probablement irréparable, de son étonnante ascension !

J'entends encore, par ce jour d'hiver, le grincement aux dix-huit notes rituelles du chariot barbare attelé de deux taureaux noirs où reposait le descendant falot d'une lignée de demi-dieux.

Et c'est aujourd'hui à cette vieille Chine, quittée par moi à la veille même de son écroulement, et où, quinze ans de suite, j'ai vécu la partie, peut-être la plus importante, en tout cas la plus dramatique, de mon existence, que se rapporte ma contemplation.

Peut-être les lecteurs actuels de cette année 1948, qui ne refusent pas de déchiffrer d'un œil amusé par exemple l'obscure chronique dérobée au tombeau d'un scribe égyptien, ne trouveront-ils pas dénué de tout intérêt l'honnête regard d'un petit consul de France sur un site disons prédiluvien.

Voici donc, lecteur, Sous le signe du Dragon, cette vieille Chine que j'ai si profondément sentie et si passionnément aimée.

Paul CLAUDEL.

PAUL CLAUDEL, de l'Académie française. — **Sous le signe du Dragon.** Un volume in-8° couronne de 250 pages .... 320 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE, parue dans la collection *LE CHOIX*, dans le format in-16 jésus, ornée d'un frontispice gravé par G. POILLIOT, et limitée à :

— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot............ épuisé
— 500 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais........ 750 fr.
— 1.200 ex. numérotés sur alfa Navarre .... 500 fr.

RAPPEL : du même auteur :

— **Les révélations de la Salette.** Un vol. in-4° carré orné d'illustrations de Jean CHARLOT (tirage limité)........................ 390 fr.

— **Partage de Midi.** Édition de grand luxe dans le format in-4° raisin ornée d'eaux-fortes de D. GALANIS.

Les conditions de vente sont fournies sur demande.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

Un nouveau "ROMAN COMIQUE"

MICHEL BRASPART

LE DIVERTISSEMENT

« **U**n talent vif et dépouillé...
Beaucoup d'art et de finesse »
E. HENRIOT (*Le Monde*).
de l'Académie française,

« **U**n des mieux doués parmi nos jeunes romanciers »
R. GIRON (*L'Époque*).

« **U**ne extrême fraîcheur, un style pur et uni »
A. HOOG (*Carrefour*).

« **Q**uelle vérité.... Quelle grâce ! »
M. RICHARD (*Paris*).

« **L**e talent le plus personnel y brille partout »
R. KANTERS (*Le Livre*).

« **U**n écrivain à la langue élégante et sûre »
G. GUILLEMINAULT (*La Bataille*).

Un vol. in-16, 180 francs.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

L'AMOUR ET LES COMÉDIENS

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Un immense succès :

HENRI TROYAT

LE SAC ET LA CENDRE

Roman

LE SAC ET LA CENDRE est le livre de la saison. Le premier tirage a été épuisé en vingt jours. Le 25e mille d'exemplaires a été mis en vente le 28 octobre 1948.

— Un volume in-8° carré, de 760 pages .... 690 fr.

Réimpression :

Tant que la Terre durera

Devant le succès extraordinaire de LE SAC ET LA CENDRE, nous avons dû envisager une nouvelle réimpression de TANT QUE LA TERRE DURERA. Les lecteurs qui l'attendent impatiemment le trouveront à leur disposition dans quinze jours.

— Un volume in-8° carré, de 870 pages .... 690 fr.

4, rue Jules-Cousin **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Rappel :

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

DU COTÉ DE CHEZ PROUST

“ Souvenirs de François MAURIAC ”

Un volume in-16° jésus sur alfa bouffant Navarre ... 130 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage est épuisée — Parue dans la Collection de textes originaux *LE CHOIX*, elle comporte un frontispice gravé par Gilbert POILLIOT.

Le tirage était limité à :
— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot.
— 1.400 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais.

Service de vente :
4, rue Jules-Cousin — Paris-4e — TUR. 83-74

NOUVEAUTÉS

THOMAS WOLFE
DE LA MORT AU MATIN
De plus en plus Thomas Wolfe apparaît comme le géant de la littérature américaine contemporaine.
320 fr.

LIAM O'FLAHERTY
SKERRET
Le plus puissant roman de O'Flaherty.
240 fr.

BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE

WALTER SCOTT
LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR
Un roman célèbre qui occupe une place exceptionnelle dans l'œuvre de Walter Scott “ *Le Magicien du Nord* ”.
255 fr.

Réimpression
VIRGINIA WOOLF
Mrs DALLOWAY
200 fr.

ÉDITION DE DEMI-LUXE

JEAN COCTEAU
OPIUM
Format in-octavo écu, couverture rempliée, tirage limité sur beau papier.
600 fr.

STEFAN ZWEIG
LA CONFUSION DES SENTIMENTS
390 fr.

STOCK

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

Collection "LE GÉNIE DU CHRISTIANISME"
sous la direction de
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

ORIGÈNE

par

JEAN DANIÉLOU

ORIGÈNE est, avec *SAINT AUGUSTIN*, le plus grand génie de l'antiquité chrétienne. Son œuvre immense, et qui vient de s'enrichir de nouvelles découvertes faites en Égypte, couvre tous les domaines de la pensée chrétienne, exégèse, philosophie, théologie, spiritualité. Et dans chacun de ces domaines, il apparaît comme également grand — et d'une grandeur d'autant plus remarquable qu'il a été partout un pionnier. Son influence a marqué l'Orient chrétien, comme celle d'Augustin le christianisme occidental. Et de même que Thomas d'Aquin, Pascal et Kierkegaard ne s'expliquent pas sans Augustin, de même la pensée orientale, de Grégoire de Nysse à Berdiaeff, ne se comprend pas sans *ORIGÈNE*.

Nulle œuvre, par ailleurs, n'a soulevé de controverses plus passionnées. Considéré par les uns comme un Père de l'Église, il a été rejeté par les autres comme le père de toutes les hérésies. Les condamnations dont certaines de ses thèses ont été ultérieurement l'objet ont jeté parfois un discrédit sur son nom. Mais elles ne font pas qu'il n'ait été de son vivant un témoin et un martyr de la foi et que son œuvre ne soit restée à travers les siècles une des sources toujours jaillissantes où sont venus puiser et viennent puiser encore les théologiens et les mystiques.

Or, il n'existait jusqu'ici aucun ouvrage qui présentât une vue d'ensemble de cette œuvre essentielle. Les uns ont étudié le philosophe, d'autres le mystique, d'autres l'exégète, mais aucune de ces vues partielles ne permettait de réaliser toute l'amplitude de la personnalité d'*ORIGÈNE*. C'est cette lacune que comble l'ouvrage du Père Daniélou. Appuyé sur l'étude personnelle des textes eux-mêmes, il constitue une contribution originale aux études origénistes. Et, par ailleurs, il révélera au grand public la prestigieuse figure du Maître alexandrin.

NOTICE BIOGRAPHIQUE. — JEAN DANIÉLOU, de la Compagnie de Jésus. Agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'Institut Catholique, rédacteur aux *Études* et aux *Recherches de Science religieuse*. Directeur de la collection *Sources chrétiennes*. Autres ouvrages : *Platonisme et Théologie mystique* (Aubier); *Le Signe du Temple* (Gallimard); *Culture et Mystère* (Éd. Universitaires); *Dialogues* (Le Portulan); *Le Mystère du Salut des Nations* (Le Seuil).

Un volume in-8° carré .... 500 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE est limitée à :

— 15 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma .... 1.000 fr.
30 exemplaires numérotés sur vélin alma du Marais .... 850 fr

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

ANTHOLOGIE DES POÈMES DE LA PAIX

ÉCRITS DANS TOUTES LES LANGUES
ET CHANTÉS PAR TOUS LES PEUPLES
DE LA TERRE

Préface de Vincent Muselli

— Un tirage sur pur fil Johannot, 450 exemplaires .... 1.850 fr.
— Un tirage sur offset, 1.000 exemplaires .... 375 fr.

Société française d'Éditions
77, rue des Saints-Pères, PARIS-VI[e]
LITTRÉ 85-45

LES ÉDITIONS NORD-SUD
62, Avenue de la Dame-Blanche - VINCENNES

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

MISSION DES SOUVERAINS

Depuis six ans des controverses au sujet de certains groupements politiques se réclamant à tort ou à raison, des conceptions synarchiques exposées par Saint Yves d'Alveydre, ont rendu familier le nom de celui-ci à un public étendu. Mais, comme il arrive en pareil cas, les articles publiés à l'occasion des discussions auxquelles nous faisons allusion ont assez généralement manqué d'objectivité sinon d'information.

L'œuvre capitale du grand occultiste que nous rééditons aujourd'hui est depuis longtemps introuvable. Publiée en 1882, sans nom d'auteur, elle n'a jamais été réimprimée et, si certains exemplaires portent la date de 1884, il ne s'agit là que de changements de titre et de couverture apportés à des exemplaires du premier tirage.

Notre nouvelle édition est précédée d'une Introduction qui constituera, en réponse aux erreurs répandues depuis quelques années, une mise au point de la vie et de l'œuvre de Saint-Yves et de ses relations avec l'Ordre Martiniste.

Un fort volume in-8° carré de 478 pages. Tirage limité à 2.000 ex. numérotés sur vélin blanc de Finlande .... 1.000 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE

4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe

*Veuillez m'inscrire pour .... abonnement de 6 mois — 1 an * à la Revue LA TABLE RONDE,*

à partir du N° de ....

au nom de ....

adresse : ....

Ci-joint la somme de .... *versée à votre Compte Chèque Postal*

Paris n° 4578-88.

TARIF DES ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française...........	550 fr.	1.100 fr.
— Union postale......................	610 fr.	1.220 fr.
— Autres pays........................	670 fr.	1.340 fr.

SIGNATURE :

* Rayer la mention inutile.

Une formule originale et vivante :

LA REVUE FRANÇAISE

chaque mois :

- **Les grands problèmes français et mondiaux,**
- **La vie intellectuelle, artistique, économique, scientifique, etc.**
- **Des études, des enquêtes, des reportages, etc.**
- **Les provinces françaises, l'Union française, les pays étrangers.**
- **Les chroniques de l'actualité.**
- **La vie parisienne, etc.**

par les meilleurs écrivains français et étrangers

Nº 14 — Noël 1948

— Des articles et des textes de S. Ex. le général Vanier, S. Em. le Cardinal Suhard, Jules Romains, Paul Claudel, Louis de Broglie, Francis Carco, J.-L. Vaudoyer, J. Babelon, Daniel-Rops, Reynaldo Dos Santos, Marcel Aymé, Jacques Isorni, Henri Guillemin, R. Cauchetier, Randoll Coate, etc., avec de nombreuses reproductions et des hors-texte en couleurs ;

— et une magnifique présentation de la Suède.

et les chroniques habituelles de :

Philippe ARIÈS - Maurice BARDÈCHE - Henri CLOUARD - Pierre DU COLOMBIER - Claude DELMAS - René HENER - Edmond JALOUX - Frédéric LEFÈVRE - Jules MAROUZEAU - Thierry MAULNIER - Serge MOREUX - Pierre MORNAND - J. M. J. OGLIASTRO - Georges PILLEMENT - Maurice POURCHET - F. P. RAYNAL - Jean-Claude RENARD - Firmin ROZ - Louis SALLERON - Georges VALLY - P. L. VERGNES, etc.

Une luxueuse présentation
De nombreuses photographies et reproductions en couleurs

UNE GRANDE REVUE UNIVERSELLE

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

17, Avenue de l'Opéra - PARIS-1er

"UNIVERS PARTICULIERS"

WILLIAM FAULKNER

MONNAIE DE SINGE

Traduit de l'anglais par M. GAUCHER

le vol. 400 fr.

*

LES CAHIERS du Collège philosophique

Collection dirigée par JEAN WAHL

Viennent de paraître :

III

L'HOMME LE MONDE - L'HISTOIRE

par R. Caillois, A. Patri, R. Aron, F. Alquié, M. M. Davy, M. Buber.

le vol. : 280 fr.

IV

LA PROFONDEUR ET LE RYTHME

par Ch. Lapicque, B. de Schlœzer, J. Bayet, J.-J. Mayoux, G. Blin, J. Gengoux, M. Raymond, G. Bataille.

le vol. : 380 fr.

ARTHAUD

NOUVEAUTÉS

CARMEN LAFORÊT

NADA

roman

Une révelation de la jeune littérature espagnole.

270 fr.

LIDDELL HART

LES GÉNÉRAUX ALLEMANDS PARLENT...

Un document capital de notre époque.

330 fr.

ÉDOUARD BOURDET

THÉATRE

FRIC-FRAC — HYMÉNÉE
PÈRE — MIMSY

480 fr.

C.-A. PUGET

LA PEINE CAPITALE

Drame en 3 actes et 4 tableaux.

240 fr.

STOCK

NOUVEAUTÉS

GILBERT CESBRON

NOTRE PRISON EST UN ROYAUME

ROMAN

LOUIS BROMFIELD

UNE FEMME DE BIEN

ROMAN

CE MONDE OU NOUS VIVONS

NOUVELLES

*

* *

"COLLECTION POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CE TEMPS"

publiée sous la direction de Léon NOEL

de l'Institut

GÉNÉRAL ANDERS

MÉMOIRES

1939 - 1946

RAOUL DE ROUSSY DE SALES

L'AMÉRIQUE ENTRE EN GUERRE

Journal d'un Français aux ÉTATS-UNIS

Préface de Pierre LAZAREFF

LA JEUNE PARQUE

**

LES ÉDITIONS NORD-SUD
13, Rue Grégoire-de-Tours, 13 — PARIS-VI^e^

SAINT-YVES D'ALVEYDRE
MISSION DES SOUVERAINS

Depuis six ans des controverses au sujet de certains groupements politiques se réclamant, à tort ou à raison, des conceptions synarchiques exposées par Saint-Yves d'Alveydre, ont rendu familier le nom de celui-ci à un public étendu. Mais, comme il arrive en pareil cas, les articles publiés à l'occasion des discussions auxquelles nous faisons allusion ont assez généralement manqué d'objectivité sinon d'information.

L'œuvre capitale du grand occultiste que nous rééditons aujourd'hui est depuis longtemps introuvable. Publiée en 1882, sans nom d'auteur, elle n'a jamais été réimprimée et, si certains exemplaires portent la date de 1884, il ne s'agit là que de changements de titre et de couverture apportés à des exemplaires du premier tirage.

Notre nouvelle édition est précédée d'une Introduction qui constituera, en réponse aux erreurs répandues depuis quelques années, une mise au point de la vie et de l'œuvre de Saint-Yves et de ses relations avec l'Ordre Martiniste.

Un fort volume in-8° carré de 478 pages. Tirage limité à 2.000 ex. numérotés sur vélin blanc de Finlande .... 1.000 fr.

ÉDITIONS DE FLORE

JOHN DOS PASSOS
TROIS SOLDATS

Roman
Traduit de l'américain par R.-N. RAIMBAULT
Servitude sans grandeur

512 pages .... 495 fr.

J.-N. FAURE-BIGUET
La Colonne de Nuées

Récit
Un tel épisode a une valeur universelle pour toutes les époques de désordre.
H. DE MONTHERLANT.

Un vol., in-8° couronne .... 255 fr.

10, rue Jean-du-Bellay — PARIS-IV^e^

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

MARCEL SCHNEIDER

CUEILLIR LE ROMARIN

Cueillir le Romarin n'est pas le premier roman de Marcel Schneider. Déjà, dans d'autres œuvres, Marcel Schneider avait montré une prédilection particulière pour les traditions secrètes qui, des romans courtois au surréalisme, innervent la littérature française. Ce goût s'exprime dans *Cueillir le Romarin* avec une autorité qui permet à un public non initié (à la condition qu'il ne soit pas intoxiqué tout à fait par les vulgarités modernes) d'accéder à cette œuvre. Sans doute, Marcel Schneider s'y est-il engagé à un point que sa pudeur ne voudrait pas reconnaître. Mais il ne nous demande que d'y prendre du plaisir.

C'est pourquoi *Cueillir le Romarin* a été retenu par le jury du *Prix des Lecteurs*, 1948.

Vous allez grandir avec Noëlle, la petite fille d'Alsace. Vous connaîtrez les siens, son père, son frère. Vous vous enchanterez avec elle aux mystères de la banalité quotidienne, quand elle est vue à travers une âme simple et poétique. Vous la suivrez au bal. Vous devinerez ses premiers troubles. Vous la verrez s'éprendre d'Ivan... Mais Ivan...

Ce livre ne se raconte pas. Il se lit d'une traite (mais pas dans le métro). Il se relit. On le garde sur la table de chevet. Sur lui se comptera une famille d'esprits.

BIOGRAPHIE. — Ses aventures majeures ont été surtout imaginaires; en revanche, certains de ses rêves se sont accomplis dans le réel. A publié deux romans : *Les Trésors de Troie* et *Le Granit et l'Absence* qui expriment cette réversibilité.

État civil : né à Paris au moment où éclatait la Grande Guerre. A fait sa Première Communion et son service militaire. Célibataire sans enfants, enseigne ceux des autres dans un lycée de Paris.

Signe distinctif : a été épargné par l'épidémie appelée « mauvaise conscience de l'écrivain » : le spectacle des terroristes des lettres qui chaque année publient paisiblement a suffi à l'immuniser.

Un volume in-8° couronne .... 340 Fr.

Édition originale :

15 exemplaires sur velin pur fil Lafuma .... 850 Fr.
60 exemplaires sur Alfa mousse Navarre .... 750 Fr.
1.000 exemplaires sur velin pur chiffon de Condat réservés pour *La Gazette des Lettres.*

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

JEAN-E. BERSIER

LA GRAVURE

Les procédés - L'histoire

Écrire, après tant d'autres, une histoire de la gravure et de ses procédés pourrait sembler vain; sur ce grand sujet tout peut-être a été dit, et nombreux sont les érudits, les historiens, les esthéticiens qui se sont penchés sur ces milliers d'estampes que nous a léguées le passé.

Mais peu d'artistes, tributaires au premier chef de la planche de bois, de métal ou de pierre, ont tenté de donner, en même temps qu'un aperçu historique du métier, leurs raisons de s'être voués efficacement au maniement de l'outil grâce auquel ils transcrivent l'image qu'ils portent en eux.

Cependant, bien souvent les graveurs, comme les peintres, ont noté au fur et à mesure de leurs travaux des recettes, des pensées, des conseils à leurs élèves ou à eux-mêmes, mais la plupart n'envisageaient que leurs propres expériences, leurs propres difficultés et leurs propres réussites.

Suivant ces exemples, la tâche que je me suis imposé était multiple; dans la première partie de l'ouvrage, après avoir défini l'estampe et son rôle au cours du temps, après quelques essais de terminologie pratique, j'ai décrit les diverses techniques de la gravure telles qu'elles se pratiquaient, telles qu'elles se pratiquent de nos jours, ainsi que la manière pour l'amateur de les reconnaître.

Dans la seconde partie, j'ai étudié parallèlement l'histoire des graveurs, de leurs œuvres et de leurs procédés, ceux-ci variant à l'infini et se modelant au tempérament de leurs auteurs.

Il ne saurait être question dans un ouvrage comme celui-ci de décrire la vie et l'œuvre de tous les graveurs de quelque renom; nous avons au moins cité la plupart d'entre eux, chargeant les plus grands ou les plus savants, ceux qui dominèrent leur temps ou l'inspirèrent, de nous servir de témoins.

Et c'est à l'amateur d'estampes que je dédie ce livre, espérant qu'il y trouvera l'essentiel de ce qu'il faut pour connaître, comparer, apprécier et posséder enfin, si tel est son désir.

(Extrait de la préface.)

Ce volume in-4° couronne (19 × 24) de 280 pages de texte est orné de 96 pages en hélio reproduisant 135 planches. Couverture illustrée en couleurs .... 1.500 Fr.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Un immense succès :

HENRI TROYAT

LE SAC ET LA CENDRE

Roman

LE SAC ET LA CENDRE est le livre de la saison. Le premier tirage a été épuisé en vingt jours.

— Un volume in-8° carré, de 760 pages .... 690 fr.

Réimpressions :

*Devant le succès extraordinaire de LE SAC ET LA CENDRE, nous avons dû envisager une nouvelle réimpression des deux ouvrages d'*Henri TROYAT *inscrits dans notre catalogue.*

TANT QUE LA TERRE DURERA

— Un volume in-8° carré, de 870 pages .... 695 fr.

LA CASE DE L'ONCLE SAM

— Un volume in-16 jésus..................... 340 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

La presse anglaise et

NEUF MOIS AU GOUVERNEMENT

de PAUL BAUDOIN

« Ce livre donne un récit direct, écrit au jour le jour, des événements qui se passèrent derrière le décor des gouvernements Paul Reynaud et Pétain, et sa lecture est passionnante. »

Spectator.

« Le livre de M. Baudouin est courageux, honnête, riche d'informations et, autant que cela est humainement possible, impartial. »

Truth.

« C'est un récit plein de révélations.

« Il se lit avec un grand intérêt et il devrait conduire beaucoup de personnes, en France, à porter sur ces événements un jugement plus éclairé et moins passionné. »

Daily Telegraph.

Un volume in-16 jésus .... 480. »

Deux réimpressions des grands succès de

JEAN ANOUILH

ANTIGONE

Pièce en un acte

1 volume in-8° couronne .... 150. »

NOUVELLES PIÈCES NOIRES

JEZABEL - ROMÉO ET JEANNETTE
ANTIGONE - MÉDÉE

Ce recueil épuisé depuis quelques temps sera remis en vente au début de 1949.

RAPPEL :

L'INVITATION AU CHATEAU

illustrations de ANDRÉ BARSACQ.

Un volume in-16 jésus couverture illustrée en couleurs. 500. »

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

SOUS LE SIGNE DU DRAGON

Parvenu au terme d'une longue carrière, il m'arrive de faire, non sans mélancolie, le compte de tous ces empires que j'ai vus, l'un après l'autre, péricliter et périr, à la manière d'un édifice où par le fait d'une obscure solidarité le dommage d'une des composantes architecturales peu à peu entraîne la ruine de tout l'ensemble. C'est la Chine qui ouvre la marche, et j'ai encore dans les yeux le cortège incohérent et dépenaillé qui, en 1909, conduisit à la demeure suprême, avec les cadavres simultanés de la vieille Goule et de sa victime, le dernier Empereur, toute une antique civilisation. Combien différentes, dix-huit ans plus tard, dans leur majesté immémoriale, les funérailles du souverain en qui le pays du Soleil levant devait connaître la fin, probablement irréparable, de son étonnante ascension !

J'entends encore, par ce jour d'hiver, le grincement aux dix-huit notes rituelles du chariot barbare attelé de deux taureaux noirs où reposait le descendant falot d'une lignée de demi-dieux.

Et c'est aujourd'hui à cette vieille Chine, quittée par moi à la veille même de son écroulement, et où, quinze ans de suite, j'ai vécu la partie, peut-être la plus importante, en tout cas la plus dramatique, de mon existence, que se rapporte ma contemplation.

Peut-être les lecteurs actuels de cette année 1948, qui ne refusent pas de déchiffrer d'un œil amusé par exemple l'obscure chronique dérobée au tombeau d'un scribe égyptien, ne trouveront-ils pas dénué de tout intérêt l'honnête regard d'un petit consul de France sur un site disons prédiluvien.

Voici donc, lecteur, Sous le signe du Dragon, cette vieille Chine que j'ai si profondément sentie et si passionnément aimée.

Paul CLAUDEL.

PAUL CLAUDEL, de l'Académie française. — **Sous le signe du Dragon.** Un volume in-8° couronne de 250 pages .... 320 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE, parue dans la collection *LE CHOIX*, dans le format in-16 jésus, ornée d'un frontispice gravé par G. POILLIOT, et limitée à :

— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot............ épuisé
— 500 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais........ 750 fr.
— 1.200 ex. numérotés sur alfa Navarre.................... 500 fr.

RAPPEL : du même auteur :

— **Les révélations de la Salette.** Un vol. in-4° carré orné d'illustrations de Jean CHARLOT (tirage limité).............................. 390 fr.

— **Partage de Midi.** Édition de grand luxe dans le format in-4° raisin ornée d'eaux-fortes de D. GALANIS.

Les conditions de vente sont fournies sur demande.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Nos grandes collections :

" LE GÉNIE DU CHRISTIANISME "

Collection publiée sous la direction de François MAURIAC,
de l'Académie française.

(Ouvrage paru) :

JEAN DANIÉLOU : **ORIGÈNE**

1 volume in-8° carré sur Alfa .... 500 fr.

" LES GRANDES FORCES HISTORIQUES "

Collection dirigée par René GROUSSET, *de l'Académie française.*

RÉGINE PERNOUD : **LES VILLES MARCHANDES DES XVIe ET XVe SIÈCLES**

avec une introduction de René Grousset

1 volume in-8° écu avec sept cartes .... 450 fr.

Collection " GRANDEURS "

ANDRIEN BAILLET :
VIE DE MONSIEUR DESCARTES

illustré de huit hors-texte

1 volume in-8° écu .... 150 fr.

Grande Collection Historique

volumes illustrés in-8° carré.

Ouvrages parus :

MARIE-LOUISE DES GARETS : **LE ROI RENÉ**
MAURICE BARDÈCHE : **STENDHAL ROMANCIER**
Lt Col. CARRÉ : **LE GRAND CARNOT**
WALTHER TRITSCH : **CHARLES QUINT.**
JACQUES CORDIER : **JEANNE D'ARC**

Collection " LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES "

PIERRE BOUTANG et BERNARD PINGAUD :
SARTRE EST-IL UN POSSÉDÉ ?

CLAUDE MAURIAC :
LA TRAHISON D'UN CLERC (Réponse à Benda)

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE

4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe

*Veuillez m'inscrire pour .... abonnement de 6 mois — 1 an * à la Revue LA TABLE RONDE,*

à partir du N° de ....

au nom de ....

adresse : ....

Ci-joint la somme de .... versée à votre Compte Chèque Postal

Paris n° 4578-88.

TARIF DES ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	550 fr.	1.100 fr.
— Union postale..........................	610 fr.	1.220 fr.
— Autres pays............................	670 fr.	1.340 fr.

* Rayer la mention inutile.

SIGNATURE:

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

A PUBLIÉ DANS SES PRÉCÉDENTS NUMÉROS
DES TEXTES DE

ALAIN
Raymond ARON
AUDIBERTI
Marcel AYMÉ
Emmanuel BERL
Charles du BOS
John Horne BURNS
Roger CAILLOIS
Albert CAMUS
Maurice CLAVEL
T. S. ELIOT
André GIDE
Jean GIONO
Graham GREENE
Émile HENRIOT
James HOGG
Marcel JOUHANDEAU
Jacques LAURENT
Thierry MAULNIER
François MAURIAC
Henry de MONTHERLANT
Brice PARAIN
Jean PAULHAN
Jules ROY
SAINT-EXUPÉRY
Jean SCHLUMBERGER
Jules SUPERVIELLE
Henri TROYAT
Paul VALÉRY
etc., etc.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

PUBLIERA DANS SES PROCHAINS NUMÉROS
DES TEXTES DE

ALAIN
Raymond ARON
Karl BARTH
Elisabeth BOWEN
Albert CAMUS
Blaise CENDRARS
Jean COCTEAU
Ernst-Robert CURTIUS
André GIDE
GREENE
Julien GREEN
Armand HOOG
VALÉRY-LARBAUD
Pierre MAC ORLAN
Curzio MALAPARTE
Thomas MANN
Thierry MAULNIER
François MAURIAC
Henry de MONTHERLANT
Alberto MORAVIA
Albert OLLIVIER
Brice PARAIN
Jean PAULHAN
Roger PEYREFITTE
Luigi PIRANDELLO
Denis de ROUGEMONT
Georges SIMENON
Georges SOREL
Stephen SPENDER
Patrice de LA TOUR DU PIN
Paul VALÉRY
Evelyn WAUGH
etc..., etc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Imprimé en France — Prix du Numéro : 100 fr